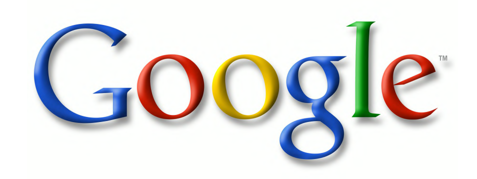


Le violon de faïence

Champfleury





CHAMPFLEURY

LE VIOLON DE FAÏENCE

L'AVOCAT QUI TROMPE SON CLIENT
LES AMIS DE LA NATURE
LES ENFANTS DU PROFESSEUR TURCK



PARIS
COLLECTION HETZEL
JUNG-TREUTTEL, 19 RUE DE LILLE
POUR L'ÉTRANGER

LE VIOLON

DE FAÏENCE

I

Qui n'a entendu parler, à Nevers, de Dalègre, un des types les plus accentués du tempérament nivernais, c'est-à-dire un homme petit, gai, souriant, affable, la figure fortement colorée, portant les traces du vin du pays, comme un cavalier porte les couleurs de sa dame? Dalègre fut un des meilleurs compagnons d'une ville riche en bons vivants, en gens sains de corps et d'esprit, subtils à la parole, ne reculant pas devant un propos salé, et jouissant de la vie en hommes joyeux et prudents qui ne veulent pas l'user tout d'un coup.

De vingt à trente-cinq ans, Dalègre remplit le pays de son nom. Pas de bonne fête sans Dalègre; il était beau danseur et les mères ne manquaient pas de

demander à leurs filles : « As-tu été invitée par M. Dalègre? » Aussi, pendant quinze ans, Dalègre fut-il le roi de la ville. Avec un peu d'ambition, il eût pu faire meilleure figure encore; mais, comme les plaisirs faciles l'entraînaient dans leur ronde enchantée, il s'y laissa aller jusqu'à ce qu'un jour, cette vie monotone de chasses, de dîners, de bals et de fêtes le fatiguant, il vint faire un tour à Paris, où, malheureusement pour lui, il rencontra un ancien ami de collége, Gardilanne, qui était bien le caractère le plus opposé qui se pût voir. Gardilanne, chef de bureau dans un ministère, était un homme grand, maigre, maladif, toujours sérieux, plus près du mécontentement de la vie que du plaisir d'être né; Gardilanne avait un estomac délicat, Dalègre eût digéré du fer. Les deux amis s'entendirent néanmoins, Dalègre étant naturellement porté par son heureux caractère à accepter toutes les fantaisies de ceux qui l'approchaient pourvu qu'on lui passât les siennes.

Au restaurant où Gardilanne emmena Dalègre, il sortit de sa poche une petite topette qui contenait un doigt de vin, le seul qui lui convînt, mais il n'empêcha pas son ami de boire une excellente bouteille de Corton. Dalègre alla au spectacle; Gardilanne rentra chez lui, car le chef de bureau s'était fait une loi de se coucher à neuf heures et il disait ne pouvoir conserver sa frêle santé qu'à force de privations, comme

de manger à des heures régulières, de se nourrir peu à la fois et souvent, de n'avoir ni femme, ni enfants, ni passions, ni inquiétudes d'aucune sorte.

Dalègre, étonné de cette vie prudente, se demandait quelle joie pouvait goûter dans la vie un célibataire de quarante ans, dont la société consistait en une femme de ménage acariâtre, et il crut réellement que Gardilanne n'avait pas de passions : en ceci, il était médiocre observateur, et la suite de son séjour à Paris le lui apprit.

Tous les matins, Gardilanne, levé à six heures, prenait un modeste repas ; et qu'il fît vent, grêle, neige ou pluie, le chef de bureau battait le pavé pendant trois heures en commençant par le faubourg Saint-Antoine pour terminer par le quai Voltaire. Gardilanne se disait sans passions : c'était l'être le plus passionné qui se pût voir, plus ardent que le chasseur, plus inquiet qu'un amant à son premier rendez-vous, plus tyrannisé qu'un ambitieux, plus fébrile qu'un joueur, les yeux plus enflammés qu'un Corse qui guette son ennemi, plus brillants qu'un gourmand devant l'étalage de Chevet, les mains plus convulsives qu'un homme dont la dernière carte représente la ruine ou la fortune. Pas de passions ! s'écriait Gardilanne. Il les avait toutes, fondues en une seule, la plus vive, la passion du collectionneur ! Gardilanne aimait les beaux meubles, les tableaux des maîtres, les den-

telles anciennes, les curiosités de l'Inde et du Japon, les émaux de Limoges, les eaux-fortes les plus rares, les ivoires, les verreries de Venise, les somptueuses étoffes du Levant, les faïences de Henri II, les miniatures, les armes, les tabatières, les Raphaël et les Vélasquez, les bahuts et les crédences; enfin, il aimait tout ce qui est beau, précieux ou hors de prix. Pas de passions! Gardilanne était devenu d'une avarice à maltraiter son corps au dedans et au dehors, par la nourriture et l'habillement, afin d'économiser quelques sous chaque jour pour les jeter en proie au monstre du bric-à-brac. Pas de passions! Gardilanne dormait à peine la nuit, rêvant sans cesse d'objets plus merveilleux que les trésors des *Mille et une Nuits*. Pas de passions! hormis celle de l'indifférence! Une voiture eût écrasé un enfant dans la rue que Gardilanne ne se fût pas dérangé de la vitrine d'une boutique où son œil plongeait, cherchant si dans un entassement d'objets sans valeur, il n'y avait pas quelque bon coup à faire. Pas de passions! Gardilanne en eût remontré à un chat guettant une souris. Quand, le masque froid comme celui d'un juge, il marchandait un lot de bouteilles de pharmacie dans l'échoppe d'un revendeur de la rue Mouffetard, qui se serait douté qu'un vieux bois de fauteuil pendu au plafond était la proie qui attirait Gardilanne, se disant marchand de verres cassés pour aviser à posséder le fauteuil dans lequel s'était peut-

être assis le grand Condé? Pas de passions! Qu'était-ce que ces sillons verdâtres sur une peau jaune et luisante, ce parchemin collé sur des pommettes saillantes, ces yeux creux sans cesse allumés par la fièvre, ces épaules courbées avant l'âge, cette vieillesse anticipée? La galanterie eût moins efflanqué cet homme, âgé seulement de trois ans de plus que Dalègre, et qui pouvait passer pour son père, et un père avare, tant sa figure était tirée, tant ses vêtements étaient râpés.

Dalègre, qui avait perdu Gardilanne de vue depuis le collége, trouva son ami fortement vieilli, mais il n'en témoigna rien, ce genre d'observation étant d'ordinaire mal reçu. D'ailleurs il fut ébloui par les entassements d'objets de prix qui encombraient l'appartement de Gardilanne, tellement rempli de merveilles qu'on pouvait le prendre pour le garde-meuble de la reine de Saba.

Pas une place où mettre le pied dans ce logis, où il fallait prendre garde à ses coudes, à son chapeau, à chacun des moindres mouvements du corps. C'était un musée en désordre, mais qui laissait entrevoir des richesses de toute nature. Pourtant Gardilanne n'avait pour tout revenu qu'une place de trois mille francs; mais il remplaçait l'argent par la patience, une activité sans bornes, un flair sans égal, une astuce diabolique. Et cette dernière qualité le faisait roi de l'*échange* parmi les collectionneurs, car sa patience, son

activité, son instinct et ses trois mille francs eussent été insuffisants pour le mener à la possession de cette collection incomparable. Le secret de Gardilanne (il ne le dit pas à son ami Dalègre) consistait à satisfaire les manies ou les spécialités des divers possesseurs de curiosités.

Levé de grand matin, Gardilanne faisait rafle chez les marchands de tout ce qu'il savait devoir convenir à celui-ci et à celui-là. Il frayait avec les plus grands seigneurs, et, à force de voir et de comparer, arrivé à la science universelle du bric-à-brac, il était l'homme de Paris le meilleur à consulter sur une marque, une attribution, une généalogie, et les diverses pérégrinations des objets d'art. Il en eût remontré aux commissaires-priseurs les plus futés, et le dernier argument, parmi les amateurs, à propos d'un objet douteux, était de citer l'opinion de Gardilanne, qui faisait autorité sur la place. Ce tact si fin l'amena à découvrir dans la poussière et la crasse des objets précieux qu'il troqua contre de bon argent; et comme les connaissances en toutes choses valent des capitaux, au bout d'une quinzaine d'années Gardilanne put devenir lui-même propriétaire d'objets d'art auxquels la mode n'était pas encore attachée et qu'il força plus tard à reconnaître, non-seulement pour des raretés, mais encore pour des monuments d'une véritable valeur artistique.

Alors Gardilanne fut heureux, plus heureux sans estomac que Dalègre au milieu d'un festin. Dalègre admira les amas de splendeurs qui encombraient l'appartement; mais il ne put deviner les secrètes joies de son ami qui, aussitôt qu'il rentrait chez lui, voyait les portes du paradis ouvertes.

Dans ces chambres froides qui faisaient penser à la fuite précipitée d'un prince poursuivi, Gardilanne se promenait lançant des regards émus à chacun des objets qu'il avait sauvés de la ruine. Qu'on s'imagine la joie d'une mère dont l'enfant a été tiré des griffes de la mort par un habile médecin : c'étaient les mêmes ravissements chez Gardilanne. La majeure partie de ses curiosités, il les avait trouvées ébréchées, écaillées, à moitié moisies, déchirées, et il leur avait rendu une seconde vie avec leur éclat primitif.

Le célibataire sans enfants s'était ainsi créé une famille, et il n'y avait pas un objet qui ne rappelât une longue recherche, des ruses combinées, un drame. Quelquefois même Gardilanne se levait la nuit et allumait une bougie pour satisfaire son ardente curiosité et se repaître de la vue d'une nouvelle acquisition. Au réveil, c'étaient encore de nouvelles joies, non pas celles de l'homme qui entend chanter les oiseaux, et surprend un rayon de soleil se glissant à travers les rideaux, mais des extases comparables à celles de l'avare qui compte et recompte son or; car Gardilanne

avait en même temps que le goût artistique une sorte de contentement matériel qui le faisait s'écrier à tout propos :

— Ici sont entassés des millions.

Peut-être, l'argent représentant la valeur vénale la plus réelle, Gardilanne en était-il arrivé à préciser si matériellement sa collection, certain que cette façon de parler est de celles qui sonnent le mieux à l'oreille des ignorants; il le disait aux autres, il se le répétait à lui-même, et il n'en fit pas mystère à Dalègre qui ouvrit de grands yeux. Comment un simple employé à trois mille francs pouvait-il avoir amassé des millions? C'est ce que Dalègre ne s'expliqua pas, même quand Gardilanne l'eut invité un matin à une de ses *chasses* habituelles, qui ne dura pas moins de quatre heures, et à la suite de laquelle Dalègre revint brisé, lui rompu à tous les exercices du corps; mais il n'avait pas la passion du bric-à-brac! Les courses dans Paris, d'un faubourg à l'autre, l'intéressaient médiocrement, et il ne put s'empêcher de manifester son dégoût dans une boutique de chiffonnier de la rue de l'Épée-de-Bois, où Gardilanne flaira des fragments de curieuse et ancienne tapisserie, sous des entassements de chiffons, de peaux de lapin, d'os de toute sorte, dont l'accumulation, dans une étroite boutique, amenait de nauséabondes odeurs.

Quand Dalègre fut sur le point de partir, Gardilanne lui dit :

— Tu connais les faïences de Nevers ?

— Non, dit Dalègre.

Gardilanne haussa les épaules.

— Comment! s'écria-t-il, tu habites un pays où ont été fabriquées les plus belles faïences de France, et tu ne sais pas seulement qu'elles existent! Je te plains!

Dalègre sourit.

— Demain matin viens de bonne heure, tu prendras une première leçon; il faut absolument qu'un homme comme toi se connaisse en faïence. C'est la gloire de ta province.

Dalègre fit un geste qui montrait qu'il ne s'était guère soucié jusqu'alors de cette gloire locale.

— A quoi me servira cette connaissance?

— A ne pas être un ignorant.

— Peuh! fit Dalègre.

Mais Gardilanne revint à la charge et fit promettre à son ami qu'il essayerait de s'instruire, et en même temps il lui révéla son idée secrète :

— Nous manquons à Paris, dit-il, de beaux spécimens des fabriques de Nevers, par la raison que la porcelaine l'a emporté jusqu'ici sur la faïence; mais il viendra un jour où la faïence triomphera et prendra le pas sur sa rivale princière. Il y aura une révolution en céramique, comme il y en a eu une en quatre-vingt-

neuf. La faïence, c'est la bourgeoisie qui demande à faire reconnaître ses droits, et le sort de la noblesse est réservé à la porcelaine. On ne la guillotinera pas, mais elle tombera dans l'oubli, et seulement les parvenus, pour se donner des airs de grands seigneurs, rechercheront la froide et orgueilleuse porcelaine.

Dalègre ne comprit pas cette singulière leçon d'histoire; il se souciait médiocrement de la déclaration du tiers état, et le petit livre de l'abbé Sieyès ne l'avait jamais fait rêver. C'était un homme de plaisir, ami dévoué, d'ailleurs, et il le prouva dans cette circonstance. Voyant que Gardilanne désirait vivement des faïences de Nevers, il essaya de comprendre les leçons de son ami, quoiqu'il eût beaucoup de peine à se loger dans l'esprit les certains *jaunes*, les certains *bleus* qui faisaient la base des *décors* nivernais. Il écouta vaguement l'historique des faïences de sa province, à savoir que des artistes italiens étaient venus s'établir à Nevers au seizième siècle, attirés par les ducs, et qu'ils avaient modelé et peint des vases de grande dimension qu'il fallait bien se garder de confondre avec ceux fabriqués sous l'influence japonaise, dont Gardilanne montra un échantillon précieux, une sorte d'aiguière aux anses en forme de cordes roulées. Ces vases étaient plus modernes, d'une valeur moindre par conséquent, faciles d'ailleurs à confondre avec les imitations japonaises de Rouen, et il était bon de ne

pas s'en inquiéter; mais Gardilanne désirait surtout des échantillons de *blanc sur bleu* qu'on avait fabriqué à Nevers, d'après des dessins persans, et dont le seul type dans le cabinet du collectionneur était un carreau émaillé provenant du palais des ducs de Nevers.

Gardilanne affirmait qu'il existait de somptueuses cuvettes, de grands bassins décorés de cet admirable *bleu* profond et transparent à la fois, sur lequel se détachaient des oiseaux et des fleurs du *blanc* empâté le plus délicat. Un petit paysan qui a passé son enfance à chercher des nids, si on lui mettait en main un livre de géométrie, ne serait pas plus ahuri que Dalègre en entendant parler de *couverte*, d'*ocre*, d'*émail*, d'*influence japonaise*, de *style rouennais* et de *blanc sur bleu*. C'était pour lui une langue tout à fait nouvelle, et, malgré ses nombreux efforts pour saisir le sens de cette technologie, il n'arriva qu'à gagner un violent mal de tête, car il s'était seulement appliqué jusque-là aux jouissances de la vie et avait éloigné prudemment toute étude, toute observation et toute réflexion. Gardilanne jugea que son ami n'était pas apte à mordre tout d'un coup aux fruits de la céramique.

— Il n'est pas nécessaire que tu saches tous ces détails, lui dit-il; j'ai tort de t'en embarbouiller l'esprit. Seulement, regarde attentivement les diverses

pièces que je fais passer devant tes yeux, et tâche de ne pas oublier leurs formes.

Alors il apporta une à une diverses faïences, en appuyant surtout sur leur *grandeur,* comme première condition d'une belle poterie qui tend à se fondre au feu, à gondoler, à craqueler et à subir mille défauts, dont sont plus rarement atteintes les petites pièces. Dalègre comprit mieux cette nouvelle leçon, promit de battre les campagnes du Nivernais pendant les chasses de l'automne, et quitta bientôt Gardilanne, laissant le collectionneur heureux d'avoir posé, au centre d'une des plus belles céramiques, une sentinelle dévouée.

Un mois après, en effet, Gardilanne reçut une caisse qu'il décloua avec une anxiété sans pareille. Dalègre s'était souvenu de lui et lui envoyait diverses faïences, dont deux pièces étaient surtout remarquables par le dessin et l'intacte conservation. Le soir même, Dalègre fut payé par un brevet de connaisseur que lui délivra avec enthousiasme Gardilanne, qui écrivit à son ami une lettre pleine d'effusion où se voyaient à chaque ligne des traces non équivoques de joie et d'admiration. Et comme Dalègre avait manié, touché, regardé ces objets, et que le chef de bureau était certain que leur forme resterait gravée dans l'esprit de son ami, Gardilanne jugea à propos de joindre à ses remerciements quelques mots d'explication sur ces céra-

miques, leur date approximative, les marques peintes derrière et certains détails précis, nets et brefs qui devaient désormais s'accrocher à la pensée de Dalègre. Un petit *post-scriptum*, gros de renseignements, poussait Dalègre dans cette voie d'investigations au fond des campagnes où devaient se trouver certainement de merveilleuses faïences, ignorées dans les sacristies de petites églises, dans les cuisines de vieux châteaux, ou dans les chaumières.

Un an se passa de la sorte pendant lequel Dalègre, qui avait pris goût à cette chasse nouvelle, fit quatre expéditions successives à Gardilanne, qui ne manqua pas de lui témoigner sa reconnaissance, et paya son ami en science céramique. Un fait singulier dans l'existence d'un chasseur fut que Dalègre, malgré l'ardeur qu'il mettait à poursuivre les chevreuils et les sangliers dans les forêts, n'oubliait pas son ami, et fouillait chaque village avec l'activité d'un soudard à qui le pillage est permis.

Ce fut une occupation nouvelle pour Dalègre, qui y trouva un certain intérêt; naturellement obligeant, il était heureux des petits bonheurs de Gardilanne et montrait ses lettres en société, y mettant, sans s'en douter, un grain d'amour-propre; car Gardilanne, le maître en céramique, le traitait en élève dévoué, l'accablait de compliments sur ses heureuses découvertes, et le sacrait connaisseur émérite.

Il en est des passions innocentes comme des frêles plantes grimpantes qui s'accrochent à un chêne, entourent le tronc, se développent, grimpent aux branches, y attirent de nombreux animalcules, et finissent par vaincre le géant superbe, roi de la forêt. Dalègre ne remarqua pas tout d'abord que la poursuite des cerfs, des chevreuils et des sangliers l'enthousiasmait moins que jadis, et que petit à petit ses yeux s'habituaient à réfléchir intérieurement une céramique brillante, aux couleurs réjouissantes.

Maintenant il trouvait un intérêt suprême à jeter un coup d'œil dans chaque chaumière, du côté du dressoir, pour s'assurer si quelque pièce importante, provenant peut-être du pillage d'un château après la Révolution, n'était pas accrochée au-dessus de la cheminée; ainsi il avait envoyé à Gardilanne, sans y porter attention, un pot sur lequel étaient gravées des armoiries qui firent écrire au collectionneur deux pages enthousiastes, et, depuis, Dalègre était à la poursuite de la vaisselle blasonnée, d'autant plus vivement que ces sortes de marchés avec les paysans exigent une diplomatie dans laquelle l'habitant des villes est rarement le plus fin.

Petit à petit, Dalègre fut atteint de cette maladie parisienne qui, dans l'argot du bric-à-brac, est qualifiée de *toquade*. Gardilanne avait jeté insidieusement une petite graine de sa propre passion dans l'esprit

de son ami, où s'agitaient d'autres passions, et la petite graine avait germé, commençait à poindre, et devait donner de larges feuilles qui étoufferaient les passions voisines. Peut-être Dalègre était-il fatigué de sa vie de plaisirs stériles!

Il y avait alors à Nevers deux bourgeois qui ramassaient de côté et d'autre les vieilleries qui leur tombaient sous la main; la majeure partie de leurs collections se composait naturellement de faïences nivernaises sans importance. Dalègre alla les visiter et montra tellement de connaissances en céramique, qu'il étonna ses concitoyens qui n'avaient jamais vu en lui qu'un homme de table. Il ne cacha pas l'origine de sa science, et en rapporta tout l'honneur à Gardilanne qui, à mesure qu'il lui expédiait quelques pièces, lui en donnait l'origine, la fabrique, et lui faisait remarquer mille détails de pâte, de forme, de coloration, auxquels un ignorant ne s'attache pas. Les bourgeois firent la grimace devant cette science.

— Est-ce que je me tromperais? demanda Dalègre qui ne demandait pas mieux que de reconnaître ses erreurs.

— Non, mais...

— Quoi?

— Combien vendez-vous ces belles faïences à Gardilanne?

— Vendre! s'écria surpris le généreux Dalègre; je lui en fais cadeau.

— Oh! s'écrièrent les collectionneurs.

— N'est-il pas mon ami?

— Oui, mais...

— Je crois faire plaisir à Gardilanne.

— Certainement, vous lui faites plaisir, reprirent les bourgeois; il n'y a pas à en douter; mais défiez-vous des Parisiens : ce sont des gens d'une ingratitude!...

— On voit, dit Dalègre, que vous n'avez pas lu les lettres de Gardilanne.

— Une lettre ne coûte que le port; ce collectionneur vous paye en compliments, et il se rit de vous en arrière, monsieur Dalègre; car on n'a jamais vu ruiner sa province pour faire plaisir à un Parisien.

— Ruiner sa province! s'écria Dalègre.

— Alors vous ne savez rien de ce qui se dit dans la ville à votre sujet, et il est bon de vous en avertir, monsieur Dalègre. M. Boscus, le président du tribunal, qui recherche de son côté les belles pièces, vous a traité de *ravageur* l'autre soir, à la soirée du préfet.

— Ravageur! s'écria Dalègre.

— Le mot est dur, mais juste, et comme tous les mots de M. le président Boscus portent, seriez-vous content, dans une ville trop facile à accepter des sur-

noms dérisoires, de rester désigné à jamais sous le titre de Dalègre le Ravageur?

— Quelle plaisanterie! dit Dalègre déjà inquiet, car il était voisin d'une vieille demoiselle nommée *Hermine*, mauvaise langue d'ailleurs, qui, s'étant permis un propos léger sur le président Boscus, avait été marquée dès lors du sobriquet de *Vermine*, qu'aucune amabilité de la part de la vieille demoiselle ne put enlever. Hermine elle était née, Vermine elle mourrait. Toute la ville l'appelait ainsi, et jusqu'aux femmes du marché, quoiqu'elles fussent de la campagne, disaient : « Voilà la Vermine qui passe, » quand elle allait faire ses provisions. Les bourgeois, voyant que Dalègre, inquiet, se grattait l'oreille à l'endroit où une puce invisible le piquait, continuèrent :

— M. le président disait encore : « Si M. Dalègre faisait une collection pour lui, il serait dans son droit ; mais dépouiller son propre pays de ses richesses locales pour les envoyer à un Parisien qui les revendra, ce n'est pas d'un bon concitoyen. »

— Oh ! Gardilanne, revendre ses faïences! Jamais!

— Les Parisiens n'ont pas l'amour de la conservation. M. le président Boscus faisait remarquer, à ce propos, qu'ils changent de rois comme de chemises. Ont-ils assez renversé de gouvernements ? Eh bien ! des gens qui ne témoignent pas plus d'attachement à leurs souverains ne sont guère empressés de conser-

ver des faïences. Voilà sur quoi s'appuyait M. le président Boscus.

Ces arguments portèrent coup et laissèrent Dalègre fort indécis de la conduite à suivre dès lors avec Gardilanne, à qui il avait annoncé dans l'avenir d'autres envois plus importants encore, car Dalègre, maintenant, connaissait les *bons coins,* avait déniché de nouvelles faïences et se préparait à les obtenir par toutes sortes de diplomaties ; mais comme il craignait l'opinion publique qui l'avait traité, jusque-là, en enfant gâté, il alla rendre visite au président Boscus pour lui dire combien il lui était reconnaissant de ses bons avis,

M. Boscus reçut Dalègre à merveille, ne lui parla ni de faïences, ni de Gardilanne, et Dalègre, en homme bien appris, attendit, pour se disculper, une sorte d'accusation avant de se défendre. Et il cherchait du coin de l'œil les fameuses faïences dont s'entourait le magistrat, espérant en toucher quelques mots pour manifester immédiatement le plus vif repentir ; mais la collection du président Boscus, ainsi que ses mots piquants, était de l'invention des bourgeois qui avaient voulu intimider Dalègre. Au moment de sortir :

— Vous ne vous mariez pas, monsieur Dalègre ? lui demanda le juge.

— Je n'y ai pas encore songé, monsieur le président.

— Vous faites, cependant, bien des ravages dans les cœurs de nos jolies femmes.

Dalègre frémit à ce mot de *ravage*. C'est une allusion, pensa-t-il.

— Je m'occupe beaucoup de céramique, dit-il, espérant que cet hameçon ferait parler le juge.

— Oui, oui, dit le président Boscus d'un ton distrait.

— Et je vais faire disposer ma maison pour commencer une collection.

— Ah ! vraiment?

— Maintenant que je connais les caractères distinctifs de l'art nivernais, il me sera permis de sauver de la ruine quelques précieux échantillons.

— Très-bien, monsieur Dalègre.

— J'ai vécu un peu inoccupé jusqu'ici, mais j'ai un but désormais.

— Je vous en félicite, monsieur.

Après avoir pris congé du président Boscus, Dalègre s'étonna lui-même de la portée de ses paroles, qui trahissaient évidemment de secrètes préoccupations auxquelles il n'avait pas pris garde jusqu'alors. Peu à peu, la passion de la faïence s'était ancrée en lui, et les paroles des deux bourgeois qui l'avaient averti du peu d'amour qu'il portait à sa province n'étaient autres que ses propres idées.

A cette heure, Dalègre devenait un collectionneur

fanatique; il entendait sans cesse une voix qui lui commandait de sacrifier Gardilanne. Le Parisien apparaissait dans une sorte de miroir magique qui grossissait énormément les mauvais instincts des gens de la capitale. D'un autre côté, Dalègre sentait des bouffées d'amour-propre l'envelopper s'il faisait tourner ses connaissances au profit d'un cabinet, la gloire de Nevers, qui attirerait les touristes et certainement lui vaudrait d'être mentionné dans l'annuaire du département.

Les hommes ont à leur service mille raisons captieuses pour colorer leurs mauvaises passions, retirer leur parole donnée, rompre une liaison et sacrifier leurs meilleurs amis.

Trois mois s'écoulèrent pendant lesquels Gardilanne, étonné de ne plus rien recevoir de Dalègre, écrivit lettres sur lettres, cherchant à réveiller le zèle de son ami et lui demandant si le Nivernais était tout à fait épuisé. Cette dernière raison frappa particulièrement Dalègre embarrassé de répondre et le poussa à une de ces ruses si communes entre collectionneurs.

Non-seulement la faïence n'était pas épuisée; au contraire, elle semblait sortir de dessous terre. L'éveil étant donné sur tous les points par Dalègre, il n'était pas de jour où un paysan ne lui apportât quelque merveille, qu'il payait généreusement avec l'arrière-

idée de tous les collectionneurs qu'il plaçait ainsi son argent à de gros intérêts. Dans le nombre se trouvaient des faïences sans importance, des poteries populaires à vil prix; Dalègre les tria, en fit deux lots et expédia le moins mauvais des deux à Gardilanne, qui répondit par une lettre d'affectueux gémissements. Il avait ouvert la caisse avec une impatience fébrile, et, tout en remerciant son ami d'avoir pensé à lui, il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner combien sa désillusion avait été grande. Enfin, il espérait encore que le hasard ferait découvrir dans l'avenir quelque objet curieux, et il priait Dalègre de ne pas l'oublier au cas échéant.

— M. du Sommerard me signale, ajoutait-il, l'existence d'un violon de faïence, qu'un vieillard a vu jadis dans le Nivernais. Ce serait une pièce unique en céramique. Auriez-vous entendu parler de cette singularité? Inquiétez-vous-en, je vous en prie, par amour de l'art. J'avoue que cette révélation d'un violon de faïence m'a empêché de dormir; j'entendais Paganini jouer du violon de faïence et en tirer des sons aussi clairs que l'émail lui-même. Parlez partout, cher ami, du violon de faïence; voyez les gens âgés du pays; réveillez leur mémoire. Si ce violon de faïence existe, vous devez le trouver; vous le trouverez.

— Je te jouerai un air de violon de faïence, s'écria Dalègre qui devenait plus perfide qu'Iago. Ah! tu

crois, cher ami, que je vais dépenser mon temps à te chercher une merveille !

Et il répondit aussitôt une lettre hypocrite dans laquelle il déplorait lui-même le peu de valeur des faïences de la dernière expédition; mais, par cet envoi, il voulait seulement faire preuve de bonne volonté. Quant au violon de faïence, Dalègre n'en avait jamais entendu parler; seulement il existait chez un amateur des assiettes de la fin du XVIIe siècle, où, sous des *brunettes* à Philis, était gravé une sorte de plain-chant.

Dalègre parlait savamment de ces assiettes, car il en avait acquis récemment deux, dont l'une était consacrée à une chanson à boire et l'autre à une pastorale avec musique de Mondoville. Et tout en les regardant il riait sournoisement du bon tour qu'il venait de jouer à Gardilanne; l'élève était d'autant plus fier qu'il avait trompé le maître. Ainsi, il arrive souvent que des apôtres orgueilleux se révoltent contre le dieu dont ils semaient jadis la parole.

Dalègre ne pouvait s'empêcher de se frotter les mains en se promenant dans son cabinet de faïences qui s'enrichissait tous les jours de pièces rares et curieuses, et il se regardait comme un être naïf d'en avoir tant expédié à Paris ; mais toute connaissance a son début pénible, et la science se paye par de nombreux sacrifices. C'était poussé par Gardilanne qu'il

avait fait son éducation, et Dalègre n'eût pas compris le charme des faïences s'il ne les eût pourchassées, marchandées et maniées. Cependant il s'inquiétait maintenant du violon de faïence dont Gardilanne lui avait communiqué l'idée fixe, et il se passait rarement un jour sans qu'il demandât aux gens de Nevers et des environs s'ils avaient jamais eu connaissance d'un si merveilleux instrument. Quelques-uns regardaient Dalègre comme un plaisant, d'autres ne lui répondaient pas : il y en avait qui le plaignaient de se repaître de telles chimères; mais comme il se jetait dans la manie de la collection, avec une ardeur d'homme de trente-cinq ans qui se cramponne à une réalité, après avoir usé de plaisirs factices, Dalègre, sans se soucier des déconvenues, poursuivait ses perquisitions, continuait ses demandes invariables, et ne s'inquiétait guère de l'opinion qu'on professait sur son compte. Il finit par rencontrer un des plus anciens *patouilloux* du pays, c'est-à-dire un homme qui avait longtemps exercé la profession d'ouvrier faïencier, et qui lui dit :

— Quoique je n'aie point connaissance de ce violon de faïence, il ne serait pas impossible qu'il eût existé. Ce doit être une de ces pièces de maîtrise que les ouvriers habiles fabriquaient pour prouver leur savoir; mais vous aurez de la peine à le trouver, monsieur, car c'est une pièce unique.

Dalègre fut satisfait de ce simple renseignement; enfin, il avait trouvé un homme qui ne mettait pas absolument en doute l'existence du violon de faïence; et, pour s'en décharger l'esprit, il fit connaître à Gardilanne le résultat de ses recherches en lui envoyant un second tas de poteries affreuses et médiocres, qui ne consistaient qu'en pièces fêlées, raccommodées, des tessons, pour tout dire, certain que cette vile *terraille* ferait que désormais son ami ne le poursuivrait plus de ses indiscrètes demandes.

Quoiqu'il ne fût pas méchant, Dalègre riait dans sa barbe de la déconvenue de Gardilanne en ouvrant la caisse; mais la manie de la collection rend égoïste et impitoyable, et l'heureux naturel de Dalègre se teintait peu à peu de ces vices. Huit jours après, Dalègre en avait du regret, car il ne recevait pas de réponse de Gardilanne, si assujetti aux lois de la plus simple politesse. Gardilanne avait-il compris la ruse d'un rival? N'en était-il pas blessé?

Ces mauvais tessons, cousus les uns aux autres par de grossières rattaches de fil de fer, n'avaient-ils pas fait perdre à Dalègre une de ces anciennes affections que, malgré tout, il en coûte de briser? Dalègre était préoccupé de la conduite à tenir vis-à-vis de Gardilanne, qui toujours ne répondait pas; et quoi qu'il fît pour oublier cette rupture, un remords pesait sur sa conscience. Il n'en continuait pas moins ses recher-

ches et courait la campagne des environs, méritant désormais le surnom de Dalègre-aux-Faïences, que les gens de Nevers lui avaient appliqué plus encore pour le distinguer des autres Dalègre du pays que pour le dénigrer. Un soir qu'il revenait d'une de ses chasses à la faïence, le carnier chargé de poteries, la domestique lui dit :

— Ah ! monsieur, j'oubliais de vous remettre une lettre arrivée ce matin.

— Bon ! tout à l'heure, répondit Dalègre occupé alors à ranger sur des étagères les objets qu'il rapportait, et dont il voulait se donner immédiatement le spectacle pendant son souper.

— Très bien ! s'écria-t-il après avoir accroché ses vases à la muraille, très-bien !

Et il se reculait pour jouir de l'effet décoratif produit par les faïences.

— Marguerite, comment trouves-tu ces admirables pièces? dit-il à sa vieille servante.

— Monsieur sait bien que je ne m'y connais pas.

— Tu es jalouse, Marguerite, tu voudrais avoir de pareilles assiettes dans ta cuisine.

La vieille haussait les épaules en souriant.

— Peut-on dépenser son argent à de pareilles bêtises ?

— Sotte !

— Monsieur sait que je n'ai pas d'éducation.

Dalègre se promenait de long en large dans la chambre pendant que la domestique disposait le souper sur la table.

— Appeler des bêtises un art princier!

— J'ai déjà dit à monsieur que les gens de chez nous aiment mieux la porcelaine.

— Tes paysans sont des brutes; mais ils ne m'en font pas moins payer leurs faïences très-cher.

Pendant que Dalègre mangeait avec un vif appétit aiguisé autant par les courses dans la campagne que par la joie de ses trouvailles :

— Et la lettre, monsieur?

— Je l'oubliais, répond Dalègre; donne-la-moi. Enfin, s'écria-t-il, Gardilanne veut bien me répondre.... Il me fait des reproches, j'en suis certain.

Et Dalègre tournait la lettre dans ses mains sans l'ouvrir, regardant l'écriture de l'adresse comme si les caractères devaient lui révéler les phrases intérieures.

— Voilà, dit-il, une lettre qui va gâter mon souper. Certainement, Gardilanne m'accable de son mépris.

— Eh bien, monsieur, vous ne lisez pas la lettre de M. Gardilanne? dit la vieille servante, qui se mêlait aux affaires de son maître pour l'avoir servi depuis son enfance.

— Tout à l'heure, Marguerite; j'ai peur...

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur à ce bon M. Gardilanne?

Tout en dévorant une tranche de pâté de lièvre :

— Pourquoi ne sais-tu pas lire, Marguerite?

— C'est de la faute de mes parents, monsieur; j'en ai honte tous les jours.

— Tu aurais lu d'abord la lettre.

— Moi ! s'écrie Marguerite touchée de cette preuve de confiance.

— Et s'il y avait quelque parole qui dût me peiner, tu me l'aurais annoncée avec de certaines précautions.

— Monsieur est impatientant; à votre place, je n'en ferais ni une ni deux, je briserais le cachet et je voudrais savoir tout de suite s'il y a du bon ou du mauvais. Tenez, monsieur, lisez vite, dit Marguerite, qui, outre-passant ses pouvoirs, avait déchiré l'enveloppe et présentait la lettre à son maître.

La fourchette d'une main, la lettre de l'autre, Dalègre engouffrait un énorme morceau de pâté, pendant que ses yeux indécis suivaient les caractères de l'écriture.

— Ah ! s'écrie tout à coup Dalègre, poussant un grand cri et laissant tomber sa fourchette.

— Qu'y a-t-il, monsieur?

Dalègre se lève de table.

— Marguerite, je suis perdu !

Il court au dressoir, enlève les assiettes précipitamment.

— Marguerite, vite, cache ces assiettes.

Il arrache avec précipitation les clous qui servaient à accrocher les faïences.

— Que faire? s'écrie-t-il, que faire?

Il prend un flambeau et grimpe l'escalier en disant :

— La chambre bleue en est pleine.

La vieille servante le suit tout ébahie.

— Pleine de quoi, monsieur?

Tous deux arrivent à la chambre bleue, et Dalègre avec un profond soupir :

— Jamais je ne pourrai faire disparaître ces traces. Marguerite, quelle heure est-il?

— Dix heures viennent de sonner au coucou de la cuisine, monsieur.

— C'est impossible, il n'y faut pas songer, s'écrie Dalègre hors de lui, courant de la chambre bleue au salon, du salon à son cabinet, jetant partout des regards effarés.

— Mais, monsieur?... demandait la vieille sans pouvoir obtenir d'explications.

Tout à coup Dalègre s'arrête.

— Marguerite, Gardilanne vient à Nevers.

— Et voilà ce qui met monsieur à l'envers? Ce n'est qu'un lit à faire; je vais m'y mettre tout de suite... Ah! que je suis contente de voir l'ami de monsieur!

— Je suis perdu, Marguerite!

— On dirait quasi que monsieur a commis un crime?

— Pourquoi ne m'as-tu pas remis la lettre ce matin? s'écrie Dalègre.

— Monsieur était parti à la chasse aux tessons.

— Ah! ces faïences! ces faïences! s'écrie Dalègre... Il ne faut pas que Gardilanne les soupçonne ici; jamais il ne me pardonnerait.

— Pourquoi monsieur veut-il les cacher à son ami? demande Marguerite.

— Je n'ai pas d'explication à te donner, reprend Dalègre inquiet. Avant une demi-heure, Gardilanne sera ici... Il faut que tout soit déménagé.

— Tous les pots? Il y a de quoi emplir deux grandes charrettes.

— Qu'il n'en reste pas trace quand Gardilanne arrivera.

— Mais, monsieur, la diligence sera sur la place dans vingt minutes.

— Dépêche-toi.

— Seigneur! si je sais par où commencer! soupire Marguerite.

— Déménage la chambre bleue, où couchera Gardilanne; vite, nous n'avons pas une minute à perdre.

— Et où logera-t-on ces faïences?

— Où tu voudras.

— Tenez, monsieur, il y a longtemps que j'ai dit que vos faïences me feront perdre la tête.

— Te tairas-tu, bavarde?

Cependant Dalègre reprenait son sang-froid, mettait en ordre la chambre bleue, et, pour ne pas perdre une seconde, ordonnait à sa servante de déposer les faïences dans le salon, où, sous aucun prétexte, Gardilanne ne devait entrer le soir de son arrivée, non plus que dans les autres pièces contenant des objets de curiosité accrochés aux murs. La nuit, pendant que Gardilanne, fatigué de la route, prendrait du repos, Dalègre aiderait Marguerite à ranger toutes ces faïences dans le pressoir du rez-de-chaussée, et il faisait jurer à sa servante, sous peine d'être chassée immédiatement, de ne pas révéler ces mystères à Gardilanne.

— Ah! monsieur, j'en ferai une maladie, bien sûr, s'écriait la vieille servante, qui réellement, depuis l'invasion de la céramique, crevait sous la besogne.

A l'heure précise, la sonnette se fit entendre, et Gardilanne, en costume de voyage, entra et sauta au cou de Dalègre, qui se laissa embrasser en détournant la tête, ayant la pudeur de ne pas rendre un baiser de Judas.

— Tu es étonné de me voir, n'est-ce pas, cher ami?

— J'ai reçu ta lettre seulement tout à l'heure. As-tu besoin de souper?

— Je mangerai volontiers un morceau.

Pendant le souper, Gardilanne disait :

— J'ai obtenu enfin l'assurance d'un congé de trois mois chaque année, grâce à ma collection que mon ministre est venu visiter... Et, avec mon congé, il m'a donné une mission de visiter les différents pays qui ont été le siége d'industries artistiques. Je débute par Nevers, voulant te remercier d'abord, mon cher ami, des richesses que tu as ajoutées à ma collection.

— Oh! le dernier envoi était mesquin, dit en balbutiant Dalègre, qui voulait se justifier.

— Très-important.

— Je craignais de te fatiguer de ces drogues.

— Enchanté, au contraire, et c'est ce qui m'a poussé à venir; tu m'as envoyé un bijou sans le savoir.

— Ah! dit Dalègre inquiet.

— Un fragment merveilleux daté de Nevers et signé d'un Italien, le chef sans doute des ouvriers attirés ici par le duc de Nevers.

— Bah! reprenait Dalègre soucieux.

— La date prouve que Nevers a envoyé ses artistes à Rouen... C'est une admirable découverte. Donne-moi ta main que je la serre encore.

Dalègre osait à peine confier sa main moite.

— Ce fragment, dont tu ne pouvais deviner l'importance, a fait sensation à Paris parmi les amateurs...

C'est évidemment la plus belle pièce de ma collection de faïences... Le reste de l'envoi était médiocre ; mais un tel morceau te classe réellement parmi les gens de tact.

— Au diable le tact! pensait Dalègre.

— Mais je ne suis pas un ingrat, et quand tu viendras à Paris, tu verras, au-dessous de ce ravissant spécimen, une petite carte sur laquelle est écrit : Donné par mon excellent ami Dalègre, de Nevers.

— Comme j'ai prudemment agi, se disait Dalègre, de mettre mes faïences à l'abri des regards de cet accapareur!

Le souper terminé :

— Demain, dit Gardilanne, nous ferons une battue dans la ville.

Dalègre frissonna.

— Il n'y a rien à trouver à Nevers.

— Pas de marchand?

— A l'exception de Bara, le chapelier, qui joint à son commerce toutes sortes de *panas*, nous n'avons pas de commerce régulier de curiosités.

— Et les amateurs?

— Non plus.

— Comment! pas un amateur? C'est incroyable. Et le Musée?

— Peuh! un petit Musée.

— On m'avait dit à Paris qu'il était curieux.

— Vous êtes des enthousiastes, à Paris; mais tu dois être fatigué.

— Je causerais faïence toute la nuit.

— Allons, sois sage, il faut te reposer... Je vais te conduire à ta chambre.

— Ah! cher ami, on voit bien que tu n'as pas le feu sacré.

— De la faïence, non, non, non, dit Dalègre en se levant pour donner à son ami le signal de la retraite.

A peine Gardilanne était-il couché que Dalègre, marchant sur la pointe des pieds, faisait signe à sa servante de le suivre dans le salon, où étaient empilées les faïences enlevées précipitamment de la salle à manger. Chacun, un grand panier à la main, le remplissait avec précaution des principales pièces qu'il s'agissait de déposer dans le pressoir, à l'abri de l'œil de lynx de Gardilanne.

— Il faut qu'il ne se doute de rien, s'écriait Dalègre à voix basse.

Et, avec mille précautions, tous deux descendaient et remontaient l'escalier, comme des voleurs s'introduisant dans une maison pendant la nuit. Dalègre ne se sentait pas la conscience pure, et il craignait que la Providence ne le châtiât en le faisant rouler du haut de l'escalier, avec les grands plats à dessins italiens qu'il avait eu tant de peine déjà à sauver de la casse en voyage; mais il ne pouvait étouffer ce cliquetis par-

ticulier de la faïence qui devait réveiller Gardilanne mieux qu'un coup de tonnerre, car les collectionneurs ont, comme les avares, le sommeil léger. Et Dalègre collait son oreille à la porte de la chambre bleue, écoutant si son ami dormait, honteux du spectacle qu'il donnait à la vieille Marguerite, qui jusque-là avait regardé son maître comme le plus loyal des hommes. Ce déménagement improvisé dura jusqu'à trois heures du matin; après quoi Dalègre, la tête en feu, alla se jeter sur son lit, brisé par d'ardentes émotions qu'il ne soupçonnait pas encore. L'amour de la propriété s'était éveillé en lui depuis l'annonce de l'arrivée de Gardilanne avec une force qui tenait de l'obsession.

Le provincial se sentait blessé dans son amour-propre et mordu par la jalousie : jaloux des céramiques de Gardilanne, honteux de lui avoir envoyé, au milieu de terrailles sans valeur, le précieux échantillon dont son ami faisait tant de cas, et que lui, Dalègre, n'avait pas compris. Des questions sans nombre se pressaient dans son esprit. Que venait faire Gardilanne à Nevers? Et dans quelle situation critique il mettrait Dalègre! Chaque pas que ferait Gardilanne dans la ville pouvait lui apprendre la vérité, à savoir : que Dalègre avait une importante collection. Il fallait donc suivre Gardilanne pas à pas, ne point le quitter plus que son ombre, détourner mille révé-

lations indiscrètes pour lui cacher le mystère. Et plus Dalègre pensait à ces ruses subtiles, plus il craignait que sa passion de faïences ne fût dévoilée, et que, Gardilanne demandant à les voir, il ne lui fût pas possible de lui refuser quelques pièces curieuses.

Quel châtiment! Cette nuit vieillit d'un an le Nivernais, tant les soucis et les inquiétudes s'accrochèrent à lui. Si Dalègre avait goûté quelque satisfaction au sein de sa collection, il connaissait maintenant le triste envers de ses joies solitaires, et quand le lendemain il alla frapper à la porte de Gardilanne de grand matin, craignant que son ami ne fût déjà sorti dans la ville, ce fut avec un visage composé que Dalègre entra chez lui, se demandant si de subtils soupçons n'emplissaient pas la chambre jaune.

— Tu peux entrer, lui cria Gardilanne, qui, enveloppé dans sa robe de chambre, prenait l'air à la fenêtre et regardait les vieilles maisons de la ville.

— Comment! déjà levé!

— Je sens la faïence, dit Gardilanne d'un ton qui fit blêmir Dalègre : il eut l'idée de se jeter aux pieds de son ami et de lui avouer sa mystérieuse collection; mais c'était un propos en l'air.

— Je regardais ce vieux quartier, continua Gardilanne, ces anciens hôtels, ces maisons à pignons, et j'envie le Diable boiteux qui soulevait les toits et pouvait voir ce que recèlent les greniers. Que de

peintures, de tapisseries, de meubles anciens, de gaies faïences sont entassés, dont on ignore la valeur, et qui feraient ma joie!

— Ne t'illusionne pas, cher ami, dit Dalègre; les marchands de Paris ont passé par Nevers et ont tout butiné.

— Bah! bah! l'amour du gain conduit seul les chineurs, qui sont des gens futés; mais le véritable collectionneur est aussi fin qu'eux, parce que, son but étant plus noble, la Providence le récompense de ne pas faire servir ses facultés à de vils commerces. Là où le roi des chineurs a passé, je réponds que je trouverai encore à glaner, non pas seulement quelque objet sans importance, mais une merveilleuse pièce.

Dalègre secouait la tête d'un air de doute.

— Heureux homme! tu ne t'occupes pas de curiosités, dit Gardilanne. Sais-tu ce que c'est que l'idée fixe? Rêves-tu faïence? Te réveilles-tu avec l'idée de faïence en tête? Te couches-tu les yeux égayés par les rayonnements d'une faïence invisible? As-tu jamais fatigué ceux qui t'entourent, les inconnus que tu rencontres, en leur parlant faïences?

Gardilanne s'animait, et la figure de Dalègre reprenait un aspect plus tranquille. Les paroles de son ami venaient de lui fournir une sorte d'alibi.

— On m'appelle dans la ville, dit-il, Dalègre-aux-Faïences, et c'est toi qui m'as valu ce sobriquet... J'ai

tellement obéi à ton programme que chacun me croit moi-même un collectionneur.

— Vraiment?

— Je demandais, aux gens de la ville comme aux paysans, tant de renseignements, qu'on s'est imaginé que les pièces que j'achetais pour toi étaient enfouies dans ma maison, et que, dans un coin, étaient entassées toutes sortes de céramiques hors de prix.

— Mon pauvre Dalègre, que de mal je t'ai donné!

— Ne me remercie pas... J'ai fouillé partout, dans la ville et les faubourgs, les villages et les hameaux : il n'y a plus rien.

— Rien, véritablement?

— Rien, rien, rien.

— C'est fâcheux, dit Gardilanne d'un ton de voix indifférent. Ainsi, il ne faut pas songer à se procurer le plus petit spécimen?

— Quelque pièce médiocre, peut-être. Si tu le désires, je te mènerai dans les villages des alentours; nous ferons une battue.

Dalègre se dit qu'il conduirait Gardilanne dans les endroits qu'il avait récemment mis à sec, afin que cette déconvenue fatiguât son ami.

— Quel jour se tient le marché à Nevers? demanda Gardilanne.

— Le mercredi et le samedi.

— Bon ! j'ai mon plan. Tu es chasseur, et tu as déjà pris des alouettes au miroir?

— Quelquefois, dit Dalègre.

— Eh bien, en route j'ai imaginé un miroir pour prendre les faïences.

— Un miroir !

— Il ne s'agit que de se procurer quelques plats, quelques assiettes d'ancien Nevers : je les étale en plein marché sur une table ; et à côté le crieur public, tous les quarts d'heure, fait un roulement de tambour, amasse les paysans et annonce qu'ils peuvent apporter au prochain marché toutes les anciennes faïences, qu'on leur changera pour de bon argent.

— Oh ! s'écrie Dalègre épouvanté.

— Tu ne sembles pas approuver mon projet ?

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Non, rien de plus sérieux.

— Mon cher Gardilanne, abandonne ce projet, je t'en prie.

— Pourquoi ?

— Tu me perdrais de réputation à jamais dans Nevers.

— Quelle folle crainte !

— On voit que tu vis libre et indépendant dans Paris, agissant à ta guise, sans que ton voisin s'inquiète de tes actions ; en province, cher Gardilanne, une pareille excentricité d'un homme qui est mon

ami retomberait sur ma tête... Toi parti, peu t'importe : mais les mauvais plaisants me feraient longuement payer cette folie... J'aurai un an de sarcasmes à supporter ; dis-moi que tu ne le feras pas, par amitié pour moi.

Gardilanne renonça à son projet, qui n'était d'ailleurs qu'une boutade, et demanda à aller au Musée.

— Plus tard, dit Dalègre ; il est neuf heures seulement. Le Musée n'ouvre qu'à midi.

— Comment ! un habitant de la ville aussi connu que toi ne peut se faire donner les clefs ?

— Oh ! non pas, et même, j'y pense, nous ne pourrons y pénétrer avant jeudi prochain.

— Trois jours à attendre ! s'écrie Gardilanne ; les étrangers n'ont-ils pas l'autorisation d'entrer ?

— Je ne le crois pas.

— Peut-être serai-je reparti dans trois jours, dit Gardilanne.

— Ah ! s'écria Dalègre qui parla trop vite et ne prit pas garde de masquer sa joie.

Les collectionneurs sont de fins observateurs. Cet *ah !* échappé à Dalègre contenait une sorte de ravissement qui fit jeter à Gardilanne un regard de côté sur la figure de son hôte ; à partir de ce moment, le Parisien, voulant connaître les secrètes intentions du provincial, joua une comédie serrée.

— Certainement, je ne resterai pas à Nevers, dit-il, si je ne trouve rien.

— J'aurais pourtant voulu te garder quelque temps, dit Dalègre, mais chasse toute espérance relative à la faïence... Tu peux rester avec moi, tu sais quel plaisir j'ai à te recevoir ; si le séjour de la ville ne te plaît pas, nous irons à quelques lieues d'ici, dans une propriété tenue par un de mes fermiers, où tu serais en excellent air, toi qui as passé toute ta vie enfermé dans un bureau.

— Je me trouve à merveille ici, dit Gardilanne, qui craignait d'être transporté à la campagne dans un pays où il ne pourrait continuer ses recherches.

Son séjour étant désormais fixé à la ville, ce fut dès lors entre les deux collectionneurs un combat sourd, dans lequel furent déployées de nombreuses ruses. Gardilanne cherchait à échapper à son ami, qui s'était, pour ainsi dire, vissé à lui. Ils en pâtissaient tous deux, et une certaine contrainte en résultait, malgré les soins et l'hospitalité cordiale dont Dalègre était obligé de faire parade ; mais, dès le second jour, un petit incident commença à ouvrir les yeux de Gardilanne. Ayant demandé de la moutarde à déjeuner, la vieille servante courut à la cuisine et en revint avec un moutardier décoré des dessins les plus riches de Nevers. Gardilanne poussa un cri d'admiration, Dalègre en poussa un de colère, et Marguerite, effrayée

des conséquences de sa maladresse, poussa également un cri d'effroi.

Les trois acteurs de cette scène bourgeoise, honteux de s'être laissé emporter par l'expression de leurs sentiments intimes, restèrent interdits; mais Gardilanne, seul sincère, avait le dessus.

— Voilà, dit-il, un moutardier si élégant que je n'en ai jamais vu de pareil.

— Oh! oh! fit Dalègre.

— Charmant, fin, et d'une conservation!

— Il n'est pas mal, reprit Dalègre.

— Tu disais qu'on ne trouvait rien dans les maisons; mais quand je n'emporterais de Nevers qu'un tel moutardier, je ne regarderais pas mon voyage comme perdu.

Et Gardilanne maniait l'objet, le retournait en faisant briller au jour le principal décor, et Dalègre frissonnait que son ami ne mît le moutardier dans sa poche, malgré la moutarde.

— C'est une petite pièce de service à laquelle j'ai la faiblesse de tenir, dit-il, car elle me vient de mon grand-père.

— Ah! dit froidement Gardilanne en reposant le moutardier sur la table.

— Et vraiment, ajouta Dalègre en s'adressant à sa servante, cette femme ne sait ce qu'elle fait d'employer à un usage journalier un meuble si fragile. Al-

lons, reportez à la cuisine le moutardier, vieille folle. Lavez-le avec soin et rangez-le dans l'armoire de mon cabinet, qu'il ne se casse pas. Je vous chasse s'il lui arrive le moindre accident.

— Comme tu traites durement cette pauvre Marguerite ! dit Gardilanne, qui s'étonnait qu'un simple moutardier pût apporter autant d'irritation chez son ami, d'humeur paisible habituellement.

Mais Dalègre en revint à l'attachement qu'il avait pour un objet qu'il tenait de ses grands parents, et Gardilanne, qui connaissait ce genre de raisonnement employé par les paysans quand ils traitent d'un marché, se dit :

— Il a feint cette colère pour ne pas me donner le moutardier.

Une journée se passa à courir les différents fripiers de la ville, qui en effet n'avaient que de misérables meubles, des dessus de portes peints par un vitrier du dix-huitième siècle, et des objets de la même valeur. Dalègre menait son ami dans des endroits infertiles où il avait passé lui-même, et qu'il savait ne pas contenter l'ardente envie d'acheter du Parisien. Il lui fit dépenser ainsi trois jours inutilement dans la ville, les faubourgs et la banlieue, sans lui montrer autre chose que la vaisselle populaire de Nevers, qui ne valait pas raisonnablement plus de quatre sous l'assiette. Gardilanne, désespéré, maudissait intérieurement son

voyage ; mais un fait nouveau augmenta ses soupçons. Ayant demandé à Dalègre de quoi écrire une lettre, celui-ci le conduisit dans son cabinet, qu'il croyait avoir débarrassé de toute céramique accusatrice ; mais il ne s'était pas rappelé que sur sa table, sous un large garde-main en papier gris, était resté un petit pupitre de faïence qui fit jeter à Gardilanne un cri d'enthousiasme.

C'était le plus coquet pupitre qui se pût voir, d'un émail blanc laiteux plus pur qu'une pâte tendre de Sèvres. Et sur cette douce blancheur couraient de folles arabesques capricieuses et contournées, au milieu desquelles s'agitaient des fantoches à la manière de Callot, mais plus élégants ; de galants bossus contaient leurs peines à de belles dames dont la svelte longueur faisait penser aux figures de la Renaissance. Tout le pupitre était couvert de caprices jaunes et verts qui s'accrochaient à d'élégants lambrequins se détachant sur l'admirable émail laiteux du fond. Le peintre avait semé à profusion toutes ces figures sorties de son imagination sur le couvercle du pupitre, sous le couvercle, sur les côtés, dans le fond du pupitre.

— C'est une pièce vraiment royale! s'écria Gardilanne, qui eût été homme à vivre enfermé dans le pupitre, s'il l'eût eu en sa possession.

— Il me vient également...

— De ta grand'mère, reprit Gardilanne non sans

ironie ; mais comment un tel pupitre se trouve-t-il à Nevers? C'est une des plus belles pièces de la fabrique de Moustiers.

— Sans doute, dit Dalègre, les faïenciers nivernais avaient des échantillons des produits des fabriques rivales; j'ai bien trouvé ici des soupières de Niederwiller.

— Où sont-elles ?

Dalègre rougit et fut embarrassé ; il avait parlé trop vite.

— Je... les ai... données à un amateur.

— Il y a donc des amateurs, à Nevers?

— Ils sont morts, hélas! ajouta Dalègre qui entassait mensonges sur mensonges.

— Je ne m'étonne plus, dit Gardilanne, que tu sois devenu si savant; tu parles des faïences en vrai connaisseur, et je ne croyais pas avoir à m'honorer un jour d'un tel élève.

Dalègre balbutia en invoquant son ignorance.

— Non pas, tu t'y connais autant que moi, et un homme qui possède un pareil pupitre de Moustiers est un amateur des plus délicats... Maintenant, parlons franchement ; ce pupitre est adorable, je te le dis sans ambages... Veux-tu me le céder pour cinq cents francs? tu me feras plaisir et je te devrai encore des remerciements.

— C'est un souvenir de famille, cher ami, et il m'en coûterait trop de m'en séparer.

— N'en parlons plus, dit Gardilanne.

— Je te l'aurais donné volontiers s'il ne me rappelait pas ma pauvre grand'mère.

— Bien, bien, dit Gardilanne d'une voix légèrement altérée.

— Cinq cents francs sont un bon prix, reprit Dalègre ; mais l'argent ne me tente pas et je voudrais réellement pouvoir t'offrir ce pupitre.

— Je comprends tes motifs, cela suffit, dit Gardilanne d'un ton bref qui laissait percer quelque dépit.

— Nous autres provinciaux, nous ne vivons que par le souvenir de la famille, s'écria Dalègre en poussant un soupir qu'il chercha à teinter d'émotion.

Il résulta de cette conversation quelque froideur entre les deux amis, qui, si l'éducation ne les avait pas policés, se fussent montré les dents comme deux chiens se disputant un os ; mais, pour être sourde et contenue, une sorte de haine n'en couvait pas moins entre les collectionneurs rivaux, qui déjà, par divers indices, avaient pressenti que l'amitié et le bric-à-brac ne pouvaient vivre en parfaite union. Cependant Dalègre, en sa qualité de maître de maison, essaya de faire oublier à son hôte cette petite déconvenue en lui offrant, au déjeuner, un certain vin de Bourgogne qui avait au moins vingt ans de bouteille ; mais les collec-

tionneurs se soucient bien des plaisirs de la table! Gardilanne eût jeûné deux jours pour arriver à la possession de l'élégant pupitre de Moustiers aux dessins si délicats.

— Je partirai demain matin, dit-il à Dalègre.

— Si tôt?

— Que ferais-je plus longtemps dans ce pays? ajouta Gardilanne avec une certaine amertume.

Le déjeuner se ressentit de ce mot, Dalègre ayant certains remords, mais ne pouvant se résoudre, malgré tout, à céder son fameux pupitre de faïence. Le café pris, Gardilanne manifesta le désir de faire encore un tour dans la ville, à l'aventure : il désirait même que Dalègre ne le suivît pas; mais celui-ci se garda bien de lui obéir, s'étant promis de ne pas quitter le Parisien d'un pas; or, quoique Gardilanne parût contrarié de cette ténacité à l'accompagner, Dalègre tint bon.

Habituellement les deux amis sortaient en se donnant le bras : ce jour-là, Gardilanne, pour mieux montrer qu'il entendait recouvrer son indépendance, affecta de s'éloigner de quelques pas de Dalègre, et comme il avait de longues jambes maigres, sèches et nerveuses, il s'élança dans la ville avec une ardeur désagréable pour le Nivernais, qui était de complexion replète, plus favorisé du côté du développement du buste que des jambes. Les rues hautes, Gardilanne les

montait comme un soldat escaladant une barricade; les basses, il les descendait comme un cheval emporté; il traversait les grandes places pleines de soleil sans sourciller. Dalègre soufflait, et de grosses gouttes de sueur tombaient de son front; malgré cette course ardente, Gardilanne n'en scrutait pas moins l'intérieur des maisons et flairait chaque vieille bâtisse avec des mouvements de narines qui faisaient frémir son ami.

Ils arrivèrent ainsi aux quais, près du grand pont, à l'endroit qu'ont choisi les faïenciers populaires de Nevers pour peindre la Nièvre et ses mariniers, et le grand soleil ardent si cher aux vignerons. Les quais sont habités par les gens du peuple, les ouvriers et les bateliers. A cet endroit, Gardilanne ralentit sa marche pour donner un vif coup d'œil à chaque maisonnette ouverte, sur le mur desquelles étaient généralement accrochées quelques faïences vulgaires, comme des assiettes avec de grands coqs, des saladiers représentant le pont de Nevers, et des plats à barbe où se lisaient quelques maximes grotesques. Ce n'était pas là ce que cherchait Gardilanne, et cependant chacune de ces faïences lui faisait bondir le cœur.

— Tu vois! lui disait Dalègre, ce ne sont là que des bricoles.

Mais Gardilanne continuait sa course et ne lui répondait pas.

A l'extrémité du quai s'ouvre un grand hangar plein de débris de toutes sortes d'objets de démolitions : vieilles portes, vieilles fenêtres, vieux meubles, chiffons entassés destinés aux fabricants de papiers. A la porte étaient étalés des volumes dépareillés, comme il s'en voit chez tous les revendeurs de France. Au fond se dressait une immense armoire de paysan, dont un battant ouvert laissait entrevoir des entassements des choses les plus diverses. Gardilanne s'arrêta tout à coup.

— Voilà un fameux bahut, dit-il à l'homme qui, penché sur un établi devant sa maison, rabotait une planche.

Dalègre regarda avec curiosité le meuble et fut surpris de l'exclamation de son ami.

— Un peu grand peut-être, dit Gardilanne au brocanteur, sans quoi je l'emporterais à Paris.

— Ah ! monsieur est de Paris ? s'écria le fripier.

— Voulez-vous me permettre de mesurer la hauteur de ce bahut, afin que je voie s'il peut entrer dans mon appartement. Êtes-vous raisonnable? nous nous arrangerons peut-être.

— Ah! monsieur, un meuble pareil vaut cinquante francs comme un liard : tout chêne éprouvé, avec des ferrures comme on n'en fait plus aujourd'hui.

— Je le prendrai volontiers à quarante francs.

— Es-tu fou ? dit à voix basse Dalègre à Gardi-

lanne; je t'en aurai de meilleurs à vingt francs tant que tu en voudras.

— Ah! les Parisiens s'y connaissent, s'écria le brocanteur; ce sont des malins, ils vous achètent cinquante francs ce qui vaut mille écus. Monsieur, regardez seulement les moulures de la plinthe.

— Ne vous dérangez pas, dit Gardilanne, je vois à merveille; mais je ne donnerai pas de ce meuble plus de quarante francs.

— Il m'en coûte quarante et un, monsieur, sans les frais de transport, et, vraiment, j'y perdrais... Monsieur est assez juste pour savoir qu'il faut que chacun vive...

— A vingt-cinq francs le meuble serait déjà trop payé, dit Dalègre.

— Oh! monsieur, peut-on dire!... s'écria le marchand indigné qu'un de ses compatriotes l'empêchât d'*enfoncer* un Parisien.

— Quarante francs et le port, disait Gardilanne, me feront un meuble de soixante francs.

Et il sortait peu à peu de la boutique.

— Allons, monsieur, dit le marchand, nous partagerons le différend par le milieu, vous me donnerez quarante-cinq francs.

— Je réfléchirai, dit Gardilanne, et je viendrai vous voir.

— Veux-tu donc, lui dit en chemin Dalègre, payer

ce meuble grossier moitié plus cher qu'il ne vaut?

— Bah! répondait Gardilanne, j'ai besoin d'une armoire, et celle-ci me sera fort utile.

— Si tu restais à Nevers deux jours de plus, je me charge de t'en trouver à la campagne de plus curieuses et à meilleur marché.

Tout en discutant à propos de l'armoire, ils étaient arrivés à la porte de Dalègre, lorsque Gardilanne, prenant tout à coup ses jambes à son cou, se sauve, criant à son ami :

— Décidément, je vais chercher l'armoire.

Et il disparut, laissant Dalègre stupéfait de cette folle détermination.

— Comme Gardilanne n'a rien trouvé à emporter de Nevers, pensa-t-il, sa manie d'acheter fait qu'il va s'embarrasser de cette lourde armoire.

Qui eût vu le collectionneur parisien traverser Nevers d'un trait, comme une jument emportée, eût été effrayé de cette ardeur inconnue aux provinciaux paisibles. Cette grande redingote voltigeant au vent, ces longues jambes fendues comme un compas, ces cheveux gris flottant sous les ailes d'un large chapeau ne semblaient pas d'accord avec une course si échevelée; mais Gardilanne se souciait peu de ce qu'on pensait de sa vive démarche. En moins de dix minutes il arrive au quai chez l'étalagiste.

— Je pars ce soir, dit-il, et je crois que je prendrai l'armoire ; mais voyons si l'intérieur est bon.

— Solide comme une porte de prison, monsieur.

— Eh bien ! débarrassez l'armoire de ces fouillis.

C'étaient, dans le bas, des ferrailles, des instruments de cuisine, et, sur les rayons supérieurs, des livres, des chiffons et mille autres objets sans valeur. Dans le coin du dernier rayon, brillait un morceau de faïence contourné bizarrement, qui était sans doute un tesson sans importance. Le fripier, tout en déballant son armoire, disait :

— Monsieur n'est pas musicien, par hasard ?

— Pourquoi ?

— Ah ! c'est qu'il y a dans l'armoire un joujou, une bêtise, un violon de faïence.

Gardilanne crut que son cœur allait éclater, mais sa figure ne sourcilla point.

— Un violon d'enfant, sans doute ? dit-il en affectant de ricaner bêtement.

— Que non ! je ne laisserais pas les mioches toucher à un violon si fragile, qui vaut encore une pièce de six francs.

Le marchand tendit le violon à Gardilanne, qui le toucha sans le toucher, le regarda sans le regarder, détourna la tête, fit un *peuh !* de dédain et alla avec peine ouvrir de nouveau les battants de l'armoire,

comme pour s'assurer de leur solidité; mais c'étaient trop d'émotions!

Une étrange sensation avait passé dans le dos de Gardilanne, et, au coup qu'il ressentit à son cerveau, il jugea prudent de s'asseoir. Six francs le merveilleux violon de faïence, qui valait au moins six mille francs! Ce sont là de ces coups imprévus, qui abrègent la vie des collectionneurs. Un frisson plein de jouissances parcourut toute la moelle épinière : l'amour à peine peut faire éprouver de telles extases.

— Voyons, dit Gardilanne, je prends l'armoire à cinquante francs, à condition que vous me donniez ce joujou de faïence par-dessus le marché. J'ai un petit neveu dans la ville, à qui je serai bien aise de faire ce cadeau.

— Va pour cinquante francs, dit le marchand; mais vous avez là une fameuse armoire, monsieur.

Tout en tremblant, car son système nerveux était exalté outre mesure, Gardilanne compta les cinquante francs d'une main fébrile et emporta le violon sous son bras.

— Monsieur! lui cria le fripier, ne voulez-vous pas l'envelopper d'un peu de papier?

— Oui, dit Gardilanne, qui fit lui-même cette opération, craignant que le marchand ne reprît le violon.

— Vous ne me dites pas où il faut envoyer l'armoire?

— Au fond de la Nièvre! cria Gardilanne d'une voix sarcastique, qui fit penser au fripier qu'il avait affaire à un fou, tant la démarche, la physionomie, les gestes saccadés et les yeux égarés de son acheteur lui semblaient singuliers.

— J'en parlerai à M. Dalègre, se dit-il ; il reçoit chez lui des gens singuliers!

En retournant chez son hôte, Gardilanne se demanda quelle conduite il devait tenir à son égard. Fallait-il lui montrer le précieux violon et se venger de la mauvaise grâce avec laquelle il avait refusé de lui céder le pupitre de faïence? Mais Gardilanne n'était pas méchant et ne souhaitait de chagrin à personne. Trop heureux de sa trouvaille, son cœur s'ouvrait large comme si une jeune fille lui eût avoué son amour, et il attendit que sa rencontre avec Dalègre amenât une tournure quelconque à donner à cet incident. Justement Dalègre était à une fenêtre donnant sur la rue par où arrivait Gardilanne, qui, du plus loin possible, lui cria :

— Y a-t-il un emballeur dans les environs?

— Est-ce qu'il voudrait faire emballer l'armoire? se demanda Dalègre, intrigué d'ailleurs du petit paquet enveloppé que son ami portait sous le bras.

— Ah! cher Dalègre! s'écria Gardilanne d'une voix pleine d'émotion.

— Que se passe-t-il?

— Laisse-moi t'embrasser!

Plein d'émotion, Gardilanne se laissa tomber dans les bras de Dalègre, inquiet de cette émotion.

— Encore! s'écria Gardilanne en approchant de nouveau ses joues des joues de son ami.

— Explique-moi au moins...

Gardilanne développait fébrilement les journaux qui cachaient son trésor.

— J'ai trouvé le violon!

— Quel violon?

— Tiens, vois!

Alors apparut un merveilleux instrument à rendre jaloux Stradivarius lui-même. D'une courbe ondulée, il eût fait l'admiration de Hogarth, qui a vu dans la ligne *serpentine* la caractéristique de la beauté. L'émail était d'une pureté incomparable, et le bleu profond des dessins faisait penser aux ciels d'Espagne. Jamais l'art du faïencier ne fut porté plus loin. Pas une fissure, pas un craquelé, même dans l'enroulement délicat du manche. Les yeux de Gardilanne lançaient des éclairs.

Dalègre était devenu vert; mais quand Gardilanne retourna le violon pour montrer la table de dessous, un voile passa sur les yeux de Dalègre, qui crut qu'il ne pourrait supporter la vue des peintures traitées en camaïeu. Des anges dans les nuages jouaient de la viole, s'appuyant sur une banderole sur laquelle se

lisait : *Musica et gloria in aer;* et au-dessous, des personnages habillés à la Louis XIV, dans le goût des figures de Bernard Picart, entouraient une jolie femme au clavecin.

— Est-il assez splendide, ce violon ! s'écria Gardilanne, qui aurait voulu posséder autant d'yeux qu'Argus lui-même pour contempler son acquisition.

Dalègre ne put maîtriser son émotion : une sueur froide perlait sur son front; il voulait parler et les paroles qui s'arrêtaient dans la gorge lui faisaient autant de mal qu'une croûte de pain dans le gosier; Gardilanne lui eût donné sur le crâne un coup avec le violon de faïence qu'il eût preféré ce choc à la blessure morale qui le paralysait tout entier, son cerveau comme ses jambes. Anéanti, il se laissa tomber sur une chaise.

— Quelle entrée après-demain dans Paris! disait Gardilanne, plus fier en ce moment qu'un général reçu après une importante victoire par un peuple qui le couvre de fleurs.

— Où... as-tu... trouvé... ce violon? demanda Dalègre quand il fut revenu à la raison froide.

— Chez le brocanteur du quai où j'ai acheté l'armoire.

— Impossible ! s'écria Dalègre, dont tous les membres tremblaient.

— Comment ! tu n'avais pas vu le violon ? Il m'éborgnait les yeux dans la boutique.

— Pendant que j'y étais avec toi?

— Oui, cher Dalègre. Ah! mon ami, tu n'as pas encore l'œil américain!

— L'œil américain? demanda Dalègre.

— Ça ne veut rien dire, mais les amateurs se comprennent... Comment! quand j'ai marchandé cette abominable armoire, que je l'ai louée publiquement à la barbe du marchand, tu n'as pas compris qu'il y avait caché dans le bocage un merveilleux oiseau que je tâchais de séduire par de douces paroles... Je t'ai pourtant donné quelques leçons à Paris; mais en province on se rouille... Dis-moi donc où se trouve le meilleur emballeur de la ville.

— Pour le violon?

— Oui; je veux m'entendre avec lui tout de suite pour envelopper le violon dans de la ouate d'abord, du crin ensuite, et du son pour remplir la caisse.

— Es-tu si pressé?

— Sans doute; je veux partir demain.

Autant Dalègre avait été ravi, la veille, de l'annonce du départ de Gardilanne, autant aujourd'hui il en souffrait. Ce violon déniché sous ses yeux lui crevait le cœur; mais ce qui devait séparer à jamais les deux collectionneurs amena au contraire une concorde apparente. Quoique ulcéré profondément, Dalègre était redevenu tout miel pour son hôte; à table, il le choya comme un oncle millionnaire et parut très-

contrarié du court séjour de Gardilanne à Nevers. Il n'avait rien vu, il ne s'était même pas reposé; la découverte inattendue du violon prouvait l'existence de beaucoup de faïences enfouies qu'il s'agissait seulement de chercher. Pourquoi Gardilanne ne retarderait-il pas son départ? était-il si pressé? Mais Gardilanne fut inflexible et ne mordit pas à ces amabilités tardives. Si la diligence eût pu le prendre le soir même, il serait parti, ne rêvant plus que d'accrocher à l'endroit le plus apparent de son musée cette pièce inappréciable tirée des entrailles de la province.

II

Un mois après le départ de Gardilanne, Dalègre n'était plus reconnaissable. Le gai Nivernais, aux joues roses et pleines, avait fait place à un être soucieux, s'amaigrissant de jour en jour, dont la figure prenait la triste livrée de l'envie. Dalègre était jaloux, et cette passion le minait. Il mangeait, dormait à peine, et toujours des songes le poursuivaient, ayant trait au violon de faïence. On eût dit qu'un démon vengeur envoyait chaque nuit des cauchemars d'autant plus diaboliques, qu'ils commençaient par les plus douces illusions. A peine Dalègre fermait-il les yeux, qu'il entendait une musique séraphique : des anges chantaient et accompagnaient sainte Cécile, qui tirait du violon de faïence des vibrations plus douces que celles du cristal. Le cœur ému, Dalègre se laissait aller à un doux épanouissement, lorsque tout à coup les nuages bleus s'évanouissaient pour faire place à des flammes empestées, et un horrible gnome, accroupi sur la poitrine du dormeur, tirant de ce même violon des mélodies épileptiques, brisait les nerfs du malheu-

reux en même temps qu'il l'étouffait. Dalègre se réveillait effrayé, et, pour ne pas voir se renouveler cet effrayant spectacle, se levait, ouvrait la fenêtre, et n'osait rentrer dans son lit que quand il croyait les visions diaboliques envolées.

Le jour, si les cauchemars disparaissaient, l'idée fixe du violon ne s'en représentait pas moins.

— Il aurait été si bien accroché à ce placard, se disait Dalègre en regardant une boiserie vide. Ou bien il pensait que sa réputation eût été consacrée à jamais, s'il avait pu entrer en possession de cette ravissante céramique. Un jour, nettoyant des assiettes empilées, il tomba justement sur les *brunettes* de Mondoville, qui l'avaient tant réjoui autrefois, et qui maintenant le faisaient presque pleurer. L'une de ces chansons à boire, avec son plain-chant solennel, n'était-elle pas jadis en harmonie avec son gai caractère, celle qui débutait ainsi :

Povr passer dovcement ma vie
Avec mon petit revenu,
Amis, je fonde vne abbaye,
Et je la consacre à Bacchvs!

Maintenant Dalègre en souffrait; combien il eût été doux de déchiffrer avec le violon de faïence cette gaie partition gravée sous l'émail d'une assiette!

Dans Nevers on s'inquiéta de l'abattement subit d'un homme qui avait tenu si longtemps la ville en fête,

et les mères de jeunes filles à marier s'étonnaient surtout de la solitude du célibataire, que chaque famille eût ambitionné d'avoir pour gendre. Mais combien Dalègre était loin du mariage! Il n'y avait jamais songé sérieusement, et sa collection fut une sorte d'union comme en contractent trop souvent les gens qui, ayant côtoyé les rives du mariage, en ont reconnu les récifs et les brisants, et n'osent plus tard se hasarder dans cette sorte de port à l'abri du vent des passions. Dalègre avait épousé la faïence; il crut trouver la tranquillité dans cette union. On a vu quels orages l'y guettaient.

Il y avait eu pourtant entre lui et une charmante cousine une sorte de promesse tacite de finir leurs jours ensemble, et c'eût été un mariage de convenance autant que d'amitié. Dalègre voyait de temps en temps sa cousine chez sa mère, qui ne le pressait pas, la demoiselle ayant douze ans de moins que lui, et la mère jugeant avec son bon sens provincial que l'homme devait user toutes ses folles passions avant d'entrer en ménage; mais depuis sa manie de collectionneur, Dalègre faisait de moins fréquentes visites à ses parentes. Il oublia même de s'y présenter pendant trois mois, craignit des reproches et finit par ne plus oser aller voir sa tante. Cela se passait déjà avant l'arrivée de Gardilanne à Nevers. Quand l'incident du violon de faïence amena chez Dalègre cette jalousie morbide

qui le minait, un jour qu'il avait recouvré une apparence de calme et que la raison prit momentanément le dessus, il se souvint que dans la ville il avait deux parentes envers qui il s'était montré impoli, et il s'y présenta, espérant trouver quelque soulagement dans un intérieur tranquille où toutes passions violentes étaient rigoureusement consignées. Les dames reçurent Dalègre à merveille: mais elles témoignèrent une si vive inquiétude du changement qui s'était opéré dans la physionomie de leur cousin, si joyeux jadis, que Dalègre eut peur lui-même de sa situation, en sonda le creux avec terreur et jugea prudent d'y apporter un remède immédiat.

Deux jours après, il était en route pour Paris, où sa première visite fut pour Gardilanne, qu'il voulut surprendre à l'heure de ses contemplations, entre six et sept heures du soir, au moment où le collectionneur, ayant achevé son modeste repas, se grisait de pénétrantes et violentes liqueurs qu'il buvait par les yeux, assis dans son fauteuil à oreillettes, regardant avec béatitude ses objets d'art autour de lui rangés. Dalègre savait qu'en entrant il recevrait un coup de poignard au cœur à la vue du violon de faïence; mais il s'était préparé à cette cruelle blessure pendant le voyage, et, pour s'en garantir, il portait une sorte de cotte de mailles, qui était une volonté ardente d'avoir une dernière explication avec son ami. Il venait à

4

Paris se faire voir à Gardilanne comme un malade vient consulter un célèbre praticien, lui montrer le ravage qui s'était opéré en lui et lui dire :

— Je ne peux plus vivre sans le violon de faïence ; si je ne l'ai pas, j'en mourrai.

Ces sortes de déterminations sont de celles qui engourdissent les chagrins des natures timides et solitaires : sans cesse elles bâtissent de pareils échafaudages qui semblent simples en théorie, mais tout croule à la pratique. Dalègre s'était, tout le long de la route, gargarisé l'esprit de la supplique à adresser à Gardilanne, et sa démarche lui paraissait la chose la plus naturelle. Quand il se trouva en face de son ami, il ne sut que dire : sa langue devint paralysée, et il comprit qu'une telle demande était impossible, surtout de la part de l'homme qui avait refusé si nettement de céder le pupitre de faïence au collectionneur.

— Tu arrives bien, lui dit Gardilanne, le violon est monté ; dans trois jours tu assisteras à un des spectacles les plus curieux, un repas que donne le club de faïence, et dans lequel un musicien de l'Opéra doit jouer un air sur mon violon.

Dalègre baissait la tête sans répondre.

— Demain je te présenterai au club de faïence... Tu ne parais pas enchanté ; mais, cher ami, tout le monde n'y entre pas... Il faut, pour être admis dans le club, justifier d'une collection curieuse et de

connaissances approfondies en céramique. Ne savais-tu pas que c'était la grande question à l'ordre du jour? On ne vit plus à Paris que pour la faïence, et de toutes les parties de l'Europe nous arrivent des étrangers de distinction qui sollicitent la faveur d'être reçus. Nous avons chaque premier vendredi du mois un repas de corps, servi dans les plus belles faïences qui se puissent voir, et un prix est décerné dans le courant de la soirée à l'amateur qui produit une pièce inconnue. Ainsi, pour t'en donner une idée, le dernier mois, nous avons eu tout un service de légumes, de fleurs et de fruits en faïence. C'est un médecin du boulevard Beaumarchais qui a passé sa vie à recueillir ces beaux produits, asperges, poires, noix, pêches, etc., et l'illusion est poussée si loin que nous nous sommes aperçus seulement au moment de les manger que ces fruits étaient en faïence. Mais voilà un homme payé de ses travaux et de ses recherches; nous avons donné, comme tu penses, une médaille à ce médecin.

— Voilà un praticien que je ferais bien de consulter, se dit Dalègre atteint de la maladie de la faïence.

— Tu as l'air tout triste? demanda Gardilanne.

— Je ne suis pas bien portant, depuis longtemps... depuis ton départ, dit Dalègre, qui commençait à poser ses pions.

Mais Gardilanne ne paraissait pas disposé à accepter cette partie.

— Il faut venir au club, dit-il, tu y verras de magnifiques échantillons de Moustiers. Moustiers est à l'ordre du jour, on ne parle plus que des faïences de Moustiers, chacun se ruine pour avoir du Moustiers et veut voir du Moustiers partout. Il est vrai, ajouta-t-il, que Moustiers mérite bien cette réhabilitation, quand on pense qu'il n'y a pas deux ans, tous les produits de Moustiers étaient mis sur le compte de la fabrique de Saint-Cloud.

Dalègre ne songeait guère à Moustiers et suivait à peine les dissertations de Gardilanne, qui se lançait dans les plus profondes théories sans se douter que son ami ne l'écoutait pas.

— Si tu as quelques jours à passer, je te présenterai, dit-il, à un amateur qui a la plus singulière collection de faïences qui se puisse imaginer. Il ne recherche que les faïences de la Révolution, de 1789 à 1793 ; ce sont des assiettes de la Fédération, des brocs en mémoire des prêtres constitutionnels, des saucières chantant la vertu de M. Necker, des soupières représentant la prise de la Bastille, et il a une maison remplie, du haut en bas, de céramiques séditieuses, couvertes de cris incendiaires, de chansons brutales, de caricatures contre la noblesse et le clergé qui ont conduit le roi à une petite pièce isolée, tendue de noir, où se voit au milieu, tu ne le devinerais pas, mon ami, une petite guillotine en faïence

fonctionnant... C'est hideux, et je me demande comment on peut collectionner de viles poteries qui rappellent à la mémoire une époque ensanglantée... Mais je dois dire que cet amateur est mal vu de nous tous, car sa collection fait penser au massacre et au pillage des objets d'art de toute sorte. Nous avons pour secrétaire du club une personne mieux posée, qui ne recherche que les fleurs de lis de faïence, appliquées à n'importe quel usage, aux assiettes, aux cadrans d'horloge, aux fontaines et même aux bassinoires. Voilà une collection intéressante et qui marquera dans l'avenir... Si tu le préfères, je te conduirai rue de Vendôme, chez un comédien qui s'est voué aux coqs au fond des assiettes... Il en possède dix-sept mille. Ce n'est pas une idée politique qui le guide, mais la singulière variété de poses, de plumages, de coloration, et on dit que ces dix-sept mille coqs de faïence lui coûtent déjà une somme considérable.

Tous ces détails, qui autrefois eussent peut-être intéressé Dalègre, ne le détournèrent pas de son idée fixe; et ni le club de faïence, ni le Moustiers, ni la guillotine, ni les fleurs de lis, ni les coqs, ne pouvaient l'empêcher de penser au violon de faïence. Gardilanne le mena chez un sculpteur atteint de l'épidémie générale, qui avait une merveilleuse table couverte d'oiseaux mêlés aux enroulements capri-

4.

cieux de la fameuse corne d'abondance de Rouen; et cet objet unique que l'Angleterre enviait à la France ne put distraire Dalègre. Les frères Crauk, banquiers très-riches, se faisaient un plaisir de montrer aux amateurs un dé à coudre dit de Henri II, qui avait coûté six cent vingt-sept mille francs cinquante centimes, à la vente de feu Rattier; cette pièce, qui mettait en danger les jours des frères Crauk, car ils avaient des envieux, laissa Dalègre froid. Toujours le son cristallin du violon de faïence résonnait dans ses oreilles! Gardilanne crut que les splendeurs de la faïence n'intéressaient pas son ami, et il le présenta à un vieillard dont la spécialité était de ne réunir que des faïences *parlantes*, c'est-à-dire des tasses, des assiettes, des plats à barbe, au fond desquels se trouvaient quelque écriture, quelque proverbe, quelque gausserie de paysan. Dalègre resta froid.

— Veux-tu voir le carrosse en faïence qui a appartenu à Mme Dubarry? demanda Gardilanne; mais Dalègre ne trouva pas un compliment pour ces plaques couvertes de dessins galants qui sortaient de la fabrique du marquis de Custine. Il vit ainsi, sans les regarder, toutes les céramiques des bords du Rhin, d'un *pinkulur* carminé à donner de la joie à un hypocondriaque; mais ni Haguenau, ni Strasbourg, ni Niederwiller, ni Lunéville ne purent changer le cours de ses idées empoisonnées par le violon de faïence. Gardilanne

obtint pour lui la permission de pénétrer dans une ménagerie de faïence, appartenant à un collectionneur de l'île Saint-Louis, qui n'aimait pas les visiteurs. La cour, le jardin étaient remplis d'animaux de faïence de grandeur naturelle, lions, chiens, chimères, oiseaux qui semblaient vouloir, par leurs regards furieux, dévorer ceux qui se présentaient. Dalègre entra dans cette ménagerie comme Orphée aux enfers, tenant le violon (hélas ! absent) de Gardilanne sous le bras et défiant la colère de ces monstres de faïence. Aux environs du Luxembourg, habitait un spécialiste qui ne recherchait que les chaises percées de faïence. Il en possédait seulement trente-sept, mais c'étaient des morceaux de rois. En les voyant, on ne rêvait qu'à passer sa vie sur ces vases sortis des fabriques de Rouen à l'époque où l'art rouennais polychrome était un rayonnement pour la vue. Dalègre préférait encore le violon aux chaises percées.

Il assista à de violentes discussions entre les amateurs de faïences et les amateurs de porcelaines. Partout il n'entendit qu'un cri de dédain contre la Chine, le Japon, le Saxe : même la pâte si tendre de Sèvres ne pouvait obtenir grâce devant les collectionneurs de faïences ; mais ces discussions intestines ne faisaient pas oublier à Dalègre le but de son voyage. Tous les jours il se disait qu'il avouerait à Gardilanne la cause de sa tristesse, quoiqu'il sentît que jamais son ami

ne se dessaisirait en sa faveur du fameux violon qui faisait l'envie de tout Paris, car il n'y avait pas un collectionneur qui, aussitôt l'arrivée de Gardilanne, ne lui demandât des nouvelles de son violon.

Dalègre partit de Paris sans avoir révélé le secret qui lentement le conduisait au tombeau; mais une idée nouvelle s'empara de lui, qui était d'avouer de loin à Gardilanne la cause de son mal, et d'y mettre une telle sincérité qu'à moins d'avoir un cœur de roche, son ami devait en être touché. En effet, la lettre de Dalègre, qui fut lue en plein club de faïence, car elle constatait trop la valeur du violon pour que Gardilanne en fît un mystère, était réellement navrante.

Le Nivernais y dépeignait la secousse qu'il avait reçue lors de la découverte du violon par son rival, l'importance qu'il attachait à sa possession et les tourments affreux qui lui avaient enlevé la joie, l'appétit, le sommeil, l'amour de la vie. Le club plaignit modérément Dalègre. Chacun des membres était atteint de maladies semblables à différents degrés, et la nature a voulu qu'un malade ne s'intéressât pas à l'être souffrant des mêmes maux; mais ce n'en était pas moins un beau *cas*, et si le club avait eu un Bulletin, nul doute que Dalègre n'y eût été imprimé vif. La gloire de Gardilanne en fut rehaussée d'autant, comme celle d'une jolie femme pour l'amour de qui plusieurs adorateurs se font sauter la cervelle.

— Que répondrez-vous à ce provincial? demandèrent à Gardilanne les collectionneurs qui méprisaient Dalègre dont l'enthousiasme avait été médiocre à la vue des merveilles parisiennes.

Gardilanne haussa les épaules, montrant par là combien la demande de son ami était insensée et tout à fait insolite; cependant, comme le collectionneur avait conservé un bon souvenir de Nevers, et qu'en somme c'était grâce à l'hospitalité de Dalègre qu'il avait flairé le violon, il lui répondit qu'il s'engageait à lui laisser l'instrument à sa mort, que sa lettre l'avait fait penser à la nécessité d'un testament, et que Dalègre était mentionné comme devant hériter du violon, s'il survivait à Gardilanne.

Quelle joie, quels transports de la part du Nivernais! Il y avait si longtemps que son cœur ne s'était ouvert à l'épanouissement! Il se voit déjà en possession du violon et voudrait l'annoncer à chacun. Il court chez sa cousine, la surprend par ce regain de bonne humeur étouffé depuis plus d'un an sous les brumes grises de la mélancolie.

Dalègre est redevenu l'ancien Dalègre d'autrefois, vif, alerte, gai, souriant, l'esprit tourné aux choses plaisantes, et lui-même songe au plaisir que manifesteront ses concitoyens à le voir revenir à cette heureuse sérénité si prisée dans la vie. Il parle, il cause, il conte, il rit, et chacun de ses propres rires réconforte

son esprit privé depuis longtemps de joyeuses pensées. Dalègre se croyait vieux avant l'âge : les parfums d'une seconde jeunesse enfouie montent à son cerveau et le grisent comme s'il avait bu du champagne.

Tous les matins, son premier regard était pour sa collection. Il la dédaigne depuis qu'il a entrevu les merveilles des cabinets parisiens ; il descend à son jardin qu'il n'entretenait plus et qui serait devenu inaccessible si sa vieille servante ne veillait à la taille des arbres, et Dalègre s'étonne de la tendre couleur des roses, de leur doux parfum. L'air vif qui vient de la Nièvre rafraîchit sa tête. Dalègre pense aux fleurs, à l'eau, aux arbres. Si la chasse était ouverte, il courrait encore les bois ; si les soirées d'hiver n'étaient pas terminées, il s'y montrerait le plus beau danseur.

Il se regarde par hasard, et, tout honteux de ses habits, que depuis longtemps il ne changeait plus, Dalègre court à son armoire, en tire un élégant gilet, un pantalon printanier, un habit de fantaisie, et y plante une rose à la boutonnière. C'est ainsi qu'il traverse la ville de Nevers ; et cette révolution subite est produite par un violon de faïence.

— J'aurai le violon ! s'écrie Dalègre qui prend pour confidente sa vieille domestique, heureuse de cette transformation, car elle ne supportait qu'avec résignation les acrimonies de son maître depuis la fatale

manie de la collection. Hélas! cet enthousiasme ne pouvait durer. Au bout d'une huitaine, la griserie avait quitté Dalègre qui, maintenant, ne rêvait plus qu'à la succession de Gardilanne, à sa mort par conséquent. Gardilanne était de complexion sèche; sa passion l'entraînait à l'exercice, la meilleure des hygiènes. Ce n'était pas un collectionneur à s'engourdir dans un vieux fauteuil et à s'atrophier les membres dans une contemplation à la turque. Gardilanne avait des jambes de cerf, fines et maigres. Qui pouvait pronostiquer la fin du collectionneur, dans toute la force de l'âge, et qui, d'ailleurs, savait se sevrer des jouissances dévorantes de la vie parisienne?

La vie de province s'écoule doucement. Mais combien elle peut devenir pesante quand un homme passionné vit attaché à l'idée d'une succession lointaine? Gardilanne, eût-il agi méchamment, n'aurait pu inventer de plus cruel supplice pour châtier un rival? Le violon s'était changé en un boulet attaché à la jambe de Dalègre. Dans le premier moment de son ravissement, il avait renversé l'ordre de sa collection et gardé une place pour y placer le violon. Cette place vide, il fut obligé de la combler, tant elle lui serrait le cœur quand ses regards s'y arrêtaient.

Jadis Dalègre recueillait l'encens des visiteurs à la vue de sa collection, qui lui pesait désormais, car combien n'était-elle pas inférieure aux trésors accumulés

des divers spécialistes dont il avait pu manier les céramiques! Il cherchait bien encore quelques pièces rares, et parfois il en trouvait; mais la province la plus riche peut-elle rivaliser avec les arrivages de l'hôtel des commissaires-priseurs qui, pendant huit mois de l'année, font sortir des points les plus éloignés de toute l'Europe des milliards de curiosités à nulles autres pareilles?

Pour ne pas perdre le courant, Dalègre allait quelquefois dîner à l'hôtel des Voyageurs, certain d'y rencontrer quelque marchand *chineur,* de ceux qui vont en province, s'introduisent résolûment dans les maisons, souvent mis à la porte par les bourgeoises défiantes, mais rentrant par la fenêtre, et fouillant alors la maison de la cave au grenier pour y trouver d'anciens objets curieux abandonnés. Quand il rencontrait un de ces marchands, Dalègre échappait à l'ennui, car cet homme apportait de la poussière de Paris à ses manches.

Dalègre l'invitait à venir visiter sa collection, causait céramique, s'entretenait la main, pour ainsi dire, en mettant adroitement sur le tapis son cher violon de faïence, d'autant plus populaire en Europe qu'un jour Dalègre reçut de Gardilanne un Mémoire imprimé à l'occasion du précieux instrument. Un Hollandais, membre de la société *Amicitia,* d'Amsterdam, était venu pour se rendre compte de la céramique

de la céramique française, et comme il avait l'esprit national très-développé, il eut l'audace d'attribuer, dans un journal, l'origine du violon aux fabriques de Delft. Le club des faïences fut vivement ému de cette affirmation, basée seulement sur deux petits crochets croisés, qu'on entrevoyait par l'ouverture des *ff*, que le Hollandais assurait être la marque du célèbre potier Bisbroock.

Le club souscrivit immédiatement pour l'impression d'un mémoire qui devait rabattre l'orgueil du Hollandais, et les adversaires qui, chaque jour, se disputaient avec passion pour Rouen, pour Niederwiller, pour Nevers, pour Marseille, pour les Ilettes et pour Sinceny, oublièrent leurs rancunes et se réunirent contre le Hollandais, car il s'agissait avant tout de défendre la France céramique contre une nation rivale qui, pour s'être inspirée de la Chine et du Japon, voulait imposer sa supériorité à toute l'Europe. La ruine de Delft fut décrétée, et une plume habile se chargea de tailler de rudes croupières à l'orgueilleuse Hollande. Un dessin exact du violon de faïence était joint à cette brochure avec les différentes coupes et élévations sur une échelle de dix centimètres par mètre, afin que les curieux de l'étranger pussent examiner si ces dessins élégants et ces personnages finement dessinés avaient quelque ombre de parenté avec les motifs habituels des peintres de Delft. Le mémoire contenait, outre ces

5

questions de forme et de coloris, une consultation d'un savant céramiste de la manufacture de Sèvres qui avait étudié à la loupe le caractère de la pâte, intérieurement, à l'endroit où cette pâte ne se trouvait pas recouverte d'émail. L'auteur du mémoire n'hésitait pas à placer le berceau du violon à Nevers; mais c'était surtout dans la partie polémique qu'il triomphait; et les *plaques* hollandaises fournissaient matière à ses railleries, ces plaques en faïence si nombreuses et si vulgaires que les Hollandais, n'en sachant que faire, avaient imaginé d'en mettre jusque dans les étables pour distraire les animaux, croyant meubler leur cerveau d'images plaisantes, et égayer par des scènes de la vie domestique les gros yeux des bœufs accroupis sur la litière.

Dalègre fut ravi et contristé en lisant ce mémoire qui allait vivement populariser le violon de faïence en soulevant l'Europe entière par des polémiques acharnées. Un objet si merveilleux entrerait-il jamais dans son cabinet, et Gardilanne n'oublierait-il pas ses promesses? Avait-il réellement testé en faveur de Dalègre, et un jour ne pouvait-il déchirer son testament pour le remplacer par un autre d'une teneur tout à fait contraire à ses premières intentions? La vie du Nivernais se teintait plus que jamais de gris, et les sons de ce violon qu'il entendait constamment si doux et si cristallins, loin d'opérer le charme attribué à la mu-

sique, amenaient sur son visage mille rides creuses où se logeaient la perplexité, l'inquiétude, la jalousie, et jusqu'à la haine.

Dalègre se surprenait à souhaiter la mort de Gardilanne, à en rire aux éclats, car mentalement il examinait son âme pleine d'épanouissements, quand l'idée de la mort de son ami se présentait. Les collectionneurs n'ont pas d'entrailles ! Mais ces affreux sentiments étaient punis aussitôt par les propres souffrances que se créait Dalègre.

Un an après la publication du mémoire contre Delft, Dalègre reçut en lisant son journal un coup aussi violent qu'un bœuf dans l'abattoir du boucher. Ce n'étaient que deux lignes dans les Faits divers, mais deux lignes dont chaque lettre était un poison violent. Gardilanne offrait sa collection au Musée Du Sommerard ; le gouvernement acceptait ce don, ouvrait une salle particulière qui porterait le nom de : Collection-Gardilanne, et, en récompense de ce sacrifice, le collectionneur était nommé conservateur de ses propres richesses. Un vaisseau se serait rompu dans la poitrine de Dalègre, qu'il n'eût pas plus souffert. Tout de suite lui vint à l'esprit l'idée du violon, la pièce la plus importante du cabinet de Gardilanne. Était-il probable qu'il l'en distrairait pour en faire cadeau à un simple collectionneur de province ? Il semblait délicat d'en écrire à Gardilanne et de lui rappeler sa promesse ;

cependant ne fallait-il pas s'en assurer avant l'installation de la collection au Musée de Cluny? Dalègre trouva un biais; ce fut d'envoyer à son ami quelques chaudes paroles d'assentiment pour son généreux dévouement à l'art et sa libéralité si inattendue. Dalègre offrait même de grossir le don de Gardilanne par quelques pièces rares qu'il avait découvertes récemment, disait-il. La vérité est que Dalègre eût donné volontiers à cette heure toutes ses faïences en échange du violon qui lui échappait. Ainsi que tous les collectionneurs, il s'était rassasié la vue de ses faïences pour les avoir trop regardées, trop maniées; elles lui étaient devenues absolument indifférentes. Contre toute attente, Gardilanne ne répondit pas aux offres amicales de Dalègre, dont les soucis augmentèrent d'autant. Pas un remercîment pour son désintéressement calculé, mais dont la trame ne pouvait apparaître aux yeux du célèbre collectionneur! C'était la plus grande malhonnêteté qu'un homme pût subir.

Dalègre en souffrit considérablement, car il se disait que ne pas répondre à sa lettre était une rupture de la part de Gardilanne, qui, ne se souciant pas d'accomplir ses promesses, indiquait ouvertement par ce procédé un changement dans ses anciens projets. Dalègre eut un moment l'idée de partir pour Paris, de reprocher à son ami la perte des illusions qui l'avaient soutenu depuis quelques années, de chercher à l'api-

toyer, et de lui faire toucher du doigt les plaies saignantes causées par le violon de faïence ; mais, jugeant des autres collectionneurs par lui-même, Dalègre leur trouva le cœur sec, dur, recouvert d'un émail plus froid que celui de la faïence, sur lequel devaient glisser les reproches, les récriminations, les plaintes et les attendrissements.

Les hommes froids ont des douleurs froides plus ravageantes que les chagrins extérieurs. Tout se passe à l'intérieur. Le chagrin agit comme un mineur, travaillant sourdement, sans jamais s'arrêter ; et, pour ne pas se plaindre de son mal, l'homme n'entend pas moins les coups redoublés du mineur. Enfermé dans une petite ville sans horizons, n'y pouvant trouver l'isolement, craignant d'être plaint, souffrant de questions indiscrètes, Dalègre devint un véritable martyr de la faïence. Il souhaitait la mort, et passait des nuits sans sommeil à la prier de le délivrer de ses maux.

La mort ne vint pas dans la maison du Nivernais. Comme elle n'entendait parler que de faïence, peut-être se trompa-t-elle de porte ; car elle saisit brusquement Gardilanne et l'enleva avant qu'il eût installé sa collection au Musée de Cluny. On trouva un matin le célèbre amateur, froid et inanimé dans son fauteuil, entouré des riches objets au milieu desquels il s'était éteint subitement. Dalègre partit immédiatement pour

Paris, afin d'assister à l'enterrement de son ami, qui, ne laissant pas d'autre héritier que l'État, avait cependant mentionné Dalègre comme possesseur du violon de faïence.

Dalègre poussa un cri de joie et sentit couler, à l'enterrement de Gardilanne, une larme qu'il aurait fallu sans doute étudier pour connaître de quels sentiments divers elle était composée; mais ce sont des substances particulières que la chimie actuelle est incapable d'analyser.

III

Non-seulement le violon était une pièce unique, mais il possédait une qualité des plus rares en céramique, une virginité dans tout son ensemble du côté de la couleur comme du côté de la forme. Pas de coup de feu, pas de fissure, pas de couleur se jetant hors du chemin qui lui avait été tracé. C'était une pièce *intacte*, d'une valeur inappréciable; car les raccommodages, les rattaches, les repeints, les morceaux ajoutés, le vernis substitué à l'émail, le plâtre à la terre cuite, sont choses trop fréquentes dans les cabinets d'amateurs, qui s'inquiètent plus de l'apparence que de la réalité. A part les cordes, le chevalet et les vis pour monter les cordes, tout le reste du violon était en faïence. Dalègre se rappela la prudence qu'avait apportée jadis Gardilanne à son emballement, et l'instrument, mollement étendu dans sa boîte, fit le trajet de Paris à Nevers sur les genoux de son heureux propriétaire.

Les compatriotes de Dalègre reconnurent à sa mine

ouverte et à ses yeux brillants que décidément les soucis s'étaient envolés à jamais pour faire place à des extases rayonnantes. La mort de Gardilanne assurait dix années de plus à Dalègre. Ce n'était plus le même homme; son voyage l'avait rajeuni et son air cordial faisait plaisir à voir. A peine descendu de diligence, après avoir jeté un coup d'œil de mère sur l'enfant de faïence, chaudement blotti dans son lit de coton, il courut la ville pour annoncer cette bonne nouvelle et inviter tous ceux qu'il rencontrait à venir le lendemain voir le violon ravi aux cupidités de la capitale, et installé à jamais dans le lieu où il avait pris naissance. Justement c'était le jour où s'imprimait la petite *Feuille d'Avis de Danel,* un journal grand comme la main, que le propriétaire était embarrassé de remplir. Dalègre alla trouver l'imprimeur Danel et lui raconta les diverses pérégrinations du violon de faïence, dont les journaux de la capitale déploraient la perte. Danel écouta gravement le récit pour s'en bien pénétrer, promit un article sur le violon, alla au café faire ses interminables parties de piquet habituelles, et se plaignit du terrible métier de journaliste dont l'imagination est sans cesse en éveil.

Dalègre rentra chez lui vers les quatre heures, afin d'avoir le temps d'accrocher triomphalement son violon et d'en jouir pendant le dîner. Ceux qui n'ont pas étudié un collectionneur à ses heures de symétrie ne

peuvent savoir ce qui se passe dans l'esprit de ces hommes. Rien, dans un cabinet de curiosités, n'étant sacrifié au hasard, ce sont de profondes méditations qui ont déterminé si une pipe chinoise doit être accrochée au-dessus d'un crapaud desséché du Malabar.

Dalègre était méticuleux en pareille matière; il fallait surtout prendre garde d'étouffer le violon par un entassement de céramiques inutiles. Comme le violon avait un décor monochrome, il était important d'éloigner de lui les faïences à peintures éclatantes. Tout dans l'appartement devait être sacrifié au violon, et même Dalègre pensait avec raison qu'il serait prudent de changer la tapisserie de la chambre pour faire ressortir le violon de faïence par une tenture d'un ton neutre, comme aussi la merveille devait se trouver accrochée assez haut pour que les profanes ne pussent y porter la main, et assez bas afin que, monté sur un escabeau, le propriétaire pût la faire admirer sous toutes ses faces.

A six heures, la vieille Marguerite était déjà venue deux fois annoncer le dîner et n'osait plus reparaître, car un geste bref de Dalègre l'avait éloignée comme s'il avait été dérangé au moment de changer la face de l'Europe; il ne changeait que ses faïences de place. Mais les cheveux en arrière, l'œil allumé, la rougeur du teint, témoignaient quelle importance Dalègre apportait à son classement. Il venait de disposer en

triangle, au-dessous de l'espace vide réservé au violon, les trois curieuses assiettes à musique, et ne pouvait s'empêcher d'admirer son invention pour avoir rapproché de l'instrument les canons à trois voix du sieur de Mondoville, se demandant si les dames qui visiteraient son cabinet ne seraient pas choquées des paroles un peu salées de la brunette qui commence vivement :

Croyez-vovs qu'Amovr m'attrape
De m'avoir osté Catin?

Mais les collectionneurs ne jouissent-ils pas de licences à nul autre permises? L'air de cette *brunette* était réellement si gai, que Dalègre, qui avait quelque teinture de musique, n'y put tenir, et se mit en devoir de monter immédiatement le violon dont il n'avait jamais entendu les sons qu'en rêve.

Le jour commençait à baisser. Dalègre appela sa servante, qui accourut, croyant qu'il fallait servir le dîner; mais il n'était guère question de repas. Dalègre voulait seulement se régaler de musique, et un peu de lumière pour l'instant était sa seule préoccupation. Tout en grommelant contre la faïence, Marguerite apporta une lampe et sortit en annonçant que le dîner ne serait pas mangeable. Dalègre avait autre chose à penser. Il lui fallait monter le violon dont, par précaution, il avait desserré les clefs pour ne pas tendre inutilement les cordes pendant le voyage, et il

se mit en mesure de l'accorder comme un instrument ordinaire. Les cordes à peu près tendues, Dalègre prend un archet (non pas en faïence, mais un réel archet) et veut tirer des accords; mais les sons sourds et étouffés démontrent que le chevalet est mal ajusté. Dalègre le pose sur la table de dessus comme sur la table de sapin d'un véritable violon, et cette opération l'oblige à tendre de nouveau les cordes.

Tout à coup un horrible craquement se fait entendre, la table de faïence crie, éclate en morceaux, tombe, se brise, et Dalègre, les cheveux hérissés par la frayeur, reste avec le manche de l'instrument dans la main. Une seconde il devint muet. La fureur s'empare de lui; il pousse un cri terrible, jette avec rage par terre ce tronçon, et, devenant fou furieux, se rue contre toutes les faïences accrochées aux murs. La vieille servante accourt en entendant ce bruit, trouve son maître hors de lui, les yeux injectés de sang, les mouvements convulsifs, frappant de tous côtés à coups redoublés et amenant à chaque coup un nouveau désastre. Elle veut s'emparer de lui. Dalègre ne la reconnaît plus, se collète avec elle, rencontre un bahut chargé de poteries rares, accule sa servante contre ce meuble, qui tombe avec un épouvantable bruit de vieux bois brisé, mélangé aux plaintes des faïences fracassées.

Le cabinet donnait sur la rue; la vieille servante

crie au secours. Les voisins accourent en foule, achèvent d'écraser sous leurs pieds les morceaux épars de cette collection si précieuse; et quand, après de nombreux efforts, on parvient à s'emparer de Dalègre, il ne reste plus traces de ce qui fit sa joie et son chagrin pendant cinq ans. On pense quelle rumeur cet événement occasionna dans la ville : l'alarme est donnée, les pompiers eux-mêmes accourent, et il s'en fallut peu que le tocsin ne sonnât; mais les traces de ce désastre ont été consignées dans la petite *Feuille d'Avis de Danel,* où les historiens de la céramique pourront l'aller consulter (année 1860, 15 mars, n° 29, première page, seconde colonne). Danel s'était mis réellement en frais d'imagination pour suppléer aux connaissances céramiques dont il n'avait aucune teinture. Dalègre y était traité « d'un de nos plus estimables concitoyens, » attaqué subitement d'une fièvre chaude qui avait donné des inquiétudes d'abord, mais qu' « un de nos plus habiles praticiens de la cité » répondait de dissiper.

Quoique Dalègre eût renoncé, depuis près de cinq ans, au monde et aux plaisirs de la société, la ville le plaignit vivement, à l'exception toutefois du spirituel avocat Balandrau, qui, ne sachant résister au plaisir de faire une plaisanterie, lança le soir au café un mot sur l'accident :

— Dalègre, dit-il, est tombé en *défaïence*.

Ces gens d'esprit n'ont aucune pitié! Mais la tante de Dalègre et sa cousine furent les premières à s'installer auprès de son lit pendant le grand mois que durèrent les troubles du cerveau qu'on craignait de voir persister.

Au bout d'un mois, Dalègre, pâle, amaigri, se réveilla comme d'un rêve affreux qui avait duré trop longtemps et pendant lequel étaient venus se représenter en une suite de tableaux bizarres les pensées et les faits qui l'avaient tenu cinq ans sous leur empire.

La faïence lui apparaissait sous la forme d'une sorte de mandragore affreuse, planant au-dessus de la France, ayant ses pattes appuyées à la fois sur Rouen, Strasbourg, Moustiers et Nevers, malheureuses villes qu'elle tenait sous sa domination. Les habitants de ces villes étaient eux-mêmes des êtres en faïence, brillants et polis, mais qui, pour ne pas gâter leur émail, étaient obligés de n'avoir aucun rapport entre eux. C'étaient des êtres froids, condamnés à l'égoïsme, ne parlant pas, vivant dans une absolue immobilité et craignant la mandragore. Par des difficultés qui se présentent journellement entre les empires les plus liés en apparence, les diverses villes se battaient entre elles, et une rivale jalouse, Delft, en profitait pour imposer ses lois. Mille tableaux singuliers se déroulaient ainsi dans l'esprit de Dalègre, jusqu'au jour

où succèdent à ces cauchemars des soins de toute espèce, un renouvellement de santé, un rappel à la vie, l'assistance de deux femmes pleines de dévouement, dont la plus jeune ne cache pas le vif intérêt qu'elle porte à son cher malade.

Trois mois après, Dalègre, complétement rétabli, épousait sa cousine et devenait le modèle des époux. Les enfants ne manquèrent pas à cette union, et Dalègre, attendri en regardant l'*émail* des yeux de ses jolis enfants, la transparence de leur teint, le gai *pinkulur* de leurs joues, disait à sa femme chérie quelles illusions de bonheur cherchent au milieu de niaiseries du passé les collectionneurs qui se privent des tendresses domestiques et sentent tous les jours leur âme se racornir, leurs meilleurs sentiments s'ossifier.

FIN DU VIOLON DE FAÏENCE

L'AVOCAT

QUI TROMPE SON CLIENT

L'AVOCAT

QUI TROMPE SON CLIENT

La profession d'avocat est une de celles qui, de nos jours, prêtent le plus à la risée : la subtilité de langage, les convictions formées vivement, déformées plus vivement encore, la contradiction mise en principe, le blanc proclamé noir, le noir proclamé blanc, les paroles jetées légèrement par une nombreuse corporation où foisonnent les médiocrités, jusqu'à cet art de l'orateur, qui, recueilli sur le papier, n'a guère plus de valeur qu'un dessin sur le sable, tout porte les esprits sarcastiques à médire des robes noires, qui ont été de tous temps le point de mire des railleurs. S'ensuit-il que sous cette robe il n'existe ni bons ni loyaux avocats? Le contraire, c'est ce que je veux démontrer par l'histoire d'un avocat que j'ai connu, et qui m'a confié plus d'une fois les tourmentes de sa conscience.

Il était un matin dans son cabinet occupé à mettre

en ordre des dossiers, quand on lui annonce un individu du nom de Coeffeteau. Il fait entrer : un homme se présente, bien vêtu, poli, saluant profondément ; mais le fond de la physionomie était noir, c'est-à-dire qu'il portait un collier de barbe très-fourni, des favoris, des moustaches, des cheveux, le tout noir, des yeux noirs aussi, un teint jaunâtre. Il y a des hommes chez lesquels la barbe semble naturelle ; il y en a d'autres qui s'en servent comme d'un ornement pour relever la physionomie ; il en est certains à qui elle tient lieu de *loup*. Grâce à l'abondance des poils, ils paraissent masqués ; la forme du menton disparaît sous des broussailles, mais surtout la bouche, le repère le plus caractéristisque de la figure. Les yeux, il est toujours facile de leur faire jouer la comédie, de les éteindre, de les assoupir, de les fermer ; mais la bouche est désobéissante. Beaucoup croient tromper impunément par de vagues paroles, qui ne se doutent pas que les lèvres démentent leur langage. Les passions s'y pendant plus lourdement que des poids à une horloge, les déforment sans que rien puisse leur rendre leur pureté première.

Il ne fallut qu'un coup d'œil à l'avocat pour se rendre compte de cette bouche qui se croyait si bien à couvert derrière la moustache et la barbe.

— Je m'appelle Coeffeteau, dit l'inconnu ; ne me connaissez-vous pas, monsieur?

— Coeffeteau, dit l'avocat en fermant les yeux et en appuyant son front dans le creux de sa main gauche, Coeffeteau...

— Puisque vous ne vous rappelez pas, monsieur...

— Attendez, dit l'avocat, qui prit une plume, la trempa dans l'encrier et la promena sur le papier. Est-ce cela? demanda-t-il à l'inconnu en lui montrant sur une page blanche le nom qu'il venait d'écrire de la sorte : *Coëffeteau.*

— Parfaitement, monsieur, l'orthographe est exacte.

— Je vous reconnais maintenant : c'est le *trèma* sur l'*e* qui m'a rappelé votre souvenir. Coëffeteau, condamné à mort, si je ne m'abuse...

— Précisément, monsieur.

— Et en liberté?

— En liberté, comme vous dites, monsieur.

— Qu'y a-t-il pour votre service?

— Monsieur, je voudrais purger ma contumace, et rentrer dans le sein de la société avec mon nom.

— Ah! vous ne portez plus votre nom de Coëffeteau depuis que vous avez échappé à votre condamnation?

— On m'appelle maintenant Patriarche.

— Patriarche! s'écria l'avocat, qui sourit légèrement; un beau nom!

— Il n'est pas mal, en effet, d'autant plus qu'il se rapporte à mes fonctions habituelles.

— Que faites-vous donc, Coëffeteau?

— S'il vous plaît, monsieur, je vous serai obligé de ne pas m'appeler Coëffeteau tant que mon affaire ne sera pas arrangée.

— Vous avez eu tort de me dire votre nom.

— Je sais combien vous êtes loyal, monsieur ; vous ne voudriez pas abuser de ma confidence.

— Certainement.

— Mais on pourrait entendre mon nom, un domestique, qui sait?... Les gens de police n'oublient rien, et s'ils se doutaient que Patriarche et Coëffeteau ne font qu'un, je ne pourrais pas longtemps continuer ma mission.

— C'est entendu, vous êtes Patriarche ; maintenant je ne vous appelle plus que Patriarche.... Vous parlez d'une mission... vous a-t-on confié une mission?

— J'essaye de ramener les forçats libérés dans le devoir.

L'avocat regarda l'homme.

— Vous ne portez pas une perruque, Patriarche?

— J'ai beaucoup de cheveux naturellement, répondit celui-ci en passant la main dans ses cheveux.

— Vous savez, Patriarche, dit l'avocat d'un ton de voix sévère, qu'une fois entré dans ce cabinet, vous devez avoir laissé à l'entrée tout mensonge comme tout déguisement : je ne vous le répéterai plus, mon temps est précieux, et je ne peux le consacrer à écouter des histoires bonnes pour les juges d'instruction.

L'homme parut froissé, déboutonna sa redingote, en tira un portefeuille, et posa sur le bureau un paquet de billets de banque :

— Que cette somme, que je vous offre pour ma défense, ne soit pas sérieuse si je mens!

—Reprenez ceci, Patriarche, dit l'avocat en tendant le paquet de billets de banque ; je ne suis pas encore votre défenseur, je ne sais si je le deviendrai. Vous ne me devez rien que la vérité absolue.

— Comme il vous plaira, monsieur, mais je tiens beaucoup à vous avoir... Votre réputation, l'estime de vos confrères...

— Assez, Patriarche ; dites-moi exactement et clairement ce que vous voulez de moi.

— Faut-il commencer par le commencement ?

— Non, je lirai votre affaire dans la *Gazette des Tribunaux* quand vous serez parti ; c'est le but de votre réhabilitation que je désire connaître maintenant. Vous me disiez que vous rameniez les forçats libérés dans le devoir.

— Oh! monsieur, je ne les ramène pas tous, j'essaye... Il y en a malheureusement de trop corrompus par le bagne ; ceux-là recommencent ; les miens ne recommencent jamais... J'en fais des cordonniers, des fileurs, des perruquiers, et je vous garantis, monsieur, qu'ils honorent leur profession... La masse que les forçats touchent en sortant du bagne ne leur suffit pas,

aussi retombent-ils dans le crime; c'est ce qui m'a préoccupé longtemps... Supposez, monsieur, qu'ils soient reçus, quoique libérés, ouvriers dans une fabrique, dans un atelier... Les bons ouvriers ne les fréquentent pas, parce qu'on n'ose se lier d'amitié avec des libérés; alors ils sont entraînés par les fainéants, boivent, font quatre ou cinq lundis par semaine, et à la première tentation ils retombent dans le vice. Par mes relations étendues et ma fortune, j'ai organisé à Paris une agence comme celle des mères de compagnons : c'est pour cela qu'on m'a appelé Patriarche. Tout homme qui doit sortir du bagne est sur mon registre avec un dossier; on sait l'état qu'il exerçait avant d'être condamné, et on lui fait demander par des agents secrets s'il veut s'établir à sa sortie. Il répond oui ou non. Un ancien garçon perruquier, par exemple, n'est pas mécontent de devenir maître coiffeur. Je lui ouvre un crédit de tant sur le banquier de la ville où l'autorité a fixé sa résidence. En arrivant, il va trouver le préfet ou le commissaire de police, suivant la ville, et il lui dit : « Monsieur, je suis libéré, voilà mes papiers parfaitement en règle; je désire fonder un commerce dans votre commune; j'ai crédit de tant chez monsieur un tel, banquier. Je vous serai bien obligé de ne pas faire savoir dans le pays que je sors du bagne. » Ce crédit dans une maison de banque inspire naturellement au fonctionnaire

une confiance qu'il n'aurait pas en un homme sans le sou : mon libéré s'établit et devient honnête s'il le peut; voilà, monsieur, ce que je fais pour les forçats.

L'avocat écoutait avec une profonde attention.

— Est-ce tout? dit-il.

— Oui, monsieur.

— Que gagnez-vous, Patriarche, à ramener les forçats au devoir?

— Oh! oh!... j'ai beaucoup de pertes.

— Sans doute, dit l'avocat.

— Il y a des hommes qui ne peuvent pas se plier à la vie tranquille, qui rompent leur ban et mettent la clef sous la porte, me laissant tous les frais d'établissement.

— C'est une entreprise honorable, Patriarche, mais ruineuse.

— D'autres sont meilleurs, et me récompensent un peu de mes efforts.

— Ah!

— Oui, tout n'est pas perte cependant.

— J'imagine, dit l'avocat, que vous prenez vos précautions : ce n'est pas tout que de vouloir le bien; si les mauvais vous ruinaient, vous ne pourriez plus venir en aide aux bons.

— Il faut être fin avec ces gens-là, monsieur; ils ne valent pas la corde : d'abord, je ne prête pas à moins de quinze du cent.

— Ce n'est pas exagéré.

— Ensuite, je suis naturellement associé dans leur commerce; tous les ans je partage les bénéfices.

— C'est mieux, dit l'avocat.

— S'ils veulent se retirer au bout de dix ans, car le contrat est passé pour dix ans, le fonds m'appartient. C'est moi qui l'ai créé, il est juste qu'il me revienne.

— Comment faites-vous, Patriarche, pour dresser des contrats? car vous-même étant sous le coup d'une poursuite, ces hommes pourraient vous dénoncer.

— Ils ne savent pas que je suis Coëffeteau.

— Mais enfin, ils doivent bien se douter que ce Patriarche, que cette mère des forçats n'est pas précisément un saint.

— Monsieur, au bagne on ne parle de Patriarche qu'avec vénération et respect.

— On ne vous voit pas alors?

— Je m'en garde bien; mon nom est très-connu, ma personne point.

— Cependant il ne me paraît guère possible que la police de Paris ignore la nature de votre commerce, et qu'elle n'ait pas cherché à en connaître le fondateur.

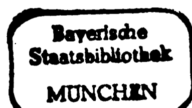
— Dans la vie habituelle, je ne m'appelle pas Patriarche. Faisant des affaires considérable à la Bourse, j'ai été obligé de prendre un nom peu significatif : je suis Dupuis. Vous voyez, monsieur, que je ne

vous cache rien. Vous seul dans Paris avez le droit d'arrêter ma voiture quand vous me rencontrerez, et de dire : Non, vous n'êtes pas Dupuis, vous n'êtes pas Patriarche ; vous êtes Coëffeteau, condamné à mort. »

L'avocat fit un geste qui indiquait : vous savez que je n'en ferai rien.

— Mais pourquoi, demanda-t-il, tenez-vous à reprendre le nom de Coëffeteau ?

— Monsieur, je suis riche, très-riche, et je ne vis pas heureux ; je ne dors pas tranquille, j'ai des remords, je voudrais me libérer vis-à-vis de la société... Voilà vingt-cinq ans que j'ai tué un homme ; encore cinq ans, j'aurai atteint le terme de la prescription qui annihile toutes poursuites ; dans cinq ans je serais libre si je pouvais attendre, je ne craindrais ni agents de police, ni gendarmes, ni juges, ni tribunal ; mais cinq ans, que c'est long ! Plus j'avance vers le terme qui doit me libérer, plus je trouve que le temps marche lentement. Les années sont des siècles, les mois des années ; une heure ne finit pas ! Ce qui se passe de choses en une heure est incalculable : je peux être arrêté, interrogé, mis au secret en moins d'une heure... Il y en a qui trouvent la vie courte ; moi, monsieur, je la trouve longue, longue, sans fin... Tandis que si j'étais certain d'avoir un bon avocat comme vous, monsieur, un homme qui veuille bien se donner la peine d'étudier ma cause et ma situation présente, je



n'hésiterais pas à aller trouver le commissaire de police de mon quartier et à lui dire : Monsieur, je suis Coëffeteau, condamné à mort il y a vingt-cinq ans; je me mets dans les mains de la justice, afin de purger ma contumace... L'affaire s'instruit, vous me défendez, je témoigne de mon repentir sincère... j'ai la chance de faire tourner des voix en ma faveur : le pis qui puisse m'arriver, est d'être condamné à cinq ans de prison... Avec ma fortune, je passerai mon temps de prison moins désagréablement qu'un condamné ordinaire... Je serai donc délivré de toute inquiétude pour l'avenir, je saurai qu'à telle date je serai libre... tandis que si je ne me dénonçais pas moi-même, je puis être trahi tout à coup, arrêté et jugé sans que les juges connaissent mon repentir.

Il y eut un moment de silence : l'avocat avait la tête plongée dans ses mains, l'assassin le regardait, attendant le résultat de sa confidence avec autant d'anxiété que si, devant la cour d'assises, il eût attendu sa condamnation; pendant une minute encore l'avocat resta dans de profondes réflexions et quand il releva la tête et regarda en face Coëffeteau, ce fut à celui-ci de baisser les yeux. En ce moment l'avocat était un autre homme : pâle d'ordinaire, d'un tempérament bilieux, les paupières fatiguées par le travail, si on l'eût rencontré dans la rue, on l'aurait pris pour un homme d'une physionomie presque vulgaire; mais cette confidence

singulière, l'analyse, la réflexion, le désir d'arriver à la connaissance de la vérité illuminaient ses yeux; ses traits avaient pris une gravité qui les ennoblissait; il n'était plus le même homme. Celui qui avait reçu froidement Coëffeteau à son entrée dans le cabinet se transformait tout à coup en un juge sévère dont il était difficile de supporter le regard : l'assassin sentit ce regard entrer dans le sien, et pénétrer en lui, semblable à la lancette du chirurgien qui entre profondément dans les chairs.

— Vous aviez des complices? dit l'avocat.

— Un homme m'a aidé, c'est lui qui a fait tout le gros, il a tué le vieillard... je n'étais pas de cet avis.

— Un seul complice! Et il n'y a pas de femme?...

— J'avais à cette époque une maîtresse qui a fait seulement le guet.

— Vous ne craignez pas de compromettre la femme?

— Elle est morte, monsieur.

— L'autre complice existe-t-il encore?

— C'est un malheureux sans éducation, qui a juste assez d'intelligence pour diriger les affaires que j'entreprends avec les forçats.

— Votre complice désire-t-il également purger sa contumace?

— Je ne le crois pas.

— Mais en vous dénonçant, vous le dénoncez aussi.

— Je le préviendrai à temps afin qu'il puisse se sauver à l'étranger.

— Pourquoi ne vous expatriez-vous pas?

— J'ai essayé pendant dix ans, monsieur, mais je ne peux vivre hors de Paris, c'est plus fort que moi.

— Bien, dit l'avocat, je connais votre affaire.

Il se leva. Coëffeteau le regardait timidement se promener à grands pas dans son cabinet.

— Ainsi, monsieur...

— Repassez demain, j'aurai étudié les débats.

— Ah! monsieur, vous me permettez de compter sur votre concours.

— Non, ne comptez sur rien tant que je n'aurai pas étudié l'affaire.

Là-dessus Coëffeteau sortit. L'avocat se frotta les mains, suivant un geste qui lui était familier et qui montrait son profond amour de l'art; un cas nouveau venait de se présenter. Il en est souvent ainsi chez les grands praticiens. Un chirurgien qui parle d'une *belle* opération peut faire frissonner des auditeurs timides dans un salon, mais une sensibilité très-délicate n'en gît pas moins dans les nerfs de l'opérateur pendant l'opération. Le premier mouvement de l'avocat avait été de se frotter les mains; le second fut de se lever, d'aller à sa bibliothèque et de consulter les tables de la *Gazette des Tribunaux*. Avec ce flair merveilleux que possèdent les grands travailleurs, l'avocat tomba

immédiatement sur le nom de Coëffeteau, et en moins d'une heure il eut absorbé les débats d'un procès fort étendu.

Dès les premières lignes de l'acte d'accusation, l'avocat retrouva un crime qui l'avait ému fortement pendant sa jeunesse, et il admira par quelles singulières agrafes les faits s'accrochent souvent à la mémoire. Lors de la visite de Coëffeteau, le nom l'avait frappé comme un air connu qu'on a entendu en de certaines circonstances et dont on ne peut retrouver la trace : seul le *tréma* sur l'*e* s'était fixé dans son esprit et ces deux points qui tendent à disparaître de l'orthographe étaient restés rivés dans son cerveau comme deux chevilles. L'avocat, indépendamment de ses études de légiste, était l'homme du Palais qui connaissait le mieux sa Gazette; il pouvait presque dire qu'il avait lu *tous* les crimes commis sur la terre depuis Caïn. Ceux qu'on réputait instruits en matière criminelle n'étaient que des écoliers auprès de l'avocat qui, outre les nombreuses causes criminelles françaises des siècles passés, avait fait traduire exprès pour lui tous les recueils étrangers roulant sur ces matières. Il y a dans le crime une telle variété de moyens, une telle invention, que la curiosité seule ne s'attache pas à des faits ensanglantés.

Coëffeteau avait dépensé une certaine imagination pour arriver à son but. Assassiner un vieillard dans

Paris n'est rien : s'emparer de sa fortune quand on la trouve entassée dans un secrétaire, le fait arrive trop fréquemment; mais faire disparaître la victime en plein midi, sur le boulevard des Italiens, devant une foule incessante qui regarde tout ce qui se passe, voilà ce qui paraissait presque impossible! Coëffeteau, avec l'aide d'un seul complice et d'une femme qui faisait le guet, avait réalisé l'impossible. L'audace des deux meurtriers grandit en présence des difficultés.

Il existait encore, il n'y a pas cinq ans, au coin de la rue Grange-Batelière (maintenant rue Drouot), une maison formant en même temps l'angle du boulevard des Italiens. C'était une maison à un seul étage sur la rue, pas même un étage, un entre-sol : au-dessus de la porte cochère une petite fenêtre s'ouvrait rarement pour montrer un profil de vieillard qui jetait un coup d'œil sur les passants des boulevards. Un marchand de vin à droite, un sellier à gauche, demeuraient au rez-de-chaussée; sous la porte cochère se tenait habituellement un cabriolet de remise. Cette maison, en apparence petite, se développait sur la façade de derrière et sur les deux ailes formant cadre à une grande cour. Le concierge demeurait sous le vestibule et donnait des renseignements pour conduire aux quatre escaliers qui desservaient les vingt-trois ménages de la maison. Sa femme faisait le ménage du vieillard, et il lui était facile d'un coup d'œil de voir les personnes

qui montaient à l'entre-sol, où demeuraient seulement le vieillard et le directeur d'une compagnie d'assurance, dont les bureaux étaient très-fréquentés pendant le jour.

Le 22 juin de l'année 1827, la portière vit descendre de l'escalier qui conduisait à cet entresol deux hommes en costume d'ouvriers, qui roulaient un tonneau non sans difficulté. « Qu'est-ce que c'est que ça? dit-elle. —C'est au marchand de vin », répondirent les hommes. Cette réponse étonna la portière; mais cet étonnement fit qu'avant de débrouiller les singuliers motifs qui avaient pu pousser le marchand de vin à monter un tonneau à l'entre-sol et à le descendre, elle resta presque stupéfaite sur sa chaise. Cependant après cinq minutes de réflexion elle alla chez le locataire du rez-de-chaussée, et lui demanda à quelle occasion ses garçons montaient des futailles à l'entre-sol; le marchand de vin traita la portière de visionnaire et répondit que ni garçons ni tonneaux n'étaient sortis de chez lui. Celle-ci se frappa le front en regardant les garçons qu'elle connaissait, car elle s'était imaginé que des garçons étrangers avaient pu amener du vin au débitant. Préoccupée, elle monta à l'entre-sol, ne vit rien d'abord et entra demander des renseignements dans les bureaux de la compagnie d'assurance; là personne ne put lui répondre. Le corridor qui mène à l'appartement du vieillard était sombre dans le jour;

la portière alla chercher une lumière et fut frappée d'une certaine humidité qui régnait près de la porte d'entrée. Elle sonna cinq ou six fois, assez vivement pour que le cordon de la sonnette lui restât dans les mains; aucun bruit ne lui répondit de l'intérieur. Le vieux locataire était un homme d'habitudes exactes; jamais il ne sortait de l'après-midi, excepté de cinq heures à sept, temps qu'il employait à dîner et à faire une courte promenade. Une fois les doutes semés dans l'esprit de la concierge, ils germèrent, prirent corps et se débattirent tellement qu'elle envoya chercher un serrurier. La porte enfoncée laissa voir une chambre sans grand désordre, à l'exception du secrétaire ouvert, ainsi que tous les tiroirs du même meuble. « On a volé monsieur ! » s'écria la concierge; et, en jetant partout des regards craintifs : « Le carreau est humide. » C'était un carreau qu'on mettait en rouge une fois la semaine et qu'on cirait. « Mais voilà son chapeau ! s'écria-t-elle, son bonnet de soie... Il n'est pas sorti... Ah ! mon Dieu, l'aurait-on emporté dans le tonneau? »

En une demi-heure, grâce au marchand de vin, la justice était prévenue et remplissait le petit entresol : une perquisition exacte, certains indices, quelques gouttes de sang aux rideaux de la fenêtre ne pouvaient laisser aucun doute. Le vieillard avait été, sinon tué, du moins grièvement blessé, et toute sa

fortune, enfermée dans le secrétaire, avait été volée. Des limiers furent envoyés à la poursuite du tonneau, qu'un commissionnaire se rappela avoir vu rouler sur la chaussée du boulevard, du côté de la rue Richelieu. Il n'y avait pas trois heures que les assassins avaient fait leur coup. On suivit les traces du tonneau près de l'arcade Colbert; il avait été roulé à bras rue Vivienne, de là détourné dans les environs de la place des Victoires pour redescendre la rue Croix-des-Petits-Champs, et suivre les petites rues des alentours de la halle. Près de la fontaine de l'Arbre-Sec il faillit occasionner un accident, à cause d'une voiture qui déboucha tout à coup au galop et dont le cheval s'abattit sur un des hommes qui conduisaient le tonneau. On supposait qu'un des brancards avait blessé l'homme à la main; cependant le tonneau roulait toujours et sa trace fut perdue près du pont Neuf. Un agent en faction croyait pouvoir affirmer que les hommes conduisant le tonneau avaient dû passer sur le quai, devant la préfecture de police. Ici la poursuite de la justice s'arrêta par la faute du chef de la police de sûreté, qui ne put croire que des assassins eussent eu l'audace de faire passer un cadavre devant la rue de Jérusalem.

Cependant les agents secrets chargés de la mission difficile de découvrir les meurtriers de la rue Grange-Batelière commençaient à désespérer de réussir ; les

inconnus et audacieux auteurs de l'attentat menaçaient de rester couchés sur le grand-livre de la police où se trouvent les *profits et pertes* des crimes. Tous les matins le chef de la police de sûreté interrogeait les agents, et les gourmandait de ne pas faire passer l'assassinat à l'*avoir* de la justice. Six mois se passèrent de la sorte sans résultats, lorsqu'un jour un agent préposé à la garde du quartier de l'Observatoire fut frappé par la vue d'un énorme numéro **107** tracé en gros chiffres rouges sur la baraque d'un marchand de pain d'épice établi au coin du boulevard du Montparnasse. Chaque petit débitant sur la voie publique est tenu d'avoir son autorisation de la préfecture de police. A cette autorisation est joint un chiffre; mais les gens du peuple n'aiment pas cette espèce de classification : ils ne veulent pas être considérés comme de simples numéros dans la vie. Ils sont hommes, portent un nom, et préfèrent qu'on les appelle comme leur père plutôt que d'être dénommés *numéro tant,* ainsi qu'à l'hôpital. Le numéro rappelle trop la discipline, le servage, le châtiment, les maladies. Les forçats sont numérotés, les malades également, le peuple n'aime pas être traité comme au bagne. C'est ce qui explique pourquoi l'agent de police, qui sortait du peuple, s'étonnait de ce singulier numéro **107** répété trois fois sur les deux faces et sur le derrière de la baraque. Ce chiffre n'était pas répété trois fois en gros caractères sans un motif particulier :

l'agent, par simple curiosité, pria le marchand de lui donner des explications sur ce numéro.

— Je n'en sais guère plus que vous, dit le marchand; seulement il y a six mois j'ai vu déboucher par la rue d'Enfer deux particuliers qui roulaient un tonneau et qui ne m'ont pas paru naturels. Le plus petit avait sa *cassiette* renfoncée sur ses yeux de façon qu'on ne lui voyait pas la figure; mais l'autre avait tellement chaud, qu'en s'essuyant le front j'ai vu un homme pâle et noir qui ne me semblait pas un ouvrier. Ils regardaient derrière eux comme des gens tracassés; je dis à ma petite : « Voilà des gens qui ont l'air d'avoir soif, cours de leur côté avec ta fontaine... » Dans notre commerce, il faut profiter du coup de temps. Il paraît qu'ils ont reçu ma petite en jurant tellement, qu'elle en est revenue toute tremblante; cependant elle n'a pas peur ordinairement. Mes particuliers, je les suivais de l'œil de plus en plus, et dame! ils avaient l'air de ne pas trop savoir où ils allaient avec leur tonneau. Je me raisonne et je me dis : ces gens-là ont fait un mauvais coup, ils auront volé ce tonneau-là. De loin je voyais quelque chose de rouge sur le fond du tonneau; je dis à ma petite : « Garde la boutique un moment, » et je vais du côté des hommes pour reconnaître la marque rouge. Ce n'était pas une marque, c'était le numéro **107**. Je me dis : à tout hasard, je vais conserver ce numéro-là, il faut l'inscrire dans mon portefeuille,

et puis je reviens. Les hommes roulaient toujours leur tonneau sous les arbres où on a fusillé le brave maréchal Ney, et ils se préparaient à entrer dans la rue de la Bourbe : je ne sais pas ce qui leur arrive, ils reviennent tout d'un coup précipitamment, et ils emmènent leur tonneau du côté de l'Observatoire. Là, les arbres me les ont cachés et je n'en ai plus entendu parler... il n'y a que le lendemain que j'ai écrit le numéro sur ma baraque, c'est un raisonnement de ma femme.—Dans ton portefeuille le numéro ne vaut rien, qu'elle me dit en rentrant; écris-le sur ta baraque en grosses lettres, qu'on le voie ; si le tonneau a été volé à quelqu'un, il le cherchera et peut-être que ton numéro servira à lui faire reconnaître... — Ce n'est déjà pas une si mauvaise invention que les femmes! dit le marchand de pain d'épice en terminant son récit.

L'agent avait eu connaissance de l'assassinat de la rue Grange-Batelière par les crieurs publics, qui vendaient avec un grand succès un *canard* avec une gravure représentant le vieillard qu'on enfermait dans un tonneau ; il alla immédiatement faire son rapport, et les perquisitions de la police recommencèrent chez les fabricants de tonneaux de Paris. Ainsi qu'on le pense, dès le lendemain du crime, tous les tonneliers avaient été interrogés ; mais aucun ne se rappelait avoir livré un tonneau depuis quelques jours. Le crime est adroit et maladroit en même temps. Coëffeteau avait

trop longtemps *pensé* son crime pour commettre la maladresse d'acheter *un* tonneau; mais il avait acheté *des* tonneaux. Se doutant qu'on ferait des perquisitions immédiates chez les tonneliers, il déroutait la police en faisant une commande de six tonneaux, qu'on ne pouvait supposer avoir été livrés qu'à un marchand de vin. Là était l'adroit : le maladroit vint de ce qu'il n'avait pas remarqué que le tonnelier numérotait chacun de ses produits. A l'aide de ce numéro **107**, dès le lendemain de la conversation du marchand de pain d'épice, l'instruction retrouvait le tonnelier. Avec le tonnelier, on était sur les traces du charretier qui avait transporté les tonneaux; avec le charretier, le domicile du complice de Coëffeteau était connu, et bientôt la police retrouva son crime pièce à pièce, comme font les enfants avec un jeu de patience. Un crime est presque une affaire mathématique, qui explique le mot du commissaire de police Desblaizeau, attaché spécialement au parquet :

— Une fois, disait-il, que nous retrouvons le corps de la victime, il ne faut que six mois pour avoir la tête de l'assassin.

On découvrit le domicile de Coëffeteau, son nom, celui de son complice, et on sut bientôt qu'ils avaient loué une petite maison de la rue Cassini. A cette maison attenait un jardinet. C'est là que fut retrouvé, enterré à six pieds, le tonneau, et, dans le

tonneau, le vieux célibataire assassiné et coupé par morceaux; mais les meurtriers avaient disparu de Paris deux jours après leur crime. Ils furent jugés à la session suivante des assises, et condamnés par contumace tous deux à mort. La France entière s'occupa quinze jours de ce procès, qui tenait du merveilleux par la découverte du marchand de pain d'épice, et les amateurs de fortes émotions attendirent un nouveau crime et un assassin qui voudrait bien ne pas échapper à la vindicte des lois.

Tel était sommairement le récit que lut l'avocat dans la *Gazette des Tribunaux* après la visite de Coëffeteau; trois jours après celui-ci reparut, la figure plus sombre encore que le premier jour. Il paraissait inquiet de connaître son sort.

— Vous repentez-vous toujours? lui demanda l'avocat.

— Oui, monsieur.

— J'accepte votre cause.

Les traits de l'assassin s'éclairèrent une seconde.

— Voici ce que je vous prie d'accepter, monsieur.

— Est-ce de l'argent de la rue Grange-Batelière?

Coëffeteau ne répondit pas.

— Vous n'aviez pas de fortune personnelle avant... il y a vingt-six ans.

— Non, monsieur.

— Dans les affaires de cour d'assises, je n'accepte pas d'argent, que je ne sois certain de son origine; gardez votre portefeuille.

— Monsieur, j'ai doublé ma fortune avec les établissements que je vendais aux forçats.

— N'importe; je ne puis rien accepter.

— Comme il vous plaira, monsieur.

— J'ai étudié votre affaire; elle est fort grave.

— Ce n'est pas moi qui ai assassiné le vieillard; c'est Lecouteux.

— Celui qui se faisait appeler l'Auvergnat?

— Oui, monsieur.

— Rien ne le prouve.

— Cela sera clair aux débats. Je n'étais pas d'avis de tuer le vieillard, nous voulions seulement son argent; mais Lecouteux a la rage de saigner. Qu'il en porte la peine...

En ce moment, on sonna à la porte de l'avocat; des crosses de fusil retentirent sur le palier de l'escalier, et on entendit le commandement :

— Ouvrez, au nom de la loi!

— Vous avez été suivi, Coëffeteau? dit l'avocat.

— Pardon, monsieur, d'avoir troublé votre domicile; mais j'avais fait prévenir le préfet de police, et

je donnais rendez-vous ici, à deux heures, au chef de la police de sûreté.

Un domestique entra tout effaré dans le cabinet de l'avocat, et demanda à son maître l'autorisation d'introduire la police.

— Ah! Coëffeteau, vous nous avez donné du mal! dit le chef de la police de sûreté, suivi de ses agents.

L'assassin ne répondit pas, et présenta ses mains aux poucettes.

— A bientôt, monsieur Thibaud, dit-il à l'avocat; je compte sur vous.

Deux mois après, Coëffeteau et son complice Lecouteux, dit l'Auvergnat, condamnés à mort par la cour d'assises de la Seine, furent exécutés à la barrière Saint-Jacques.

Tel fut le récit que me fit dernièrement l'avocat Thibaud, un soir d'hiver que nous causions au coin du feu.

— Quelle singulière affaire et quel singulier criminel! dis-je. Mais quand il vint vous demander conseil la première fois, ne vous doutiez-vous pas de sa condamnation?

— J'en étais certain, dit froidement l'avocat.

A ce mot, un profond silence s'établit entre nous;

je regardai M. Thibaud, qui avait conservé un calme inaltérable.

— Vous le saviez, lui dis-je, et vous avez envoyé un homme à... Pardon, je ne comprends plus votre mission d'avocat.

— Je l'ai envoyé à l'échafaud, voulez-vous dire, et en ce moment vous me regardez comme un procureur général affamé de têtes, et vous vous dites que j'ai manqué à mon ministère. Que me demandait Coëffeteau? De le défendre devant la cour d'assises. Je l'ai défendu; j'ai cru d'abord que je le sauverais de l'échafaud pour faire commuer sa première condamnation en celle des travaux forcés à perpétuité; mais le lendemain de l'arrestation de Coëffeteau, l'affaire changea de face tout à coup. Lecouteux, dit l'Auvergnat, avait été arrêté à la même heure que Coëffeteau, qui ne se contentait pas de se dénoncer, mais qui voulait perdre son complice. Il a réussi; seulement il s'est perdu du même coup. Je ne vous ai pas montré encore les secrets motifs qui avaient fait de ces deux hommes deux ennemis irréconciliables. L'assassinat consommé, ils partagèrent fraternellement en deux parts la somme énorme dont ils s'étaient emparés. L'Auvergnat s'en alla d'un côté vivre à sa guise, Coëffeteau de l'autre. Vous avez vu quel homme d'ordre était Patriarche, mère des voleurs, jouissant de la considération générale à Paris. Il avait maison et voiture aux Champs-

Élysées, menait grand train, et s'était fait une position à la Bourse ; au contraire, l'Auvergnat continua sa vie de débauche, entouré de filles et de voleurs qui l'aidèrent à dépenser sa fortune en peu d'années. Quand il fut ruiné, il alla chanter misère chez Coëffeteau ; celui-ci donna cinq cents francs un jour, doubla la somme un autre jour, la tripla, et continua de fournir aux besoins dévorants de son complice jusqu'à ce qu'il s'aperçût de sa faiblesse. Ce fut alors que le *chantage* fut exercé sur une grande échelle. Lecouteux ne se présentait plus à l'hôtel de Coëffeteau qu'en état d'ivresse, et il est fort extraordinaire que les domestiques n'aient pas plus tôt révélé à la justice les singuliers propos qu'il avait sans cesse à la bouche. Si Coëffeteau le faisait attendre, il demandait Coëffeteau l'assassin, et aussitôt cet homme ignoble, dont les manières, la figure et les habits sentaient la débauche et le crime, était reçu immédiatement dans le cabinet du riche propriétaire. Coëffeteau m'a dit qu'il se repentait ; il mentait, il n'avait pas de conscience. Il aurait vécu parfaitement tranquille après son crime sans la présence de Lecouteux, revenant sans cesse à la charge. La première fois qu'il vint chez moi, il ne pouvait plus faire autrement ; il se sentait pris dans un réseau invisible dont les mailles s'étendaient au-dessus de sa tête. Je le compris, quoiqu'il ne voulût pas l'avouer. La constatation du crime à l'audience

n'est rien, ni les dépositions des témoins, ni les interrogatoires de l'accusé : si vous étiez à même de suivre une affaire comme un juge d'instruction ou un avocat, vous ne pourriez vous empêcher d'admirer les mille détails intimes, aussi compliqués que le système nerveux pour un anatomiste. Ces travaux de cabinet ne peuvent apparaître en public; l'affaire serait trop longue à être jugée. Aussi devez-vous vous en rapporter au simple fait de *chantage* employé par Lecouteux vis-à-vis de Coëffeteau. Coëffeteau se croyait fort de n'avoir pas assassiné le vieillard de la rue Grange-Batelière; mais c'est parce qu'il ne l'avait pas osé, et il en rejetait l'odieux sur son complice Lecouteux. Coëffeteau était plus criminel que l'Auvergnat, en ce sens qu'il avait été la main, et son complice le couteau. Coëffeteau, dit Patriarche, mère des voleurs, pratiquant une sorte d'usure vis-à-vis des forçats libérés, inspira au public encore plus de répulsion que Lecouteux. Je le défendis loyalement; je m'appliquai à démontrer que depuis vingt-cinq ans rien dans ses actions ne pouvait faire supposer de nouveaux meurtres, mais le jury répondit par une condamnation.

— Je trouve ces faits curieux, dis-je à l'avocat; mais là n'est pas le plus intéressant : je désirerais connaître, s'il n'y a pas d'indiscrétion, la conduite que vous tiendriez au cas où un accusé dangereux pour la

société viendrait vous consulter s'il doit ou non se livrer aux tribunaux.

— Si je le crois coupable et dangereux, dit l'avocat en me regardant en face, oui, je l'engagerai à se faire juger.

FIN DE L'AVOCAT QUI TROMPE SON CLIENT.

LES

AMIS DE LA NATURE

LES

AMIS DE LA NATURE

I

LA RUE SAINT-DENIS AUX PRISES AVEC LA NATURE

M. Gorenflot était un mercier retiré qui acheta une petite propriété dans les environs de Grateloup. La passion du jardinage s'empara de lui à un tel point qu'il changea plus de dix fois la physionomie de son jardin. Les quelques arpents de terre qui encadraient sa maison étaient jadis remplis d'arbres fruitiers d'un certain rapport en pommes, poires, prunes, noix, etc. M. Gorenflot décida que ce clos serait changé en potager, et fit abattre les arbres, malgré les remontrances de sa femme, personne essentiellement conservatrice. Après que les ouvriers eurent extrait les souches et racines des arbres fruitiers, ils plantèrent à la place des choux, des carottes, des artichauts et des asperges, l'ancien mercier prétendant qu'il en retirerait un no-

table bénéfice; mais, comme il n'avait pas de patience et que les légumes ne poussent pas sur la simple volonté des propriétaires, il arriva que M. Gorenflot se dégoûta de son potager de même que de son clos. Ayant arraché lui-même les légumes, il fit venir un habile jardinier, et lui commanda de faire de son terrain le lieu de plaisance le plus beau qui se pût voir. Si le jardinier eût pu conformer son art à l'imagination du mercier, le jardin se fût changé immédiatement en une sorte d'Éden; car il ne s'agissait de rien moins que de montagnes, de cours d'eau, de pavillons chinois, de perspectives, d'allées ombreuses et de mille autres détails qu'on n'eût jamais cherchés dans la tête d'un homme dont la principale occupation avait été d'auner des rubans rue Saint-Denis pendant vingt ans; mais les plus grandes folies sont quelquefois celles qui viennent le plus tard. Le jardinier promit tout ce que son client souhaitait, et appela à son secours un architecte dessinateur de jardins qui s'entendit si bien avec lui, qu'en moins de deux ans le lopin de terre qui avait été clos, puis potager, puis jardin anglais, coûta à son propriétaire près de cent mille francs; le tout pour arriver à une sorte de platitude d'un goût douteux, où un chalet, ressemblant à une boîte de confiseur, faisait une piètre mine.

Le mercier ne jouit pas longtemps de ses belles imaginations. Cet homme, qui avait passé vingt ans

dans un comptoir à vendre de la mercerie sans se fatiguer d'une occupation si régulière, était devenu à la campagne l'être le plus fantasque de l'univers. Chaque minute amenait un nouveau projet; la cervelle du bourgeois était toujours en danse; les idées bouillonnaient en lui, et son sommeil était troublé par des monologues sans fin, des cris, des secousses, des soubresauts tels que sa femme, effrayée, jugea à propos de faire lit à part. Si la malheureuse femme s'inquiéta d'abord des visions nocturnes qui s'emparaient de son mari, elle ne fut pas moins tourmentée par des hallucinations diurnes dont les effets se tournaient contre l'innocent enclos. Prévoyant combien étaient ruineuses ces fantaisies, la mercière reprit son caractère de maîtresse de pension, et signifia à son mari qu'il eût à s'abstenir désormais de changer la physionomie du jardin.

— Fais ce que tu voudras ailleurs, lui dit-elle, mais je te défends de tracasser mes fleurs.

Il fallait que la mercière éprouvât une vive colère, car elle s'était oubliée jusqu'à prononcer des paroles qui sont rarement perdues en ménage. *Fais ce que tu voudras ailleurs*, avait-elle dit. Ces quelques mots si simples, dits avec légèreté, qui ne contenaient certainement pas le sens que M. Gorenflot leur appliqua plus tard, semblèrent d'abord emportés par le vent. Il y a dans la vie mille paroles indifférentes, auxquelles

l'homme ne prend pas garde sur l'instant, jusqu'au jour où certaines actions nécessitent l'appui de ces paroles qui se retrouvent présentes dans le cerveau pour le plus grand étonnement de chacun : ainsi M. Gorenflot ne fit pas grande attention à l'imprudent *Faìs ce que tu voudras ailleurs* de sa femme. Tracassé de n'avoir plus de jardin à mettre à l'envers, il méprisa son terrain comme chose inutile et ne trouva désormais aucun plaisir à s'y promener.

Un jour, l'ennui le poussa dans la campagne, à travers champs, et, après une heure de marche, à la lisière de la forêt de Grateloup. Ce qui se passe dans la tête d'un ancien mercier jeté tout d'un coup en pleine nature est délicat à définir : sur mille sentiments divers qui l'assiégent, on peut être certain qu'il sourit tout à coup en rencontrant une clairière naturelle, faisant rond-point avec voûte de feuillage, car l'idée d'un énorme pâté bourré de lièvres, de pigeons, de lard, assaisonné de grosses plaisanteries, mangé en société d'autres bourgeois, est certainement la première idée qui se rattache à la forêt. Les oiseaux, le feuillage, les arbres sont repoussés à des plans très-lointains. Dans les bois, il est convenu qu'on mange du pâté.

Cependant la forêt de Grateloup ne produisit pas cet effet sur le mercier, irrité des volontés de sa femme qui l'exilait du jardin ; mais, peu à peu, il subit l'influence sereine de la forêt, et un calme délicieux rem-

plaça les agitations domestiques. Mme Gorenflot s'était rappelé un certain proverbe fort répandu dans la mercerie : « Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. » Comme sa volonté fortement exprimée avait été suivie au pied de la lettre par son mari, dès lors elle s'appliqua à le tyranniser et à en faire un malheureux esclave. M. Gorenflot crut d'abord à quelque mauvaise influence de la lune sur le caractère de sa femme, et il la laissa dire, comptant bien reprendre ses culottes au premier jour, quoiqu'il s'en inquiétât médiocrement, ayant trouvé dans le séjour de la forêt des rafraîchissants particuliers contre les querelles intérieures. Il retourna donc se promener du côté de Grateloup, et entra dans les fourrés avec le plaisir d'un homme qui se jette l'été dans une fraîche rivière. La forêt répondit aux désirs de M. Gorenflot; elle lui prodigua ses onguents, ses baumes, son élixir, qui donnaient aux jambes du bourgeois des ressorts que le comptoir de la rue Saint-Denis avait un peu rouillés.

Cependant l'inactivité commençait à peser sur M. Gorenflot qui, se trouvant dans une petite allée longée d'un côté par le taillis et de l'autre par des roches, jugea à propos, pour se divertir, d'en écarter divers fragments de grès qui obstruaient le sentier par endroits. Ce fut d'abord un métier pénible : le mercier, qui avait du ventre, ne se baissait pas sans

difficulté, et il arrosa littéralement le terrain de ses sueurs; mais il en fut récompensé par une certaine souplesse qui le ramena tout guilleret chez lui. Et ce ne fut pas sans avoir jeté de nombreux regards sur son *travail* qu'il quitta cet endroit, se promettant d'y revenir le lendemain et d'y parachever la besogne entreprise.

L'allée était longue, les fragments de grès nombreux; le mercier passa huit jours à enlever toutes les pierres qui altéraient la régularité de ce sentier qu'intérieurement il appela *son* sentier; ensuite ce fut une nouvelle besogne. Les grès tombés du rocher sur la route avaient produit une certaine humidité favorable au développement des mauvaises herbes : le mercier, ayant commencé à embellir son sentier, ne put le laisser en toilette négligée. M. Gorenflot passa une quinzaine à enlever toutes les herbes parasites assez audacieuses pour donner quelquefois de nouveaux rejetons le lendemain, et il voulut en avoir le cœur net. Le terrain gras et noir se prêtait au développement des herbes dont il semblait le complice; le mercier découvrit non loin de là une sablonnière, et le jour suivant il marcha vers Grateloup, traînant après lui une brouette et une bêche. Ce petit chemin humide, jadis parsemé de grès, se trouva tout à coup changé en une allée de jardin anglais, couverte d'un sable argenté et offrant à l'œil un joli ruban de route plus agréable

que tous les rubans de la mercerie de la rue Saint-Denis.

On parle de fiers conquérants, penchés sur une carte, qui s'écrient en suivant les lignes d'un royaume : Ceci sera à moi. Ce sont là de petits orgueilleux en présence d'un mercier qui a nettoyé une route en pleine forêt et l'a rendue jolie à l'œil. M. Gorenflot rentra chez lui avec un de ces enthousiasmes extatiques devant lesquels on peut trouver sa maison brûlée sans en ressentir le plus léger trouble. *Son* sentier était terminé ! D'un chemin rocailleux il avait fait une route agréable. Il le dit à sa femme d'une façon énigmatique :

— Je te mènerai voir un petit chemin où il n'y a pas de pierres.

La mercière crut que ce mot était une gaudriole, comme il s'en débite dans le quartier du Marais ; mais, au raisonnement que tint ensuite son mari, elle comprit qu'il y avait quelque mystère :

— Dépêche-toi de faire la soupe, nous irons voir le chemin, disait M. Gorenflot.

Pendant le dîner :

— Il faut manger vite, pour voir le chemin éclairé par le soleil.

Quand ils furent en route :

— Tu n'en finis pas, disait le mercier à sa femme ; il sera trop tard pour voir le chemin.

— Quel chemin? demandait à chaque fois la mercière, pleine de curiosité.

— Tu verras tout à l'heure.

— Dieu, que c'est loin ! disait la grosse dame.

— Quand tu auras vu le chemin, tu ne regretteras pas ta route.

Ils arrivent enfin à ce chemin tant prôné. Le mari s'arrête et jette le long de la route sablonnée un de ces regards qu'un don Juan envierait pour attendrir une beauté cruelle.

— Où allons-nous maintenant? dit la mercière.

— Nous y sommes.

— Ici?

— Tu ne vois donc pas?

— Je ne vois rien.

— Regarde avec attention...

— Quand j'ouvrirais des yeux comme des portes cochères.

— Voilà le chemin ! s'écria le bourgeois avec un accent enthousiaste qui troubla tous les oiseaux du voisinage.

— Ça, le chemin?

— Mon chemin !

— Ton chemin? demanda la mercière... Je ne te comprends pas.

— J'en suis l'auteur, dit le mercier... Ces pierres que tu vois dans le taillis, je les ai enlevées une à

une... Ce sable jaune qui couvre la voie, j'en ai rempli deux cent quarante brouettes.

— Et tu me fais venir ici pour ça? s'écria la mercière indignée... Te moques-tu de moi?

Ce fut une pluie d'injures auxquelles le malheureux mercier ne s'attendait guère : il ne demandait pas de vulgaires compliments, croyant à un enthousiasme excessif, car lui-même ne trouvait pas de paroles assez belles pour se payer de ses travaux, et il ne recueillait que des aigreurs. Pendant le retour, il fut obligé de boire le vinaigre que sa femme ne cessa de lui porter à la bouche au bout d'une éponge.

— Me faire faire deux lieues, disait la grosse dame essoufflée, pour un misérable chemin sur lequel tu as jeté du sable!... Ma parole, je crois que ta tête déménage!... Faut-il que je sois assez malheureuse pour vivre avec un être tel que toi!

Ces acrimonies reliaient de plus en plus le mercier à la forêt, car une sorte de lutte s'était établie entre les deux époux, l'un tenant pour le jardin, l'autre pour la forêt; mais M. Gorenflot était plus piqué au jeu que sa femme. Quand il eut nettoyé son chemin complétement, il s'aperçut qu'il avait travaillé presque en pure perte; le chemin longeait la forêt et conduisait naturellement à la lisière. Tout piédestal veut sa statue. Avoir arrosé cette route de sueurs pour mener à la lisière d'une forêt parut au mercier une besogne

perdue; nécessairement les promeneurs, en parcourant le sentier sablé, devaient s'attendre à quelque point de vue pittoresque, à quelque surprise champêtre. Un tel chemin, qui ne conduisait devant aucune merveille, semblait une mystification. M. Gorenflot le jugea sainement ainsi; et il parcourut la forêt dans les environs, ne se rendant pas compte d'abord du motif qui le poussait, lorsqu'à une portée de fusil il rencontra une mare sombre ombragée par des arbres de nature funèbre, qui sentaient le deuil et remplissaient l'esprit de réflexions tristes. De grandes herbes maigres s'étaient emparées de la mare, en compagnie de larges feuilles aquatiques d'un vert sombre que jamais n'égayait le soleil, car les arbres semblaient s'être entendus pour pencher leur feuillage mélancolique au-dessus de l'eau. Personne ne pénétrait dans cet endroit, à en juger par les concerts des grenouilles et les cris d'oiseaux sinistres qui se rassemblaient dans le voisinage de l'étang, certains de ne pas être tourmentés.

Le mercier fut frappé de stupeur devant ce triste étang, et, sans se rendre compte de la violente antithèse qui germa immédiatement en lui, il décida que le joli chemin sablé ferait tout à coup un brusque détour et conduirait à la sombre mare. Le sentiment du pittoresque ne le poussa pas précisément dans cette entreprise, mais le hasard. S'il avait trouvé quelque endroit

curieux sur son chemin, il l'eût choisi : la mare se trouva à sa portée, et ce fut ainsi qu'elle profita des idées téméraires d'embellissement d'un mercier inoccupé. Le détour était assez grand pour que M. Gorenflot ne crût pas pouvoir mener lui-même son idée à exécution, mais il combina de grands ensembles, dessina des circuits et marqua d'une croix, avec sa serpe, les petits arbres qui gênaient l'accès de la mare. Non loin de la propriété du mercier habitaient de pauvres manouvriers dont la profession consistait plutôt en maraudages qu'en journées régulières ; M. Gorenflot se les attacha, et, comme ils avaient le flair assez habile pour éviter les forestiers, il s'en fit des complices intelligents. De grand matin, avec le mercier en tête, ils partirent pour la forêt, abattant tous les petits arbres qui gênaient le parcours de la nouvelle route.

Le mercier les regardait faire avec des yeux enflammés : il se sentait délinquant, presque criminel, et cette aventure lui donnait de chaudes ardeurs. On a remarqué que certains voleurs ne volent pas uniquement pour voler : leur jouissance vient surtout de la confusion de l'homme détroussé, de son trouble, de ses yeux hagards, de sa grimace. C'est le voleur vulgaire qui s'en va après avoir fait son coup; le voleur enthousiaste reste, au risque d'être arrêté, pour jouir du jeu des passions sur la physionomie de celui qu'il

a dépouillé. M. Gorenflot, à de certains frémissements, comprit le charme apporté par le danger : l'œil au guet, l'oreille tendue, il prêtait toute son attention aux moindres bruits du voisinage. Il se savait sous le coup de la justice, quoiqu'il cherchât à embellir la forêt, et les opérations relatives au nouveau chemin, dont l'achèvement demanda une huitaine, lui firent passer des heures pleines d'émotion.

Quand le chemin fut tout à fait terminé, M. Gorenflot s'y promena avec des redressements de corps, un regard hautain, un port de tête à la Mirabeau, une telle importance dans toute sa personne, qu'un forestier l'apercevant en cet équipage n'eût jamais pensé que ce personnage considérable se ravalait jusqu'à traîner lui-même des brouettes de sable dans les allées. Jamais acteur rappelé par un public nombreux ne fut si glorieux : toute cette partie de la forêt réveillée par les embellissements du mercier semblait le remercier. Avec son épaisse intelligence il en arriva au panthéisme dont la littérature d'alors abusait : à croire qu'un arbre penché le saluait, que les plantes envoyaient leurs odeurs pour lui, et que la mare où se reflétait sa grosse figure rouge se convertissait en miroir à son intention.

— Qu'est-ce que tu as encore dans la tête? lui dit sa femme, étonnée de ses singulières façons d'agir, de parler, de marcher, car il porta dès lors la forêt

dans son cerveau et dans son cœur. L'*idée fixe*, qui pousse quelques rares hommes au génie, était rivée à toutes ses sensations et les reliait en un seul paquet, de telle sorte qu'au moindre appel la forêt se présentait immédiatement. Taillis, clairières, futaies, chemins couverts s'introduisaient dans la tête du mercier, qui fut plus tard connu sous le nom de l'*Amant de la forêt*.

Jamais titre ne fut mieux décerné.

II

HISTOIRE DE TROIS FROMAGES. — CE QUE LES GENS ÉPAIS NE VOIENT PAS DANS LA PEINTURE.

A cette époque quelques esprits inquiets tournèrent leurs affections vers la nature, qui n'en avait pas absolument besoin. Ce furent des hymnes sans fin, des adorations et des encens prodigués en pure perte pour les arbres, les plantes, les flots de la mer, les insectes, les animaux, le soleil et la lune. L'homme fut jeté de côté momentanément, mais le brin d'herbe reçut de nombreux hommages. On crut entendre de réels gémissements dans les feuilles des arbres secoués par les vents; le craquement du bois de chauffage dans la cheminée ne parut pas si naturel qu'on se l'était imaginé jusqu'alors, et la colère des flots, jadis regardée comme une image poétique, fut prise tout à fait au sérieux. La lune, avec sa mine de mélancolique convalescente, reçut nombre de consolations affectueuses; quelques-uns appelèrent le soleil *mon ami*, et poussèrent l'audace jusqu'à le tutoyer; d'au-

tres, plus délicats, qui aimaient les premières violettes, jurèrent que le *chevalier* Printemps s'avançait. Ce fut une drôle de comédie, dans laquelle la brise causait avec la prairie, et le tison avec les étincelles de la cheminée.

Comment se produisit cette religion? qui en fut l'inventeur? Rien n'est plus difficile à constater. Ce fut une mode créée par un homme qui trouva quelques imitateurs, heureux de se raccrocher à une doctrine d'apparence nouvelle sur le moment. Il est certain que les *Amis de la Nature* se réunissaient en une sorte de club dans une brasserie; le fait est prouvé par les registres de l'établissement, où de longues colonnes à l'article *Doit* attestent et les nombreuses libations en l'honneur de la nature et la grande quantité d'encens brûlé. La bière de Strasbourg et le tabac de caporal font naturellement penser à l'Allemagne, d'où sortit le germe de cette religion : à l'époque où la mode n'était ni à la pipe ni à la bière, on ne s'occupait pas autant de la nature. L'indolence produite par d'épaisses fumées et de non moins épaisses boissons remplit le cerveau de toutes sortes de vagues rêveries communes aux faiseurs de *lieder* d'outre-Rhin, et chassa cette précieuse gaieté qui faisait des anciens conteurs français les premiers conteurs du monde. Si le tabac et la bière doivent passer avec l'influence allemande, comme il faut l'espérer, il est peut-être

curieux, à l'heure qu'il est, de signaler cette tendance étrangère qui éleva les *Amis de la Nature*, les poussa à discuter pendant de longues soirées, et les emporta dans de singulières expéditions à la suite d'un homme aventureux.

Le jury de peinture se trouva même à cette occasion dans un certain embarras. Un peintre anglais, M. Pickersgill, avait envoyé un fromage de Chester, très-spirituellement peint, qui fut reçu d'emblée. Puis vint un autre tableau d'un Flamand représentant un fromage de Hollande dans tout son embonpoint. Quelques esprits délicats firent la remarque que ce sujet n'était peut-être pas d'une importance suprême; mais comme il s'agissait de ne pas faire perdre à un Hollandais le fruit de ses veilles, l'œuvre fut admise. Tout à coup, le gardien ayant fait passer sous les yeux de la commission une toile d'une vérité saisissante, les deux précédents tableaux furent éclipsés, et chacun des membres se pinça le nez d'un air de dignité. — Encore un fromage! tel fut le cri qui s'échappa de toutes les bouches. Cette fois il s'agissait d'un fromage de Brie paresseusement étendu sur sa planchette, recouvert d'une croûte jaune mucilagineuse, teintée à divers endroits de rayures verdâtres auxquelles étaient attachés des débris de paille. Un angle de ce fromage avait été enlevé par un criminel couteau à manche noir que le peintre avait repro-

duit dans sa cruelle signification, non loin de l'innocent fromage. — Assez de fromages! enlevez ce fromage! s'écria le jury outragé, qui continuait à se garantir le nez des émanations de ce produit de la Brie ; car il était peint avec tant de vérité, que le fait des oiseaux becquetant les raisins d'Apelle, raconté par les anciens, se trouva confirmé par le pincement de nez de toute la commission.

L'indignation du peintre fut grande à cette nouvelle : il appartenait au cercle des *Amis de la Nature* et devait trouver naturellement des défenseurs en cette circonstance, quand l'histoire des trois fromages fut connue dans ses moindres détails.

— Il n'y a pas de raisons, dit le peintre Lavertujeon, pour qu'on me sacrifie à M. Pickersgill, dont le Chester est peint sans aucune réalité, avec une sorte d'eau de groseille.

— Tel que vous le dépeignez, répondit le philosophe Bougon, qui, lui aussi, appartenait au cercle des *Amis de la Nature*, ce Chester ne renferme pas de drames.

— Ni celui de Van Keuke, reprit Lavertujeon. Son Hollande est inutile : il ne signifie rien ; il est au milieu de la toile : c'est un fromage bête.

— On n'aime pas en France la peinture à idées, continua le philosophe Bougon. Il y a une idée dans votre tableau, Lavertujeon, c'est ce qui vous a fait exclure.

— Tout le monde trouvait le Brie d'un ton charmant.

— Il ne s'agit pas de tons ici, dit le philosophe, qui s'était donné pour mission de fourrer après coup des symboles dans la tête et les œuvres des peintres.

— Bigle trouvait le couteau parfaitement réussi. N'est-ce pas, Bigle? demanda Lavertujeon, qui avait soif d'éloges.

Bigle était le railleur de la bande.

— Sais-tu ce que j'ai appris à propos de ton tableau refusé? dit Bigle ; tu es accusé d'avoir des opinions trop avancées.

— Moi? dit Lavertujeon.

— Oui, cela se voit dans tes œuvres.

— Oh! s'écria l'innocent Lavertujeon.

— Voilà ce qu'on m'a raconté, dit Bigle : les membres du jury ont accepté les fromages de Chester et de Hollande, parce qu'ils ne renferment rien de séditieux, mais ils ont jugé ton Brie un tableau démagogique.

— Avais-je raison de dire, reprit le philosophe, que l'idée avait dû les choquer? Le Brie est un fromage de pauvre; le couteau, avec son manche de corne et sa lame usée, est un couteau de prolétaire. On a fait l'observation que tu as une violente affection pour les meubles des pauvres; tu es jugé démagogue, et tu l'es.

— Je ne suis rien, dit Lavertujeon.

— Tu es anarchique sans le savoir.

— Ce sont les plus dangereux, ajouta Bigle.

— Si j'y avais pensé plus tôt, dit le peintre, j'aurais placé au fond de mon tableau un petit bénitier.

— Pourquoi faire ?

— J'ai acheté dernièrement un petit bénitier en faïence de Nevers qui sera très-joli à peindre. Il y a un Christ maigre dont les pieds descendent jusque dans la coquille du bénitier... Je le gardais pour un autre tableau; mais si j'avais pensé que le bénitier pût faire recevoir mon fromage...

— Hypocrite! s'écria le philosophe. Tu ne crois pas et tu voudrais faire croire que tu crois!

— J'aurais peut-être eu la médaille en ajoutant ce bénitier au fromage... Je ne suis pas ambitieux; une médaille de seconde classe me suffisait.

— Comment peux-tu harmoniser un bénitier avec un fromage? demanda Bigle.

— Il détruit tout simplement l'idée de son tableau, dit le philosophe. Son drame était complet, saisissant même; tout le monde le comprenait. Il y avait un angle enlevé dans le fromage. Qui est-ce qui avait touché au fromage? Le couteau. C'était clair; la composition était satisfaisante.

— On a trouvé mon tableau bien groupé! dit le peintre.

— Que serait venu faire ton bénitier en face du fromage? demanda le philosophe.

— Dame, dit Lavertujeon, je l'aurais accroché au mur, dans le fond.

— Oui, dit Bigle, j'ai vu quelquefois des bénitiers dans des cuisines.

— Vous n'êtes ni l'un ni l'autre dans le vrai, ajouta le philosophe Bougon... Le fond du tableau est vague, mais ne saurait représenter une cuisine... Il faudrait alors y ajouter des instruments de cuivre, des bassines, des bouillottes, toute la batterie. Le cadre ne le comporte pas. Ton bénitier serait une anomalie : chacun sentirait que tu prends le masque de la religion : les penseurs repousseraient ton œuvre, qu'on a jugée sainement en la traitant de démagogique. Par cette puérile adjonction, tu détruis un ensemble logique; tu te condamnes toi-même; tu n'as plus le courage de tes opinions. Moi, je te le dis sérieusement, ton fromage est parfait de naturel; ne va pas le gâter par des accessoires invraisemblables.

— Bougon a raison, dit Bigle.

— Étudie la nature, continua le philosophe, reproduis-la sur la toile, et ne fais pas de concessions.

— Oui, oui, dit le peintre, que ces principes troublaient; mais si je ne vends pas mes tableaux!

— Tu les vendras plus tard.

— J'aurais dû terminer pour le Salon mon tableau qui représente une Bible, avec des lunettes dedans et un mouchoir à tabac à côté.

— Ceci est autre chose, dit Bigle ; c'est un sujet religieux. J'ai même un conseil à te donner, pour favoriser la vente. Une Bible paraît trop protestante ; les prêtres n'achèteront pas ton tableau. En inscrivant sur le dos du volume : *Paroissien*, tu le vendrais beancoup plus facilement.

— Je n'ai qu'une vieille Bible, dit le peintre.

— Voilà encore des imaginations de Bigle, dit le philosophe. Il faut de la sincérité dans les arts : s'il a peint une Bible, que sa Bible reste.

— Cependant..., dit Bigle.

— Pas de concessions : tu amènerais insensiblement Lavertujeon à remplacer la Bible par un volume de Parny, doré sur tranche, avec une couverture de vélin blanc, à filets et à coins dorés ; à la place du mouchoir à tabac, il faudrait de la dentelle ; sa table noire serait remplacée par une table de bois de rose. Nous ne pouvons admettre les galanteries, pas plus que le bénitier en face du fromage. C'est ainsi que vous reconnaîtrez la vanité des sujets historiques et religieux, qu'il est impossible de peindre, puisque le peintre ne les a pas vus. Avec de telles faiblesses, nous n'avons plus qu'à nous séparer, nous couvrir la tête de cendres et insul-

ter à la nature. Bigle, tu essayes de corrompre Lavertujeon; Lavertujeon, prends garde à l'influence de Bigle!

Cette conversation donnera peut-être une faible idée des doctrines des *Amis de la Nature;* mais le lendemain le peintre Lavertujeon s'enfermait dans son atelier, et, malgré les conseils du philosophe, s'appliquait à faire entrer de force le bénitier dans le mur, en face du fromage de Brie. Tels sont les fruits habituels des conseils.

III

D'UN PETIT VIEILLARD MYSTÉRIEUX AUX GRANDES LUNETTES, ET DU SINGULIER RÔLE QU'IL JOUAIT DANS LA FORÊT.

Dans ce groupe, Bigle était seulement toléré. Il ne traitait pas la nature avec assez de considération : jamais on ne l'avait entendu parler d'arbres ni de verdure. Quand un poëte commençait à chanter les amours de la brise et du ruisseau, Bigle prenait son chapeau et s'enfuyait. On sut qu'il avait tenu quelques mauvais propos sur le compte des grillons, et il passa pour un sceptique d'une espèce dangereuse. Un jour, il eut l'audace de témoigner aux *Amis de la Nature* l'étonnement où il était de les voir perpétuellement enfermés dans une brasserie, occupés à discuter des questions de rhythme et d'enjambement.

— N'est-il pas singulier, leur dit-il, que vous buviez de la bière toutes les nuits au lieu de vous lever de bon matin et d'aller aspirer les fraîcheurs de la rosée?

— Rien n'est plus malsain que l'air du matin, dit un des peintres, qui se levait habituellement à midi;

on peut attraper de grosses maladies en se levant le matin.

Cette façon d'envisager la nature ne convenait pas à Bigle, qui annonça son départ pour la forêt de Grateloup, située à quelques lieues de Paris.

— Qu'iras-tu faire dans une forêt ? lui disait-on ; tu ne comprends pas la nature.

— Quand je ne réussirais qu'à enlever de mes habits votre odeur de tabac, je me trouverais encore satisfait.

Voilà Bigle parti pour la forêt. Il n'y avait pas une heure qu'il l'arpentait, quand il aperçut un petit homme accroupi contre un rocher, un pinceau à la main et trempant ce pinceau dans un pot placé à côté de lui.—Encore un peintre ! pensa Bigle ; suis-je donc condamné à ne rencontrer que des peintres ! — Et il songeait à s'enfuir lorsqu'il remarqua que le petit homme n'avait ni chevalet ni toilé et qu'il semblait appuyer son pinceau contre le rocher. Tout à coup l'homme se recula, démasqua le rocher, et laissa voir une énorme flèche couleur bleu-perruquier, devant laquelle il s'arrêta comme s'il venait d'accoucher d'un chef-d'œuvre.

— Qu'est-ce que cela ? se dit Bigle, pris d'une certaine curiosité ; car l'homme venait de pousser un gros soupir de satisfaction en regardant son énorme flèche dont le bleu-perruquier donnait mal aux yeux en pro-

duisant une singulière dissonance avec les genêts tachetés d'or qui fleurissaient au bas du rocher. Ce petit homme était un vieillard court et ramassé, la figure perdue derrière d'immenses lunettes assises commodément dans le creux d'un nez qui tout à coup se retroussait vivement.

— Ah! ah! ah! s'écria le petit vieillard avec une sorte de satisfaction joyeuse que Bigle ne pouvait comprendre de la part d'un forestier; car il s'imagina d'abord que son homme pouvait appartenir à l'administration des eaux et forêts et être employé en cette qualité à dessiner des flèches indicatrices pour les voyageurs égarés; mais rien d'officiel ne se faisait remarquer dans les vêtements du vieillard, habillé d'une sorte de redingote à la propriétaire. Après s'être reculé de quelques pas, l'homme finit par s'étendre sur le gazon sans quitter des yeux la flèche merveilleuse qu'il avait inscrite au beau milieu du ventre du rocher. Bigle s'apprêtait à lui demander quelques explications; mais le charme de l'imprévu le retint, et, caché derrière un arbre, il s'appliqua à deviner les secrets motifs qui amenaient dans cette forêt le vieillard et ses pinceaux. Pendant que Bigle réfléchissait sans rien trouver de raisonnable, l'homme se leva, prit son pot à couleurs et enfila un petit chemin entre le rocher et le taillis. Bigle, à bout de conjectures, se mit à sa poursuite dans le sentier boisé et

couvert, qui conduisait à une sorte de clairière assez rapprochée, coupée par quatre chemins ombreux et contournés. Il ne put retrouver le vieillard et s'égara de telle sorte, qu'après maints détours il se retrouva à l'endroit même où il avait rencontré le peintre de flèches. Bigle fatigué s'assit à l'ombre, tomba dans une heureuse rêverie, et n'en fut troublé que par l'arrivée d'un véritable peintre, qui s'avançait une boîte de couleurs à la main, le sac sur le dos et un parapluie sur le sac. La flèche tira l'œil du nouveau venu, qui fronça d'abord le sourcil, ouvrit ensuite sa boîte à peindre, prit une petite vessie, l'écrasa sur sa palette, saisit son pinceau, et l'appliqua à son tour contre le rocher, en ayant l'air de retoucher la flèche précédente. — Il y a certainement là-dessous, pensa Bigle, quelque complot que je ne comprends pas, dont le rocher semble la victime. — Puis il songea aux fureurs des *Amis de la Nature*, s'ils voyaient salir avec du bleu-perruquier d'honnêtes rochers qui ne demandaient qu'un peu de tranquillité. Si Bigle ne s'était pas rappelé la théorie de l'*âme* des pierres et les *souffrances* que les maçons leur font endurer en les entassant les unes sur les autres, théorie tentée par un forcené romantique, il aurait demandé à ce nouveau peintre quelle besogne il faisait là ; mais les railleries intimes qui se jouaient dans l'esprit de Bigle firent qu'il s'oublia sur le gazon, et quand ses pensées furent fatiguées de

s'ébattre, le peintre avait disparu, laissant une flèche double au lieu d'une flèche simple qui existait tout à l'heure ; c'est-à-dire que le nouveau venu avait ajouté un fer au bout du manche de la précédente flèche, de telle sorte que si la première flèche était une indication, la seconde était une contre-indication. Le vieillard avait dirigé le fer de sa flèche vers le midi, et le peintre avait tourné la sienne vers le nord. — Allez ici, disait la première flèche ; allez là, disait la seconde. C'était un *oui* et un *non* sans cesse en hostilité, qui devaient tromper les plus habiles dans la forêt ; mais Bigle ne s'inquiéta pas davantage du nord et du midi, décidé à marcher devant lui aussi longtemps que ses jambes le porteraient.

Rien n'est plus doux aux yeux des habitants des grandes villes que le vert et ses variétés innombrables. C'est un bain rafraîchissant pour la vue. Les facultés de l'homme s'épurent dans les bois, les nerfs se détendent, l'esprit retrouve son calme, les petites passions et les petits chagrins s'envolent, le scepticisme disparaît, la raillerie n'a que faire devant les chants des oiseaux perdus dans le feuillage. Dans la forêt seulement on redevient *homme* ; à la ville on se sent bourgeois. Bigle éprouvait la merveilleuse influence de la solitude : il prenait plaisir à aspirer de l'air et à le rendre, il faisait de grands mouvements comme pour tâcher de se débarrasser de toutes les habitudes

de Paris, il se sentait *vivre* enfin, et il oubliait les heures; mais il se trouva tout à coup fatigué, et ce fut alors seulement qu'il pensa à son auberge et au dîner qui l'attendait. Rien n'indiquait malheureusement le chemin qui y conduisait, lorsqu'il se trouva en face d'un nouveau rocher, décoré comme le précédent d'une flèche à double fer cabalistique dont la vue commença à l'irriter. Il savait que le village de Grateloup était au midi; mais depuis qu'il marchait dans la forêt, il ne se rendait pas compte du midi; peu habitué à voyager dans les forêts, Bigle n'avait pas la connaissance du soleil, et ces flèches cabalistiques, qui devaient servir d'indication, l'indisposaient par leurs fers trompeurs dont il cherchait à pénétrer le sens, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule.

— Je suis heureux de vous trouver enfin, dit d'un ton menaçant le vieillard aux grandes lunettes.

— Vous êtes du pays, monsieur? demanda Bigle.

— Oui, monsieur, et quoique vous n'en soyez pas, vous n'avez pas le droit de vous conduire de la sorte.

— Hélas! je ne me conduis pas du tout, dit Bigle, et je réclamerai votre assistance pour me remettre sur le chemin de l'auberge du *Cornet d'or*.

— Ah! vous ne connaissez pas le chemin? demanda le vieillard d'un ton sardonique.

— Je n'en ai aucune idée, et mon estomac commence à crier.

— Voilà ce que c'est que de vouloir égarer d'honnêtes gens : vous êtes pris dans vos propres piéges.

— Quels piéges? demanda Bigle.

— Ne faites pas l'ignorant!

— Monsieur, je ne suis ignorant que de mon chemin, et vous me rendriez un réel service, si...

— Vous rendre service, moi, dont vous détruisez les travaux!

— Monsieur, vous vous méprenez...

— Vous êtes peintre, je vous reconnais, dit le vieillard, en arrêtant, par-dessus les verres de ses grandes lunettes, un regard perçant sur Bigle.

— Monsieur, je ne suis pas peintre; j'ai le malheur d'en fréquenter...

— N'importe, vous êtes complice...

— De quel crime, monsieur?

— Je vous ai vu de loin, près de ce rocher, et c'est vous qui avez ajouté cette flèche.

— Moi! s'écria Bigle. Je n'ai ni pinceaux ni couleurs.

— Dites-moi, monsieur, où sont les lièvres à cette heure.

— Je n'en sais rien, monsieur, je vous le jure.

— Il y en a peut-être cinquante autour de nous, cachés : vos pinceaux et vos couleurs sont comme les lièvres.

— Monsieur, je vous assure que je n'ai jamais touché un pinceau de ma vie : pourquoi donc ajoute-

rais-je un fer à ces flèches, moi qui en ignore la signification?

— Vous êtes jaloux de ma réputation, ajouta le vieillard; mes ennemis vous envoient ici; avouez-le.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, même de nom, et je serais fâché de vous avoir blessé en quoi que ce soit ; si vous vouliez m'indiquer mon chemin, je vous tiendrais pour un galant homme disposé à rendre service; au lieu de m'associer à vos ennemis, je répandrais dans le village mille éloges sur votre compte.

— Langue dorée! dit le vieillard se parlant à lui-même : c'est bien là le langage des villes.

— Cet homme aux flèches bleu-perruquier est un hypocondriaque, pensa Bigle.

— Si vous le trouvez bon, dit le vieillard, j'aime à marcher seul : c'est mon habitude.

— Malgré le plaisir que j'aurais à faire la route avec un compagnon, je vous laisse, monsieur; mais veuillez, je vous prie, m'indiquer la route de l'auberge du *Cornet d'or*.

— Ah! l'auberge! dit le vieillard; elle n'est pas loin d'ici. Il faut d'abord sortir de la forêt. Je devrais vous laisser sans renseignements pour le méchant tour que vous m'avez joué, mais je ne veux pas vous voir souffrir la faim... Au bout de ce taillis, vous rencontrerez une plantation de sapins qu'il faut traverser. Après les

sapins, vous vous trouvez en face du *chêne royal*, facile à reconnaître; c'est le plus bel arbre de la forêt. Ce *chêne royal* est situé à la lisière d'un chemin qu'on appelle la *route verte*, d'une demi-lieue à peu près, au bout de laquelle on rencontre le village. Dans le village, vous demanderez l'auberge du *Cornet d'or*.

Là-dessus le maniaque partit, et Bigle, heureux d'être remis dans son chemin, courut par le taillis afin de gagner la plantation de sapins qui n'existait que dans l'imagination du vieillard, se vengeant ainsi de celui qu'il regardait comme un peintre ou un affidé de peintre. Après deux heures de marches et de contre-marches, Bigle n'avait rencontré ni sapins, ni chêne royal, ni chemin vert, ni auberge du Cornet d'or. Il se gendarmait contre le vieillard et ses flèches, et regrettait la taverne où les *Amis de la Nature* mangeaient à cette heure du roastbeef et du jambon assaisonnés de littérature, lorsqu'un faible son de cloche l'amena dans un endroit où un pâtre conduisait une vache dont le grelot le tira d'affaire. Le petit paysan revenait au village, et Bigle le suivit, tandis que son estomac creux lui communiquait au cerveau de fâcheuses réflexions sur la nature.

— J'ai assez de la forêt, se dit Bigle, qui pensa à se cacher pendant une huitaine à Paris, car il avait annoncé qu'il allait vivre seul pendant huit jours dans les bois, et il craignait avec raison les railleries de ses

amis; mais une conversation avec l'hôtesse du *Cornet d'or* changea les plans de Bigle.

— Vous ne pouvez pas vous en aller d'ici, dit l'hôtesse, sans avoir vu *la Roche qui pend.* Monsieur aurait fait un voyage inutile s'il n'avait pas visité nos rochers; il vient des Anglais exprès de leur pays pour *la Roche qui pend.*

L'hôtesse fit une description si merveilleuse du rocher, que Bigle se décida à rester un jour de plus, après avoir demandé toutefois si ce rocher fantastique était orné de flèches bleu-perruquier.

— Monsieur veut rire, sans doute? dit l'hôtesse; je ne sais ce que c'est.

Bigle raconta sa rencontre avec le petit vieillard, en dressa un signalement exact, parla de ses grandes lunettes, de son pinceau, de son pot à couleur et des marques qu'il faisait aux rochers; mais l'hôtesse ne connaissait aucunement le vieillard, et elle crut que Bigle voulait se moquer d'elle.

Dans la nuit, Bigle se dit qu'il avait été le jouet d'une mandragore : comme il était grand amateur de légendes, tous les gnomes des montagnes, les nains qui tracassent les bûcherons, galopèrent dans ses rêves, et il ne fut pas mécontent de ces agitations, qui changeaient son lourd sommeil parisien en une sorte de féerie transparente. Le lendemain, après s'être fait indiquer la route, Bigle retourna dans la forêt et jeta un

coup d'œil attentif sur les chemins, afin de ne plus s'égarer le soir. Il avait à peine fait deux lieues qu'il se trouva devant un épais fourré que l'hôtesse lui avait indiqué comme voisin de *la Roche qui pend*. Des ouvriers étaient occupés à faire une trouée dans le fourré afin d'y frayer un passage. Bigle s'intéressa à ce travail et accablait les ouvriers de questions, quand il entendit un coup de sifflet.

— Qu'est-ce? demanda-t-il.

— Monsieur, c'est notre maître qui nous donne ses ordres.

— Votre maître? dit Bigle.

— Regardez là-haut, sur *la Roche qui pend*, si vous avez de bons yeux.

Bigle ne fut pas peu surpris de reconnaître le vieillard de la veille, dont les lunettes envoyaient des rayons perçants.

Je vais donc savoir quel est cet homme! se dit Bigle qui pensa à interroger les bûcherons; mais ils remettaient vivement leurs vestes et rengainaient leurs outils. Tout à coup, on entendit au loin des aboiements de chiens, auxquels succédèrent deux coups de sifflet très-aigus; en un clin d'œil les bûcherons disparurent, fuyant à toutes jambes. Bigle n'eut pas le temps de réfléchir à cette aventure, car au même moment il se sentit saisir vigoureusement au collet, et mordre au mollet par un chien qui aboyait à toute gueule.

— Au secours ! s'écria-t-il en se débattant.

— N'essayez pas de vous sauver, dit un homme qu'à son costume Bigle reconnut pour un garde forestier.

— Faites donc lâcher votre chien ! criait le malheureux Bigle.

— A bas, Drogaille ! c'est assez, dit le garde forestier à son chien qui tournait autour de Bigle en grondant et montrant de longues dents. Maintenant vous allez me suivre chez le maire.

— Je ne demande pas mieux, mais je n'ai aucune affaire avec la municipalité.

— Nous règlerons les dégâts commis par vous dans ce fourré, sans compter tous les furetages des jours passés... Où sont vos outils?

— Je n'en ai pas, dit Bigle, et je suis innocent de ce dont vous m'accusez.

— Il paraît que vous trouvez le massif trop serré?

— J'arrive à l'instant ; j'ai rencontré des bûcherons qui taillaient en plein bois...

— Je me doute bien que vous n'êtes pas seul. Drogaille voulait courir après ceux qui se sont sauvés, mais j'ai préféré empoigner un coupable d'abord ; nous trouverons les autres plus tard.

— Je ne demande pas mieux que de vous aider à découvrir les bûcherons et ce diable de petit vieillard

à lunettes dont le sifflet ne me pronostiquait rien de bon.

— Croyez-vous bonnement que je vais courir après vos complices pour que vous m'échappiez ? Je suis aussi malin que vous. Vous ferez vos révélations devant le maire, si cela vous convient... Moi, peu m'importe ; je touche ma prime... Je vous surveillais assez ! Pourquoi ces dégâts ? je vous le demande.

— C'est moi qui vous ferai la question.

— Vous avez une idée, dit le garde, cela se voit : vos coupes sont trop régulières... J'oserai même dire que vous avez été forestier.

— Forestier, moi ! s'écria Bigle qui croyait continuer ses rêves de la nuit précédente.

— Il vaut mieux avouer, dit le garde ; je vous le dis dans votre intérêt.

— Avouer quoi ?

— Vous n'en serez ni plus ni moins puni. L'article 198 est là qui règle votre affaire au plus juste. En vous arrêtant, je vous ai sauvé la prison.

— La prison ?

— Vous vouliez peut-être enlever votre coupe, et, comme ce taillis n'a pas cinq ans, vous faisiez de la prison... Ainsi c'est un service que je vous ai rendu.

— Un fameux service ! s'écria Bigle.

— Ma parole, continua le garde, qui aimait à parler,

j'ai vu des bois broutés par les bestiaux, ce qui est encore une contravention, mais les animaux ne causent pas plus de ravages que vous.

— Que m'importe! s'écria Bigle exaspéré, qui, à partir de ce moment laissa le garde parler de bois *défensable,* de réserve de coupe, de chablis, de coupe de régénération, de mort-bois, en homme expert qui ne trouve pas tous les jours de compagnon pour l'écouter.

Bigle espérait, en arrivant chez le maire, que son innocence allait être reconnue et qu'il serait mis aussitôt en liberté; mais ce fonctionnaire était absent, et comme le garde forestier ne savait que faire de son prisonnier, il l'enferma momentanément dans la cuisine. Ce fut seulement trois heures après que le maire arriva pour procéder à l'interrogatoire du délinquant, accusé d'avoir pratiqué de nombreuses coupes irrégulières depuis une quinzaine de jours. Il fut facile à Bigle de prouver, grâce à son hôtesse, qu'il était arrivé seulement de la veille, qu'il avait été trouvé seul sur le théâtre du crime, sans instruments tranchants, qu'il était parti de l'auberge sans cognée ni serpe, et qu'il manquait de relations dans le pays, toutes raisons excellentes qui le firent renvoyer de la plainte.

IV

ENCORE DES PEINTURES SYMBOLIQUES.—BIGLE REVIENT AVEC QUELQUES CONNAISSANCES FORESTIÈRES.

Pendant que Bigle subissait ces mésaventures, ses amis se livraient à maints propos sur son compte, ainsi qu'il arrive entre gens qui se quittent rarement et sont obligés de vivre de leur propre fonds. Il y avait surtout un certain poëte grec, du nom de Godard, qui ne pouvait lui pardonner ses attaques contre l'antiquité. Le poëte Godard se rattachait aux *Amis de la Nature* par un enthousiasme effréné pour les nymphes des bois, les satyres, et par le culte qu'il portait au soleil. Il s'était facilement donné un vernis de science en introduisant divers mots grecs dans ses vers, ce qui ne contribuait pas peu à le rendre incompréhensible : quant aux idées, il s'en souciait médiocrement, et il affirmait que deux belles rimes remplissaient ses oreilles de mélodies ineffables. Lavertujeon et le philosophe Bougon étaient ses victimes ordinaires ; La-

vertujeon surtout, qui écoutait rarement la conversation, l'esprit sans cesse occupé à combiner de nouvelles associations d'objets inanimés.

Ce jour-là il avait esquissé un grand panneau représentant une corbeille dans laquelle étaient groupés des fleurs et des fruits. Un cahier de musique, tout grand ouvert, était appuyé devant la corbeille ; une grosse flûte traversière reposait près du cahier, et à côté de la flûte de beaux et jaunes raisins de Fontainebleau étalaient leurs grains dorés.

— Dis-moi ce que tu prétends représenter par un assemblage d'objets si divers, lui demanda le philosophe.

— Ne le vois-tu pas ? Des fleurs, des fruits, une flûte, des raisins.

— Je ne nie pas ton habileté pour rendre ces objets, et je vois bien que tes raisins ne sont pas des citrouilles, de même que ta flûte ne ressemble pas à une guitare.

— Cela ne suffit-il pas ? s'écria Lavertujeon triomphant.

— Et l'idée ?

— L'idée ! dit le peintre un peu troublé. L'idée est que j'ai peint d'après nature des pêches, des fleurs, des raisins et un cahier de musique du temps de Louis XIV.

— Et tes raisins sont-ils aussi du XVII[e] siècle ? Cer-

veau paresseux, qui engendres une idée sans pouvoir la déduire !... Creuse-toi, réfléchis et dis ton idée.

Lavertujeon sourit niaisement, ne sachant que répondre.

— Tu es donc un manœuvre, s'écria le philosophe, puisque tu te bornes à copier matériellement des objets matériels sans que ton concept y prenne part. Ne vois-tu pas qu'il y a sur ta toile une association d'objets étrangers : fleurs et fruits d'un côté, musique de l'autre? Je te blâmerais si tu avais seulement adossé ton vieux cahier de musique contre un vase de fleurs et de fruits; car tu mentirais à la réalité, à la sainte réalité que nous adorons. Des fleurs et des fruits n'ont jamais servi de pupitre à un musicien.

— Je l'ai toujours vu ainsi sur les dessus de portes.

— Est-ce que ton art te commande de propager l'erreur? Si les peintres que tu as étudiés sont des sots, dois-tu les imiter? Mais ta flûte traversière, qui repose sur le marbre avec des raisins à côté, te sauve... Voilà l'idée!

— J'ai acheté cette vieille flûte, dit Lavertujeon, sur le quai de la Ferraille : on me l'a bien vendue trente sous.

— Je ne demande pas, s'écria le philosophe Bougon au comble de l'exaspération, combien tu as payé la flûte; je désire savoir quelle idée t'a mis le pinceau en main.

— Je voulais essayer, dit le peintre en tremblant, si je réussirais des fleurs et des fruits, et j'ai pensé qu'un cahier de musique ferait bien, à cause du ton verdâtre du vieux papier. Quand le cahier de musique a été groupé avec le vase, l'idée d'une flûte m'est venue... j'ai ajouté la flûte... La table m'a encore paru vide; tout naturellement, j'ai peint quelques grappes de raisin.

— Est-ce tout? demanda le philosophe.

— Les raisins m'ont donné beaucoup de mal; je ne pouvais pas rendre leur transparence... Un moment j'ai pensé à les remplacer par un homard.

Le philosophe secoua ses longs cheveux.

— Un homard! s'écria-t-il. Et il y a des gens qui accolent des idées les unes aux autres sans s'en rendre compte! voilà ce que je ne savais pas, continua Bougon. Je vais te définir ton tableau, puisque tu n'as pas conscience de ton œuvre. Le cahier de musique n'est pas là pour un aveugle, n'est-il pas vrai? Tu as pensé, sans y penser, qu'il attendait un musicien, car enfin la flûte, posée sur le marbre de la table, appartient à quelqu'un, à un homme qui joue de la flûte, un grand artiste... Je dis grand artiste, parce qu'il aime la musique des vieux maîtres... C'est la partition d'*Armide* qui s'étale sur ton tableau... Quand ce musicien se sera bien fatigué à souffler dans sa flûte, que fera-t-il? Il mangera les raisins qui sont à côté... Voilà

l'idée. Tu as voulu récompenser un habile instrumentiste de la peine qu'il s'est donnée à déchiffrer ces belles mélodies, et tu lui offres de savoureux raisins de Fontainebleau.

— Oui, oui! c'est cela, dit Lavertujeon avec enthousiasme.

— Tu commences donc à saisir l'idée qui s'est produite en toi à l'état latent?

— Je le savais, dit le peintre.

— Non, tu ne le savais pas.

— En voilà assez...

— Je te fâche parce que je te convaincs de ton ignorance; si telle était ton idée, pourquoi voulais-tu mettre un homard à la place de tes raisins?

— Le musicien l'aurait mangé.

— Un homard vivant?

— Cuit, dit le peintre; les homards rouges font le meilleur effet dans la peinture.

Ce tableau, nécessairement, amena le soir la conversation sur l'idée dans l'art; discussion orageuse qui fit aligner de nombreuses canettes de bière en face des orateurs, et accumula des fumées aussi épaisses dans la salle que dans les cerveaux. Plus il se brûlait de tabac, plus vives étaient les contradictions. A force de secouer des idées, on en vint à discuter la fantaisie qui avait poussé Bigle dans la forêt.

— Je suis persuadé, dit le poëte Godard, qu'il aura

trouvé la forêt enveloppée de brouillards. Ce n'est pas pour lui que la nature réserve ses faveurs : certainement le paysage se sera voilé à son approche.

Il y avait parmi les membres de l'association un jeune homme au teint verdâtre, au front dégarni de cheveux, à l'œil cligneteux. C'était un rat de bibliothèque, un fureteur de vieux papiers, un entasseur de notes, un commentateur de faits inutiles, qui n'avait jamais connu que la poussière des bouquins. Il se disait aussi un fervent *Ami de la Nature*, et, en cette qualité, il tomba sur le dos de Bigle, en prétendant qu'à son approche les oiseaux devaient s'enfuir en sifflant, que le houx darderait ses feuilles aiguës sur son passage et s'accrocherait à ses culottes. Il souhaitait que Bigle tombât dans un buisson d'orties, et qu'il trouvât le soir des chemins humides couverts de crapauds.

Ces imprécations dirigées contre un homme sincère ne durent pas avoir peu de poids dans la balance du destin, et on a vu les funestes effets qui en résultèrent pour le malheureux Bigle. Malgré tout, il reparut trois jours après, avec assez d'aventures pour défrayer une longue soirée. Cette forêt de Grateloup, Bigle était heureux maintenant d'y avoir séjourné malgré les dangers qu'il y avait courus. Ainsi que le prince Charmant des Contes de Fées, qui traverse mille obstacles

et les déjoue pour arriver à la conquête d'une princesse plus belle que le jour, Bigle, sorti des aventures, les trouvait piquantes à raconter. Les entreprises hérissées de difficultés, les grandes souffrances sont le fumier qui donne les plus belles fleurs ; les petits bonheurs, les petits plaisirs, les petites joies, les amourettes, la vie régulière n'élèvent pas l'imagination. Bigle avait traversé sa forêt enchantée et s'en montrait fier. De sa conversation avec le garde il retint quelques mots particuliers du dictionnaire forestier, et quand les poëtes lui parlaient des *genêts tachetés d'or*, il répondait en dissertant sur les chênes *pédonculés*. Le grec Godard avait dans la tête certains détails pris dans les auteurs anciens ; il ne prononçait jamais le mot de *houx* sans ajouter *aux baies écarlates,* et Bigle lui demandait s'il savait combien on payait d'amende par cormier abattu.

Bigle semblait avoir été forestier toute sa vie, et il abusait de son séjour à Grateloup, prétendant que les *Amis de la Nature* devaient perdre leur nom s'ils ne se lançaient dans la connaissance approfondie des arbres.

V

SINGULIÈRE ET DÉPLORABLE PHYSIONOMIE QUE PRIT TOUT A COUP UN IMPOSANT ROCHER.

Bigle passait pour un railleur dangereux; en cette qualité, il fut accusé par ses amis d'avoir inventé le vieillard aux grandes lunettes, le garde forestier et toutes les aventures qui lui servaïent depuis lors de thème de conversation; mais un fait, rendu public, donna raison aux dires de Bigle. C'était une nouvelle si singulière que tous les journaux la reproduisirent à l'envi, et qu'il faut la citer textuellement :

La forêt de Grateloup, une des plus considérables de France, est surtout remarquable par des blocs de grès qui se plient aux caprices les plus bizarres de la nature. Les touristes qui vont à l'étranger chercher des merveilles s'exposeraient à moins de fatigues et de dépense d'argent s'ils connaissaient cette belle et pittoresque forêt, qui n'a pas moins de dix lieues de tour. Sites agréables, ombrages touffus, points de vue admirables, chênes deux fois centenaires, gorges profondes, Grateloup réunit les paysages les plus variés; mais au nombre des merveilles de la forêt, il faut citer en première ligne *la Roche qui pend*, devant laquelle il est rare de ne pas rencontrer un artiste s'inspirant des

étranges accumulations de grès qui confondent l'imagination par leurs arêtes aiguës, leurs formes singulièrement accentuées et la hardiesse avec laquelle ce rocher semble avoir été jeté en l'air par une main de géant. Les cathédrales imposantes du moyen âge et leurs hardis clochers ne peuvent donner qu'une faible idée de *la Roche qui pend*, qu'on jurerait devoir écraser l'imprudent qui s'en approche, et qui a pourtant, depuis bien des siècles, donné asile à de tendres discoureurs. Une voûte, formée d'énormes rochers superposés, s'élève plus haut que l'intérieur d'une pyramide d'Égypte : les yeux ont peine à en distinguer les dernières assises. Tel est l'intérieur, régulier dans sa sombre sauvagerie; au contraire, à peine a-t-on franchi la voûte que le curieux s'aperçoit avec terreur que le rocher, situé au sommet d'une montagne escarpée et touffue, surplombe la vallée. On dirait d'un malheureux qui, pour mettre un terme à ses maux, va se jeter dans un gouffre. Les plus intrépides pâlissent : on a vu des personnes qui n'osaient revenir sur leurs pas rentrer sous la voûte, préférant faire un grand détour plutôt que de s'engager dans un endroit qu'elles jugeaient périlleux. En effet, toutes les lois de la physique sont violées : ce n'est pas un rocher acculé contre des terres, ce sont d'énormes grès qu'on jurerait soulevés par un tremblement de terre, c'est un roc qui roule. Tel est l'effet général produit sur tous ceux qui ont pu admirer *la Roche qui pend* dans toute sa splendeur. Hélas! aujourd'hui *la Roche qui pend* a perdu une partie de son prestige vertigineux. Des mains coupables ont attenté à son couronnement; d'énormes stalactites de pierre, qui se détachaient de la masse comme soufflées par les vents, ont été mutilées par une main mystérieuse. Un homme corrompu a voulu corriger la nature : par une hardiesse inconcevable, le rocher a été taillé à diverses reprises, nuitamment, afin de pouvoir représenter le profil si connu de Henri IV. Ce rocher, bizarre jadis, auquel la nature avait donné seule un coup de ciseau, ressemble maintenant à Henri IV lorsqu'il recommandait à ses soldats de se rallier à son panache blanc, car une partie des efforts des coupables se sont tournés vers le panache merveilleusement

imité. N'avions-nous pas assez de la statue du bon roi Henri sur le Pont-Neuf, sans chercher à lui élever un monument dans une forêt? Qu'importe à l'aigle qui passe dans les airs, aux merles qui sifflent, au lapin dans son terrier, au chevreuil qui fuit d'un pas agile, la représentation de Henri IV? Ce n'est pas tout : le plateau par lequel les curieux gravissaient le rocher était couvert de taillis le long des versants; les amateurs de points de vue n'y arrivaient qu'avec de certaines difficultés qui doublaient le prix de la vue. Les mêmes hommes qui ont mutilé le rocher ne se sont pas arrêtés à cette profanation : des sentiers ont été tracés lentement, peu à peu, avant que l'administration forestière ait pu se rendre compte des ébranchements qu'on avait remarqués depuis longtemps, et qui donnèrent lieu à d'inutiles arrestations. Les experts ont remarqué que tout était calculé de longue main, qu'un plan adroit avait été médité, à la faveur duquel les coupables procédaient mystérieusement sans donner l'éveil. De certaines flèches bleues qu'on retrouve sur chaque rocher luttent avec les flèches rouges de l'administration. Non-seulement il y a complot, mais encore lutte et rébellion. Une sorte de pouvoir secret semble avoir réglé les destinées de notre malheureuse forêt de Grateloup, à jamais déshonorée. Une instruction a lieu à l'heure qu'il est; tout fait espérer que les coupables ne resteront pas impunis.

— Eh bien! s'écria Bigle triomphant, me croirez-vous maintenant?

Les *Amis de la Nature* furent obligés d'avouer que les récits de Bigle étaient exacts, et la curiosité fut à son comble quand Bigle reçut une assignation à comparoir devant un juge d'instruction du tribunal de la Seine, chargé de l'interroger en vertu d'une commission rogatoire du procureur du roi du département voisin où était située la forêt de Grateloup. Bigle, qui

craignait la justice, déploya une douzaine de cravates blanches, afin de montrer par la régularité des nœuds le respect qu'il ressentait en présence de la magistrature. On l'eût pris lui-même pour un juge d'instruction; et quand il donna un dernier coup d'œil à la glace, il pensa qu'étant devant un magistrat il n'avait pas besoin d'aller au Palais de Justice, et qu'il pouvait s'interroger lui-même. Devant sa propre cravate blanche, il pâlit, balbutia, et, s'il n'en avait brisé tout d'un coup la régularité en donnant un tour ironique à une des pointes, il comprit combien il se serait montré timide à l'instruction; mais le juge le mit à son aise, et l'interrogea particulièrement sur le personnage qu'il avait rencontré dans la forêt le jour de son arrestation. Bigle, porté au merveilleux dans certaines circonstances, donna un tel portrait du vieillard aux grandes lunettes, qu'il était certainement impossible de le retrouver en écoutant ce signalement; mais il parlait avec une si grande conviction que le juge n'osa d'abord mettre en doute cette étrange personnalité. Cependant, en consultant un dossier qui était sur son bureau, il ne put s'empêcher de se récrier et d'accuser la trop belle imagination du témoin.

— Je l'ai vu ainsi, monsieur, dit Bigle, et jusqu'à preuve du contraire...

— Il est arrêté, dit le juge.

— Vraiment! s'écria Bigle. Comment s'appelle-t-il ?

Que fait-il? Quel est son but? Avait-il une idée? Que prétendait-il? Est-ce un honnête homme? A-t-il le cerveau sain? Quand sera-t-il jugé? Sera-t-il fortement condamné?

— Psttt! fit le greffier.

Bigle avait été tellement harcelé de questions dans ce cabinet, que lui aussi se sentait devenir questionneur.

— Vous serez appelé à la police correctionnelle en qualité de témoin, lui dit le juge d'instruction, et vous y apprendrez tout ce qui vous intéresse.

Bigle revint à la brasserie des *Amis de la Nature*, ivre de joie. Il allait donc jouer un rôle en public: sa position de témoin lui troublait les idées, il se sentait plus fier qu'un conquérant, et la servante lui ayant offert une chope, comme d'habitude, il laissa tomber sur elle un regard de haut, qui montrait quelles destinées l'attendaient. Comme on en parlait, le soir, les poëtes, jaloux du sort de leur ami, joignirent la critique à leurs conseils, en engageant Bigle à étudier quelques belles descriptions de maîtres pour se préparer à paraître devant le tribunal.

— Moi, dit Godard, je commencerais ainsi ma déposition : « C'était par une belle journée de printemps; j'allais visiter la forêt de Grateloup, lorsque je fus violemment ému dès les premiers pas que je fis sous les

arbres par l'impression pure et fraîche émanant du feuillage... »

— Je crois, dit le philosophe, que la logique demande à ce qu'on tienne compte tout d'abord du chant des oiseaux... Bigle serait écouté plus favorablement s'il cherchait à donner au tribunal une idée du chant des pinsons, des merles, des bouvreuils...

— Non, dit le poëte, c'est la vue qui est le premier de nos sens saisis...

—C'est l'ouïe, s'écria le philosophe... Qu'en penses-tu, Lavertujeon?

— Le vert fait bien dans un tableau.

— Tu n'es pas compétent, dit le philosophe... Un peintre! A qui allais-je m'adresser?... Ils ne se connaissent point en oiseaux.

— Oh! dit Lavertujeon, j'ai peint dernièrement un perroquet mort...

— Tais-toi; est-ce que tu t'es jamais inquiété du chant des rossignols, du bruissement des insectes, du vent qui passe à travers le feuillage, du murmure d'un clair ruisseau roulant sur des cailloux? Oui, Bigle, si tu veux avoir l'oreille du tribunal, montre que ton sens auditif est exercé, et dépeins avec délicatesse les mille bruits dont je parle.

Le poëte Godard ayant insisté sur la préférence qu'il accordait à l'aspect produit par la verdure :

— Tu n'es qu'un peintre, et tu te dis poëte, reprit

le philosophe; tu ne penses qu'à décrire, toujours décrire... J'admets la vue, mais en seconde ligne. Les impressions produites par la nature sont telles que l'esprit en reste stupéfait: l'âme se sent prise par cette triple occupation de l'oreille, de l'œil et de l'odorat, car je ne sais si l'odorat ne vient pas avant le regard. Ce sont des senteurs particulières telles que le corps en est délassé tout à coup, mieux que s'il avait été plongé dans le bain parfumé d'une petite-maîtresse. Ainsi trois phénomènes s'emparent de tout notre être corporel, qui sont : chant, verdure, odeurs. Voilà ce qui fait que les peintres ne viennent qu'en seconde ligne : il leur est impossible de rendre autre chose que la nature extérieure; leur art s'arrête à la forme et à la coloration... Écoute-moi donc, misérable Lavertujeon! N'es-tu pas de mon avis, Bigle?

— J'ai été vivement frappé, dit Bigle, par la vue de ce vieillard aux grandes lunettes.

— Ah! malheureux, je te reconnais bien là : tu vas en pleine nature pour y être poursuivi par le souvenir des hommes. Il faut que tu aies la conscience chargée pour ne pouvoir vivre seul, en face de toi-même, au sein de la nature.

— J'avoue, dit Bigle, que la société des hommes ne m'est pas indifférente; mais si les hommes te déplaisent, je les remplacerai par des femmes.

— Que trouves-tu dans la tête des femmes? Un pot

de pommade, un peigne, et à côté un petit miroir, voilà ce qui meuble leur cerveau!... Si j'étais Lavertujeon, je voudrais traiter ce sujet pour la prochaine exposition, et ma réputation serait faite.

— Mais le cerveau est divisé en deux, sévère Bougon, dit Bigle : je veux bien que ta pommade, ton peigne et ton miroir en remplissent la moitié, à condition que l'autre moitié renferme une foule de sentiments délicats et tendres que Lavertujeon ne saurait peindre. Tu m'accuses, Bougon, de ne fréquenter que des hommes ; mais toi-même, t'a-t-on jamais surpris seul, au milieu des bois, en tête-à-tête avec le silence? Je pense au contraire que tu ne saurais vivre sans discuter et surtout sans être écouté; et je crains fort que les oiseaux des forêts ne prêtent pas grande attention à tes théories sur la décadence de l'humanité.

— J'ai un rôle à remplir sur la terre, dit le philosophe, et vous voyez que je le remplis tous les jours, car je cherche à redresser votre raisonnement chancelant. Demande plutôt à Lavertujeon.

Le peintre, qui se sentait dominé par le philosophe, fit un faible signe de tête d'acquiescement.

Ces discussions à bâtons rompus avaient lieu de sept heures à minuit, et si le gaz ne se fût éteint tout à coup, il est certain qu'elles n'avaient pas de raison de cesser; mais bientôt le procès dans lequel les

Amis de la Nature se trouvèrent mêlés, grâce au témoignage de leur camarade Bigle, vint apporter un nouvel aliment à la conversation. L'acte d'accusation, publié par les journaux, fit connaître le véritable coupable des délits forestiers commis dans la forêt de Grateloup, et cette affaire, aujourd'hui oubliée, eut pour conséquence de mêler activement les *Amis de la Nature* aux circonstances ultérieures.

VI

LA GROTTE DES SONGES NOCTURNES ET SES FATALES CONSÉQUENCES.

Dans les premiers jours qui suivirent l'achèvement du fameux sentier sablé, il arriva une aventure qui attacha M. Gorenflot davantage à la forêt. Un soir, à minuit, la mercière, dont les fenêtres donnaient sur la campagne, entendit un bruit de pas précipités ; des chiens aboyaient au loin et le tumulte augmentait à mesure qu'ils se rapprochaient. Comme il faisait clair de lune, Mme Gorenflot put suivre du regard deux hommes s'avançant rapidement, quoiqu'ils parussent embarrassés d'un certain fardeau dont il était impossible de deviner la forme du second étage où la bourgeoise était en observation. Ces deux hommes s'arrêtèrent tout à coup près du mur de la maison pour écouter les bruits d'alentour ; mais les aboiements des chiens continuant à devenir plus vifs, ils soulevèrent leur fardeau, et, après un balancement énergique, l'envoyèrent par-dessus le mur. Il tomba dans le jardin, en laissant entendre un faible gémissement. Épou-

vantée, Mme Gorenflot ferma la fenêtre et se fourra dans son lit en se cachant le nez sous les couvertures. Quel crime venait d'être commis? Quels étaient ces hommes qui semblaient se défaire de leur victime? A quels dangers la mercière n'était-elle pas exposée, ainsi que son mari, si les environs n'offraient pas plus de sûreté? Elle eût bien appelé, mais la peur que le moindre bruit n'attirât l'attention des malfaiteurs fit que Mme Gorenflot prit un coin du drap de lit dans ses lèvres, afin que sa respiration même ne la trahît pas. Cependant le bruit continuait au dehors; les aboiements se rapprochaient de plus. Il était facile de distinguer le manége des chiens allant et venant autour des murs de la propriété, en faisant le tour, et revenant tout à coup au même endroit. Les chiens amenèrent quelque calme dans l'esprit de la mercière, qui n'avait jamais entendu dire que des malfaiteurs employassent des animaux bruyants pour commettre leurs forfaits. Le mystère, c'est le crime; le bruit, la répression. Si Mme Gorenflot ne formula pas sa réflexion si brièvement, elle eut conscience de la nouvelle situation des choses. Peu à peu l'aboiement des chiens s'éloigna, et tout rentra dans le silence; mais la mercière n'en dormit pas davantage. Son émotion avait été trop forte pour permettre au sommeil de reprendre ses droits. Aussi, à peine, au jour levant, sortit-elle de l'état fiévreux et somnolent

dans lequel elle était plongée, pour écouter le bruit qu'on faisait à la porte du jardin.

Des voix appelèrent M. Gorenflot à diverses reprises, et bientôt, au remuement qui se fit dans la chambre voisine, elle s'aperçut que son mari se levait. La mercière passa une robe de chambre et entra chez M. Gorenflot.

— As-tu entendu, cette nuit, ce qui s'est passé ?

— J'ai dormi d'un somme...

— On est venu certainement pour nous piller... Cette maison n'est pas sûre.

— Tu es folle ; laisse-moi aller ouvrir la porte...

— Tu n'iras pas ; il est encore trop matin.

— Laisse-moi, dit M. Gorenflot, qui voyait que sa femme s'était mise devant la porte pour l'empêcher de sortir.

— Ce n'est pas à quatre heures du matin qu'on vient réveiller les honnêtes gens. Ce sont encore des malfaiteurs.

— Je les connais, dit le mercier imprudemment : ce sont les ouvriers.

— Quels ouvriers ?

— Tu sais bien...

— Je ne connais d'ouvriers que le jardinier et son garçon.

— Précisément, dit M. Gorenflot qui se rattacha à

cette idée; je leur ai commandé de venir de très-grand matin.

— Pourquoi faire?

M. Gorenflot se gratta l'oreille.

— Pour des terrassements, dit-il.

— Des terrassements dans le jardin! tu badines! Il a été convenu qu'on ne terrasserait pas sans mon ordre.

— C'est entendu, dit le mercier, je vais leur dire de s'en aller.

— Et tu feras bien.

Mais l'embarras du mercier était tel qu'il eût été remarqué des esprits les plus candides. Mme Gorenflot alla se mettre en embuscade dans la chambre du premier étage, derrière les rideaux; de là elle put voir son mari causer avec des paysans en blouses déchirées, à la barbe inculte, qu'elle avait déjà remarqués dans le voisinage : ces farouches mines n'avaient rien de commun avec le jardinier et son ouvrier. « Gorenflot me trompe, » se dit la mercière, indignée et épouvantée à la fois des mensonges de son mari et des rapports qu'il entretenait avec ces hommes. — Il se tenait alors dans le jardin une longue conversation entre le bourgeois et les paysans, conversation animée, à en juger par leurs gestes accentués. Les paysans s'échauffaient, le bruit de leurs voix parvenait jusqu'au premier étage; mais le sens en était ca-

ché pour la mercière, qui ne s'expliquait pas l'air embarrassé de son mari, ses regards abaissés, l'inquiétude répandue sur tous ses traits. Comment Mme Gorenflot aurait-elle pu deviner la série de perturbations causées par le sentier sablonné de la forêt? Pour terminer ce sentier, le bourgeois, en employant des ouvriers, s'était mis à leur merci. Comme des terrassiers honnêtes gens eussent craint l'administration forestière et ses rigueurs, M. Gorenflot s'était servi des premiers venus, espèce de grappilleurs de bois, toujours en lutte avec les gardes et les gendarmes, qui avaient consenti à prêter leurs bras à l'*Amant de la forêt* avec la pensée qu'ils se ménageaient un complice pour les grandes occasions.

Cette même nuit ils avaient pris un chevreuil et cherchaient à l'emporter, lorsqu'ils furent poursuivis par un garde qui lança ses chiens après eux; mais leur plan était tiré d'avance. La maison du mercier, située à moitié chemin du lieu de leur rapine, leur sembla favorable pour un recel, et ils jetèrent pardessus le mur le chevreuil à moitié mort, dont les gémissements avaient peut-être déterminé quelques mèches blanches sur la tête de la mercière. Le matin, les maraudeurs vinrent bravement se présenter chez M. Gorenflot, réclamant leur prise de la nuit. Le mari fut presque aussi effrayé que sa femme. Il se jugeait complice de gibiers de prison, lui l'hon-

nête mercier du Gland-d'Or, cette maison si respectable de la rue Saint-Denis, qui florissait depuis deux cents ans et avait fait la fortune successive de sept de ses tenants. Mais que dire? Le coup était fait, l'animal mort; les coupables audacieux qui s'étaient prêtés à son utopie forestière en perçant une route à travers un taillis réclamaient un service à leur tour. M. Gorenflot ne croyait pas avoir besoin de ces hommes dans l'avenir, mais il avait peur d'eux. Quand le mercier fit quelques objections, les braconniers parlèrent en maître, leurs yeux s'allumèrent, ils froncèrent le sourcil, et M. Gorenflot se dit que de tels drôles pouvaient bien, le cas échéant, tirer sur un garde forestier comme sur un chevreuil, et sur un mercier sans plus de scrupule que sur un garde.

— Emportez le chevreuil et prenez garde qu'on ne vous voie, dit-il aux braconniers; ce qu'ils firent avec promptitude, profitant du petit jour, heure à laquelle ils espéraient ne pas être rencontrés. Quand les maraudeurs furent partis, M. Gorenflot se lança dans toutes sortes de raisonnements sophistiques, afin de n'avoir pas la conscience chargée de ce chevreuil. Le mercier sentait le besoin de s'ancrer dans l'idée qui décida de son avenir. Sans le savoir il fit du *Jean-Jacques*, et se demanda pourquoi les animaux des forêts n'appartiendraient pas aux plus adroits. En vertu de quel titre des messieurs habillés de vert faisaient-

ils exécuter à la lettre un certain code d'après lequel les princes et les rois seuls pouvaient jouir des droits de chasse dans la forêt? Les animaux n'en étaient-ils pas moins mangés? Ah! si la loi avait prescrit un absolu respect pour les animaux des forêts, M. Gorenflot se fût montré partisan de la loi; il eût voulu que les oiseaux, les faisans, les biches pussent animer les bois de leurs ébats sans craindre l'approche de l'homme; mais du moment où ils pouvaient tout d'un coup être servis sur une table royale, M. Gorenflot justifia le braconnage des pauvres, qui ne devaient pas être privés de chevreuils non plus que d'oiseaux succulents.

Un paradoxe en amène un autre : si les animaux de la forêt n'appartenaient à personne, la forêt se trouvait dans les mêmes conditions. Pourquoi Grateloup était-il classé dans les apanages de la Couronne? Peu versé dans les questions historiques, M. Gorenflot fut obligé de s'avouer qu'il n'en savait rien. Ainsi que beaucoup de gens fiers de leur ignorance, qui tranchent impertinemment toutes les questions, le mercier décida que la Couronne avait tort de regarder Grateloup comme une forêt royale. C'était une plantation naturelle appartenant au premier venu, à un mercier qui voudrait bien s'occuper d'elle. Grateloup fut décrété intérieurement forêt de Gorenflot. En raisonnant de la sorte, le mercier se fût approprié le globe tout en-

tier, lorsque la voix perçante de sa femme, qui l'appelait, le ramena à la triste réalité.

— As-tu bientôt fini de faire le moulin? lui demanda-t-elle.

— Le moulin ! s'écria M. Gorenflot, étonné.

— Monsieur fait aller ses bras en haut, en bas, en avant, en arrière; les moulins à vent n'en font pas d'autres.

Le mercier baissa la tête.

— Il faut que quelque chose t'embarrasse... Je te connais... Quand tu faisais le moulin à la maison, la demoiselle de comptoir me disait : Monsieur fait le moulin, ça ira mal. Tu as une mauvaise action à te reprocher.

— Ma bonne amie, je t'assure...

— As-tu donné tes ordres au jardinier?

— Il fera comme il est convenu.

— Tu lui as bien recommandé de n'obéir qu'à moi?

— Oui, oui.

— Hypocrite et menteur! s'écria la mercière exaspérée... Tu n'as rien recommandé au jardinier.

— C'est vrai.

— Tais-toi; le jardinier n'est pas venu.

— Non, il n'est pas venu.

— Ne parle pas davantage, faux que tu es, tu me fais honte... Qu'étaient ces hommes à barbe noire, qui ne valent pas mieux que toi?

— Des terrassiers...

— De potence, ajouta la mercière, qui ne savait pas parler si juste... Quels rapports peux-tu avoir avec la potence?

— Aucuns, ma bonne, dit M. Gorenflot qui frémit intérieurement, car sa femme avait mis le doigt sur la plaie.

— Tu espères que je vais recevoir dans ma maison ces garnements?

— Ils ne reviendront pas.

— Maintenant qu'ils connaissent le chemin, crois-tu qu'ils ne s'introduiront pas ici la nuit? Car ce sont eux, j'en suis sûre, qui ont fait le tapage de cette nuit.

— Non, ce sont des terrassiers.

— Et qu'est-ce que c'est que ce butin qu'ils ont emporté en le couvrant d'une toile?

— Leurs outils.

— Tu mens, j'ai vu comme la forme d'un corps... Je sais qu'on a jeté quelqu'un cette nuit par-dessus le mur, j'ai entendu les gémissements; on ne me trompe pas facilement.

— Je ne veux pas te tromper.

— Dis que tu ne peux pas... Ah! j'en aurais su davantage, si je n'avais craint qu'ils ne partissent pendant que je descendais l'escalier.

— Eh bien, je vais te dire tout.

— Je t'écoute; ne baisse pas la tête, regarde-moi en face.

— Ma bonne amie, tu sais que j'ai toujours du plaisir à te voir.

— Pas de compliments; je lis au fond de tes yeux.]

Alors M. Gorenflot dit une partie de la vérité : à savoir que des paysans ayant jeté, la nuit, un chevreuil par-dessus le mur du jardin, étaient venus le réclamer le matin ; mais il n'ajouta pas que les braconniers étaient ses complices pour d'autres délits forestiers, ce qui fit qu'il s'en tira plus facilement qu'il ne l'aurait cru d'abord. La mercière était une honnête femme, incapable de soupçonner le mal, et il avait fallu les événements de la nuit pour lui ouvrir les yeux. Sorti de cette impasse, M. Gorenflot, triomphant, alla, immédiatement après le déjeuner, faire un tour dans la forêt qui lui apparaissait sous un nouveau jour. Qu'on veuille bien supposer un instant un de ces galants oisifs dont la principale occupation est de suivre toutes les femmes sur les trottoirs et de leur adresser mille compliments spirituels. Il a affaire à une femme qu'il croit distinguée : il se montre plein de respect d'abord, jusqu'à ce qu'un mot échappé à la dame lui apprenne qu'il n'a affaire qu'à une demi-vertu; alors le ton change, le galant devient plus pressant, le respect est envolé. M. Gorenflot se trouva dans une situation analogue vis-à-vis de la forêt de Grateloup, tant

qu'il la considéra comme forêt royale ; mais quand son raisonnement philosophique la lui montra comme une forêt appartenant à tout le monde, il redressa la tête sous les ombrages et se regarda comme un conquérant. Les gardes forestiers, les gendarmes n'étaient plus désormais que des agents salariés d'une administration qui outre-passait ses droits ; lutter avec eux était le plus saint des devoirs. Ce jour-là, M. Gorenflot s'égara et ne put retrouver son chemin, malgré les poteaux indicateurs des routes. Il entra alors dans une vive indignation contre l'administration forestière qui faisait si mal son devoir, et intérieurement il décréta que, ne remplissant pas ses fonctions, elle était supprimée. Tous les employés y passèrent, depuis les plus hauts grades jusqu'aux derniers. M. Gorenflot supprima ces emplois comme occupés par des fainéants qui ne cherchaient même pas à indiquer la route aux voyageurs égarés. Quelques voix s'élevèrent en faveur des forestiers dont l'avenir venait d'être brisé tout à coup sans espoir, car l'inflexible Gorenflot ne donnait même pas de pension de retraite aux malheureux destitués. Des femmes venaient demander la grâce de leurs maris, des enfants joignaient les mains pour leurs pères. — Non ! s'écriait le mercier, irrité de la quantité de lieues qu'il faisait depuis le matin sans rencontrer âme qui vive. Où sont les forestiers? que font-ils? En ai-je vu un seul pour me

remettre dans mon chemin? M'ont-ils surveillé pendant que je traçais cette route? Empêchent-ils d'enlever frauduleusement le gibier? Ils doivent être attablés dans quelque cabaret, oubliant leur mandat!... Je n'aime pas les ivrognes!

Ce fut par cette série de raisonnements que M. Gorenflot mit à pied toute l'administration forestière et en fit table rase. Il se trouva maître de la forêt, mais il aurait voulu être maître d'en sortir. Grâce à son embarras, il la parcourut en tous sens, et put juger de la beauté et de la variété de sa conquête. Grateloup est une des forêts les plus curieusement accidentées de France. Des gorges profondes et sauvages, des oasis de verdure, de sombres plantations, des ruisseaux paisibles, de vastes horizons découverts des hauteurs, des arbres d'essences diverses en font un endroit aussi pittoresque que les sites les plus vantés de la Suisse. Tous ces détails se gravèrent forcément dans le cerveau de M. Gorenflot pendant qu'il étudiait les endroits où il passait pour essayer de reconnaître sa route; mais les merveilles succédaient aux merveilles, et le fameux petit chemin sablé ne se retrouvait pas. La nuit arrivait discrètement, et M. Gorenflot commença à regretter d'avoir tenté son entreprise, car ses jambes enflées lui refusaient leur service. Sur son chemin il trouva un rocher qui formait une sorte de grotte dont le sol était couvert de sable fin. Il s'y laissa tomber et

fut très-inquiet de s'éveiller au milieu de la nuit, grelottant et entendant dans les arbres les sifflements du vent. Tout dormait dans la nature, et ce profond silence inquiétait M. Gorenflot, qui, pour changer le cours de ses idées, évoqua le souvenir de sa femme. — Comment serait-il reçu à son retour, s'il devait revenir? car le mercier se jugea en péril. Toutes sortes d'animaux fantastiques lui revinrent en mémoire. Il n'avait pas été sans visiter, le dimanche, le Muséum d'histoire naturelle, au Jardin des Plantes, et son imagination effrayée lui représentait les hyènes, les tigres, tous les carnassiers, s'avançant à pas lents dans l'ombre et le mystère, pour ne faire qu'une bouchée de lui, l'*Amant de la forêt.*

Mais ces épouvantes ne faisaient que rattacher de plus en plus le mercier à la forêt : s'il y avait trouvé des chemins droits, des allées de jardin, des plantations régulières, le charme ne se serait pas emparé de lui. N'en est-il pas ainsi de l'amant qui passe des nuits sans sommeil, maudissant une ingrate? La forêt, pour s'être montrée sauvage à la première rencontre, fut estimée à juste titre par M. Gorenflot, et cette nuit passée dans la grotte resta dans son souvenir comme un des événements les plus émouvants de sa vie. Vers trois heures du matin, un singulier concert commença, qui fit penser au mercier qu'il n'était pas éloigné d'un étang. C'étaient des coassements lu-

gubres qui le remplissaient de terreur; de temps à autre s'y mêlaient des battements d'ailes, si bruyants qu'il était à supposer que des oiseaux nocturnes énormes prenaient leurs ébats. Enfin, le petit jour vint; M. Gorenflot se remit en marche immédiatement, et ce fut avec la plus vive surprise qu'il se trouva près de la mare à laquelle menait le fameux sentier sablé. La nuit seule avait empêché le mercier de reconnaître la mare, et comme jusqu'alors ses investigations n'avaient pas été poussées plus loin, la grotte lui avait échappé; mais cette nuit profita à la grotte, car elle y gagna un parrain qui lui donna un nom distingué. Ce fut dès lors la *Grotte des songes nocturnes*. M. Gorenflot le voulut ainsi; seulement, ayant trouvé l'ouverture trop claire, à cause de deux rochers qui, en se disjoignant, laissaient passer la lumière du ciel, il convoqua pour la semaine suivante ses ouvriers ordinaires, afin d'accommoder la physionomie de cette grotte au nom qu'il venait de lui donner.

Ce que devait lui coûter ce titre de *Grotte des songes nocturnes*, M. Gorenflot ne le sut que plus tard. Il n'y avait pas, dans les environs, de pierres pour boucher l'interstice des deux rochers et empêcher le jour de pénétrer; il fallut envoyer les ouvriers à un quart de lieue de là, près d'un groupe de grès, faire jouer la mine, renverser des masses énormes, fuir après l'explosion, qui fut considérable, attendre que les gardes

forestiers rentrassent dans leur quiétude, charrier nuitamment ces fragments de roches, les tailler pour les joindre exactement aux fissures de la grotte, recouvrir le tout de terre fraîche, de gazons coupés dans d'autres endroits, et faire de cette amélioration une œuvre naturelle. Si la bourse de M. Gorenflot en souffrit, son orgueil fut flatté délicieusement. Désormais la *Grotte des songes nocturnes* répondait pleinement à son nom, et quand de petits sapins lugubres, déterrés avec précaution dans une sapinière voisine, eurent été plantés en manière de plumets sur la toque de gazon de cette grotte, elle offrit un aspect assez mélancolique pour que Young lui-même désirât y passer ses nuits.

Cependant le jeu de la mine avait causé trop de ravages pour que l'administration n'en tînt compte. Les gardes remarquèrent des traces de poudre en beaucoup d'endroits, et de nombreux rapports furent déposés dans les bureaux des eaux et forêts, sans que les plus experts en matière de délits pussent s'expliquer l'intention qui avait présidé à cette mine.

M. Gorenflot rencontré dans la forêt eût dérouté les soupçons par son apparence candide : pourtant, sous sa redingote de forme pacifique se cachait un certain pot rempli de couleur bleue, au moyen duquel il déposait sa signature sur les rochers. Ces flèches bleu-perruquier, qui avaient tant tracassé Bigle, étaient des jalons pour empêcher le mercier de s'égarer, et en

même temps une prise de possession. De même que les bibliothèques publiques timbrent chacun de leurs volumes avec une marque spéciale que les agents chimiques ne peuvent enlever, M. Gorenflot marquait les rochers de son chiffre, et il eût trouvé audacieux qui eût osé les lui disputer. Les gardes remarquèrent ces flèches et en firent l'objet d'un rapport : à quoi il leur fut répondu de surveiller attentivement le peintre anonyme qui se permettait de tels emblèmes. Mais le mercier triompha de l'administration par un moyen fort simple. La surveillance s'exerçait sur les lieux mêmes où les rochers avaient été déshonorés, tandis que M. Gorenflot, plein d'activité, explorait, au contraire, les côtés nouveaux de la forêt, tout en continuant à percer de ses flèches le cœur des rochers.

Ce fut à cette époque que M. Gorenflot se trouva en présence d'un rival audacieux et jaloux, plus redoutable à lui seul que tous les agents de l'administration forestière. L'illustre peintre Pickersgill, dont la réputation en France n'est pas égale à celle qu'il a en Angleterre, le même dont le fromage de Chester triompha du fromage de Lavertujeon, était venu passer quelques semaines dans la forêt pour y suivre de grandes chasses à courre qu'y donnait la vénerie royale. Il est peu de flâneurs qui n'aient remarqué, aux carreaux des éditeurs de gravures, des estampes soigneusement gravées et coloriées, où des chasseurs

en habits rouges, suivis de meutes aboyant, poursuivent le cerf dans des paysages d'automne. C'est à M. Pickersgill qu'on doit ces tableaux dont le succès fut grand en Angleterre, car il n'est si petit propriétaire qui ne tienne à honneur d'avoir un Pickersgill dans sa salle à manger.

Ce peintre fut un des premiers qui remarquèrent les flèches bleu-perruquier. Les dents croisées sur le devant et dépassant les lèvres, la figure allongée et dédaigneuse, M. Pickersgill était froid, railleur et d'une nature rousse qui le portait à taquiner méchamment les gens. En sa qualité de peintre, il fut particulièrement choqué de ces flèches, et quand il eut la persuasion qu'elles étaient lancées par M. Gorenflot, dont il étudia prudemment la manière d'agir, le combat commença, un combat à coups de flèches. Ce fut lui qui entreprit de dérouter le mercier en ajoutant un fer, ainsi que Bigle en avait été témoin. Dès lors M. Gorenflot fut suivi pas à pas par l'Anglais acharné, sans que le mercier pût deviner quel était le jaloux qui agissait ainsi et par quel motif il était conduit.

Persévérant dans son idée, M. Pickersgill passa trois mois dans la forêt de Grateloup au lieu de quinze jours, et il ne put trouver le temps d'y faire un bout de croquis; ayant étudié la manière de procéder de son adversaire, sa demeure, ses habitudes, tous les matins, levé avant l'aurore, il se postait dans les en-

virons de la maison du mercier, et l'attendait, sans que celui-ci pût s'expliquer l'insistance de son mystérieux adversaire.

Cependant d'autres projets roulaient dans la tête de M. Gorenflot, que désormais rien ne pouvait arrêter; trouvant que plusieurs points de vue étaient masqués par des fourrés trop épais, il fit abattre ces fourrés, détourna un ruisseau de son cours pour lui faire arroser une certaine oasis qu'il avait découverte, et poussa l'audace jusqu'à se faire bâtir une sorte de cabane champêtre sur un des rochers les plus élevés, afin d'y trouver un abri en cas de pluie. L'administration était sur les dents, car ces travaux étaient exécutés nuitamment par des braconniers habitués à agir comme des taupes, et divers employés furent cassés pour n'avoir pas découvert les ravageurs qui s'étaient emparés de la forêt. Si quelqu'un s'imaginait que ce récit est une fiction, le notaire Chevreau, qui demeure rue Neuve-des-Petits-Champs, 54, pourrait en certifier la réalité. L'argent qui passa dans ces entreprises fut considérable : en moins d'un an, près de 20,000 francs avaient été déplacés par M. Gorenflot à l'insu de sa femme, et il fallut une maladresse de la part du mercier pour que ces coûteuses fantaisies fussent connues.

Un certain nombre d'hommes devint nécessaire pour percer un passage à travers des rochers, mais l'opéra-

tion fut jugée si dangereuse par les braconniers eux-mêmes qu'ils hésitèrent à la tenter. La mine ne suffisait plus ; il fallait tailler en plein roc, et l'ébranlement causé par ce travail pouvait amener la chute de pierres énormes sur la tête des ouvriers. Ils refusèrent absolument leur concours aux projets du bourgeois dont les imaginations pouvaient leur coûter la vie, et ce ne fut qu'au prix d'une somme de 5,000 francs longuement débattue que les deux parties s'entendirent ; mais M. Gorenflot, qui venait de pratiquer une forte saignée à son dépôt chez le notaire Chevreau, n'osa plus y retourner dans la crainte que sa femme n'en fût prévenue. Heureusement les merciers qui lui avaient succédé au *Gland d'Or* avaient un remboursement à lui faire dans trois mois ; M. Gorenflot n'hésita pas à les prier de lui avancer une somme de 5,000 fr. et l'affaire fut conclue.

Les braconniers touchèrent la somme convenue et se mirent en mesure de creuser un passage dans ces rochers où des vipères seules pouvaient se glisser. En effet, il s'en trouva trois, que M. Gorenflot emporta triomphalement dans son cabinet et qu'il suspendit aux lambris comme des objets d'art merveilleux. La mercière se gendarma contre ces serpents, prétendant que leur vue seule lui coupait l'appétit ; mais son mari ne céda pas, soutint qu'il purgeait la forêt d'hôtes malfaisants et que les populations lui sauraient un

jour gré de la destruction de ces reptiles dangereux. Mme Gorenflot était loin de se douter que ces vipères revenaient à un peu plus de 1,500 fr. par tête. Elle crut que la manie d'embellir la forêt était remplacée par la chasse aux vipères, et comme son mari la laissait maintenant libre de diriger la maison, elle n'insista pas davantage pour l'enlèvement des reptiles.

Tous les mois, Mme Gorenflot avait l'habitude d'aller faire un tour à Paris, et son mari en profitait pour faire boire dans sa maison les ouvriers qu'il employait. L'ex-mercière consacrait son petit voyage à rendre visite à ses amis et connaissances d'autrefois. Elle allait prendre l'air de la rue Saint-Denis, donnait un coup d'œil attendri à son ancien magasin, et causait volontiers commerce avec ses successeurs.

— Puisque vous êtes venue, madame Gorenflot, lui dit le nouveau propriétaire du *Gland-d'Or,* je vais vous demander quittance du remboursement que nous avons à vous faire.

— Volontiers, dit Mme Gorenflot.

On passe à la caisse, on y prend un billet de mille francs qu'on offre à l'ex-mercière.

— Pardon, dit-elle, c'est six mille francs, si je ne me trompe.

— Oui, madame Gorenflot, mais nous avons avancé, il y a six semaines, cinq mille francs à votre mari.

— Il ne me l'a pas dit.

— Voilà son reçu.

— Merci. Je m'en vais, s'écrie Mme Gorenflot qui se sauve, émue de cette avance extraordinaire dont elle n'avait pas été prévenue. Elle voudrait déjà être arrivée, afin d'obtenir une explication ; elle se doute d'un mystère affreux, de dissipations étranges, ces cinq mille francs la talonnent. Le chemin de fer ne va pas assez vite; la bourgeoise gourmande les employés de ce qu'on arrête si longtemps aux stations; elle monterait volontiers en ballon. Enfin elle arrive, descend précipitamment du wagon, où elle oublie son ombrelle, et enfile le chemin qui conduit à sa maison des champs.

Au moment où elle va sonner, elle entend des bruits de voix inconnues, des cris, des rires, de gros propos qui partent du jardin. Elle écoute un moment, et juge plus prudent de passer par une porte de derrière qui s'ouvre par un simple loquet et dont le verrou n'est tiré que le soir.

Quel spectacle se présente à ses yeux irrités! M. Gorenflot est attablé avec des gens de mauvaise mine, leurs femmes, leurs enfants. Une longue table couverte de brocs de vin a été dressée dans le jardin.

— C'est moi! s'écrie-t-elle en frappant sur l'épaule de son mari, qui blêmit, se trouble et se croit changé

en statue de sel. — Suis-moi, lui dit-elle, et vous autres (s'adressant aux maraudeurs), sortez!

Les bûcherons, qui avaient bu un coup de trop, ne se disposaient pas à obéir; peut-être, si M. Gorenflot les en eût priés, se fussent-ils retirés, mais le mercier n'avait plus conscience de sa personnalité. Il était tombé dans une sorte de stupeur, ne voyait plus, n'entendait plus, n'habitait plus la terre.

— Viendras-tu! lui dit sa femme en le secouant et en le prenant par la main. — Pour vous, je vous ferai obéir tout à l'heure.

Il est à croire que son accent avait pris un caractère énergique, car les maraudeurs disparurent prudemment, craignant peut-être de perdre à l'avenir les bénéfices considérables offerts par le mari.

Quand les époux furent entrés dans la maison, Mme Gorenflot, émue par la colère, resta quelque temps sans parler; l'*Amant de la forêt* attendait avec anxiété l'explosion, qu'il ne savait comment parer. Le délit était constant : il avait été pris sur le fait, et un renard, la patte dans un piége, ne couve pas de plus mélancoliques réflexions.

— Qu'as-tu fait des cinq mille francs?

Tel fut l'engagement du combat.

— Quels cinq mille francs? demande naïvement M. Gorenflot, qui n'avait pas prévu ce coup.

— Les cinq mille francs que tu es allé toucher par anticipation chez notre successeur.

— Ah ! oui, je me rappelle maintenant.

— Tu vas me les remettre à l'instant.

— Plaît-il ?

— Je veux voir ces cinq mille francs.

— Je ne les ai pas, ma bonne...

— Où sont-ils ?

— A Paris, sans doute.

— Pourquoi faire, à Paris ?

— Nous n'en avions pas besoin ici ; il serait imprudent de garder une somme aussi considérable à la campagne.

— Surtout avec la société que tu fréquentes pendant mon absence.

— Ce sont de braves bûcherons des environs que j'ai rencontrés...

— Nous en parlerons plus tard ; mais tu voudras bien me dire d'abord où tu as déposé cet argent.

— Ne te l'ai-je pas dit ? à Paris.

— Paris est grand ; je ne peux pas deviner dans quel endroit tu as placé les cinq mille francs.

— Chez le notaire, ma bonne ; chez M. Chevreau, notre notaire.

— Je connais parfaitement M. Chevreau ; mais dans quel but as-tu été demander de l'argent par anticipation ?

— Pour le placer chez le notaire, je te le répète.

— Il y a quelque chose là-dessous.

— Quoi de plus naturel, ma bonne? Si j'obtiens mon remboursement six semaines avant l'époque, je touche un intérêt de 6 p. 100 en plus pendant ces six semaines.

— Je ne te savais pas si bon calculateur.

— C'est l'occasion, dit le mercier; je me trouvais à Paris, chez notre successeur. L'idée m'en est venue subitement : c'était une économie qui m'évitait de faire le voyage une seconde fois pour donner ma signature.

— La campagne te rend donc avare?... De fameux frais de voyage d'ici à Paris! Et puisque tu deviens intéressé, pourquoi donnes-tu à boire à ces vagabonds pendant que je n'y suis pas?...

— Me promets-tu le secret?

— A qui veux-tu que j'en parle?

— J'ai l'intention, dit M. Gorenflot en pesant sur les mots et en parlant à voix basse, de me mettre sur les rangs pour entrer au conseil municipal de Grateloup. J'espère que tu n'y vois pas de mal... Ces bûcherons ont une grande influence...

— Vraiment! dit la mercière. Je ne m'étonne plus de ton amour pour la solitude : tu penses maintenant à un tas de choses qui ne t'étaient jamais venues en tête... L'avarice! l'ambition!... Tu me surprends.

— Voilà pourquoi j'étais inquiet de te voir traiter si rudement ces braves gens qui m'ont offert leurs voix.

— Eh bien, va leur offrir une bouteille de plus, dit la mercière que ces idées ambitieuses flattèrent et qui ne craignit pas de s'entendre appeler par la suite madame la conseillère municipale.

M. Gorenflot, heureux d'échapper à cet interrogatoire dangereux, courut après ses hommes; mais ne les trouvant plus, il alla sous les grands arbres de la forêt essayer de mettre sa conscience en repos, car l'énorme quantité de mensonges qu'il avait débités à sa femme pour se tirer d'affaire lui pesait lourdement. — C'est donc à toi, semblait-il dire à la forêt, que je sacrifie mon repos, la tranquillité de mon intérieur, ma fortune et les honneurs! Car, dupe lui-même de ses propres mensonges, le mercier réfléchit que réellement il eût pu entrer au conseil municipal; mais combien il préférait la jouissance de la forêt à de vaines dignités! Un jour, qui n'était peut-être pas très-éloigné, chacun reconnaîtrait les services qu'il avait rendus aux amateurs de beaux sites, et son nom serait certainement plus haut placé que celui d'un simple conseiller municipal. Malheureusement cette idée d'honneurs s'empara tellement de l'esprit de Mme Gorenflot qu'elle en pesa les chances, et elle se dit que les bûcherons, qui buvaient son vin pendant son absence, devaient avoir une médiocre influence. La mine sauvage de

ces manouvriers ne la disposait pas en leur faveur. Sont-ce bien des bûcherons? se demanda-t-elle, frappée de la ressemblance des figures de deux d'entre eux avec celles des braconniers qui étaient venus quelques mois auparavant chercher le chevreuil dans le jardin. Si ce sont des braconniers, pensait-elle, ils sont mal vus dans le pays et n'ont aucune influence : ou mon mari est trompé par eux, ou il me trompe. Une fois engagée dans les chemins épineux du doute, où les croyances ne peuvent passer sans se déchirer aux buissons, la mercière reprit petit à petit les divers récits de son mari, et fut vivement choquée du dépôt des cinq mille francs chez le notaire Chevreau. Cette économie, cette ambition auxquelles elle avait ajouté foi dans le premier moment, lui parurent des passions bien subitement écloses. Peut-être Mme Gorenflot eût-elle repris confiance en son mari si, dans la nuit qui suivit, elle n'eût été réveillée par un bruit qui partait de la chambre voisine. Il s'en échappait une sorte de conversation singulière, mélangée d'apostrophes, coupée tout à coup par un silence absolu ; puis la voix reprenait, et cette voix était celle de M. Gorenflot, qui avait pour habitude de parler haut dans ses rêves et de s'occuper de ce qui l'impressionnait vivement dans la journée. Ce fut même ce qui amena la séparation de lit des deux époux, car la mercière avait trop souffert de ces habitudes, quand

elle habitait la rue Saint-Denis, pour ne pas prendre ses aises à la campagne. Ainsi que toutes les imaginations ardentes, M. Gorenflot, frappé des événements de la journée, en était poursuivi pendant son sommeil. Il ne s'en rendait pas compte, et parlait, endormi, de ses préoccupations du jour. C'est un fait qui n'a encore été décrit ni par les physiologistes ni par les philosophes, quoique le *rêve* ait été l'objet de nombreuses dissertations, à savoir que l'homme qui ne semble pas rêver est en jouissance complète de ses songes, tandis qu'au contraire celui qui s'agite, parle, tient des conversations, tressaute, crie, l'ignore absolument. M. Gorenflot dormait comme un plomb, suivant une belle expression vulgaire, et s'il eût commis un crime, il n'était pas besoin de juge d'instruction : le mercier eût tout avoué pendant son sommeil si troublé extérieurement et si pesant intérieurement. Sa femme se rappelait ce phénomène : quand jadis, dans leur commerce, des recouvrements ne se faisaient pas exactement, toute la nuit M. Gorenflot ne parlait que de billets à payer, d'échéances, de protêts, d'huissiers. L'invention des rubans moirés avait fait la fortune du mercier; ce succès inespéré occupa tellement l'imagination de M. Gorenflot, qu'il en parla pendant huit jours dans ses rêves. — Je vais savoir ce qui l'occupe, se dit la bourgeoise défiante; et elle s'avança à pas de loup, une veilleuse à la main, vers le lit où était

étendu son mari. D'abord elle ne recueillit que des grognements de diverse nature, sans accent précis, qui la décidèrent à s'approcher tout près du lit.

La veilleuse à la main, en peignoir étroit qui ne pouvait dissimuler des formes considérables, Mme Gorenflot semblait une de ces Psychés que les peintres flamands ont choisies dans un comptoir de boucherie. Dans la situation présente, l'Amour, portant de grandes lunettes (car M. Gorenflot ne les quittait même pas la nuit), dormait la figure grimaçante, tiraillée par de cruels souvenirs. Il murmurait : « La forêt, la mare, le rocher... Des pioches... Allez à la grotte du torrent... Percez, sautez, faites jouer la mine... Boum!... » Et M. Gorenflot poussa un tel cri pour imiter la détonation, que sa femme, épouvantée, se rattrapa aux portants du lit; car, sans cet appui, elle eût renversé, comme la véritable Psyché, l'huile de la veilleuse sur le nez de son mari. En même temps, le mercier agitait ses bras hors du lit et ses jambes sous la couverture, comme s'ils eussent été disloqués par l'explosion. « Cachez-vous, voilà les gardes! s'écria-t-il tout à coup, et il ajouta : — Le trésor! que d'argent enfoui dans cette forêt! » Ce furent ses dernières paroles. Il s'assit ensuite sur son séant et fit le geste d'un homme qui bêche. La tourmente était passée. Un sourire de béatitude vint remplacer sur ses lèvres les diverses expressions de crainte, d'inquiétude, de

regret, qui s'étaient succédé rapidement les unes aux autres. — Est-ce qu'il enfouirait son argent dans la forêt? se dit la mercière en regagnant sa couche; mais elle ne pouvait parvenir à s'en expliquer le motif.

Voulant pousser l'affaire à fond, elle resta quelques jours tranquille en apparence, quoiqu'elle éprouvât un vif désir d'aller à Paris. Ce fut son mari qui lui en fournit l'occasion en la prévenant que le lendemain matin, levé à six heures, il partirait de la maison et n'y rentrerait que le soir. Ayant douze heures à sa disposition, la mercière prit le chemin de fer, et courut rue Neuve-des-Petits-Champs, chez le notaire Chevreau, qui la confirma dans ses soupçons, à savoir que M. Gorenflot n'avait pas déposé un sou des 5,000 francs touchés par anticipation. Mille réflexions contraires s'agitèrent dans l'esprit de la mercière. Quel emploi son mari avait-il pu faire d'une somme si considérable? D'après les paroles surprises dans le rêve, il était question d'enfouissement; mais dans quel but? Les longues journées passées au dehors par M. Gorenflot firent naître la jalousie dans le cœur de sa femme. Le mercier n'était-il pas la proie d'une de ces créatures qui détruisent la tranquillité des ménages? Sous le prétexte d'aller contempler la nature, M. Gorenflot cachait-il une passion inavouable? L'enfouissement ne pouvait être qu'une figure destinée à exprimer les sommes que cette créature engloutissait.

— Il n'échappera pas à mes questions quand je reviendrai! s'écria la mercière.

Elle arriva à la maison et ne fut pas peu surprise de trouver deux gendarmes à cheval qui en gardaient les issues.

— Que se passe-t-il ici? demanda-t-elle.

— Cela ne vous regarde pas, la mère, dit l'un d'eux; passez tranquillement votre chemin.

— Malhonnête! s'écria-t-elle, voudriez-vous m'empêcher de rentrer chez moi?

— Seriez-vous madame Gorenflot?

— Elle-même, répondit-elle d'un ton héroïque.

L'un des gendarmes sauta à bas de son cheval, remit les rênes à son camarade, et prit le bras de la mercière.

— Vous allez me suivre, lui dit-il.

— Comment, vous m'arrêtez?

— On vous attend avec impatience au dedans.

Épouvantée de ce début, Mme Gorenflot se laissa mener sans résistance au rez-de-chaussée de sa maison qu'elle trouva plein de gardes forestiers allant, venant, ouvrant les armoires, furetant partout.

Devant une table, assis, se tenait M. Gorenflot, pâle, en face de deux hommes, l'un qui écrivait, l'autre qui dictait : le juge de paix et son greffier.

— Gorenflot! s'écria-t-elle.

— Qu'on emmène la prévenue dans la salle voisine,

dit le juge sans lever la tête, nous l'interrogerons tout à l'heure.

Quant au mercier, il n'avait pas répondu à l'appel de sa femme. Affaissé sur lui-même, la tête basse, les bras pendants, la physionomie renversée, ce n'était plus le Gorenflot rayonnant des jours précédents; ses lunettes elles-mêmes subissaient l'émotion générale qui le possédait. Les verres étaient recouverts d'une sorte de buée presque imperceptible, provenant de la chaleur des esprits vitaux qui s'échappaient de toute la personne du mercier.

Ainsi qu'il arrive souvent pour la découverte des grands crimes, un incident léger avait fait surprendre M. Gorenflot par les agents forestiers, dont la surveillance redoublait sous le coup des nombreuses destitutions qui les attendaient si les ravageurs de la forêt n'étaient pas découverts. Le mercier, parti le matin à l'aventure, s'était enfoncé dans la forêt, sans se douter qu'un garde le suivait; celui-ci, fatigué de ce manége, allait se retirer sans procès-verbal, lorsqu'en revenant, le mercier, après s'être assuré que personne ne pouvait le voir, entra dans une sorte de grotte secrète qu'il avait fait pratiquer par l'ouverture étroite d'un rocher. Il s'y glissa comme un serpent, et l'agent, craignant de le voir échapper, le saisit par les talons au moment où il allait disparaître. Le mercier fut pris d'un grand effroi, car la tête, le

buste et les jambes passés dans le souterrain, il ne pouvait se rendre compte de l'obstacle qui retenait son pied. Il crut à un animal féroce, à un sanglier, à un loup, lorsqu'une voix se fit entendre : — *Rendez-vous!* et il se sentit ramené en plein soleil. En se trouvant devant un garde forestier, M. Gorenflot se demanda si un loup affamé n'eût pas été préférable.

— Qu'alliez-vous faire dans ce trou? lui demanda le garde.

— Je me promenais, répondit le naïf mercier.

— Ah! vous vous promeniez, dit l'agent qui tenait M. Gorenflot par le collet.

En même temps, il prit un sifflet dans sa poche et en tira trois sons perçants auxquels répondirent d'autres coups de sifflet. C'était le signal convenu : de toutes parts éclataient des sifflets, les uns vifs et secs, les autres affaiblis et lointains. Des aboiements de chiens se joignaient à ces sons aigus qui se croisaient en remplissant la forêt de bruits inusités. Dix bandes de voleurs n'eussent pas fait plus grand tapage. Un à un accouraient les gardes forestiers, suivis de leurs chiens, hommes et animaux le regard irrité, l'œil en feu, grondant et menaçant.

— Nous le tenons! s'écriaient-ils pleins d'une joie féroce, à mesure qu'un de leurs camarades arrivait.

— Hou! hou! hou! répondaient les chiens qui,

s'amassant, finirent par former une meute considérable.

Pour donner plus d'éclat à cette arrestation, deux gardes firent monter M. Gorenflot sur le rocher en le tenant au collet, de telle sorte qu'on pût l'apercevoir de plus loin. Au bas du rocher, la meute grouillante aboyait; les animaux semblaient avoir le sentiment de cette prise importante. D'autres chiens plus fureteurs, après avoir flairé les alentours du rocher, le gravirent, et M. Gorenflot se crut dévoré; mais les gardes avaient intérêt à porter en triomphe leur proie vivante, et ils laissèrent seulement leurs limiers flairer les habits du délinquant, certains que les animaux seraient plus fins que les hommes pour découvrir tout objet appartenant au mercier ou touché par lui; en effet, après cette reconnaissance, les chiens sautèrent au bas du rocher, tournèrent autour et finirent par s'enfiler dans l'ouverture où avait été pris M. Gorenflot, en poussant des aboiements à faire éclater la roche.

— Il doit y avoir quelque chose là dedans, dit le garde qui avait arrêté M. Gorenflot.

— Faites sortir les chiens, reprit un autre.

Ils étaient tellement serrés dans cette grotte que les derniers n'y ayant pénétré qu'à peine, leurs queues frétillantes dépassaient l'ouverture. Les aboiements augmentèrent d'instant en instant, d'autant plus vifs qu'une sorte de combat se passait au dedans de la

grotte, les limiers entrés les premiers, acculés dans le fond, ne pouvant plus sortir qu'en passant sur le ventre des autres chiens, ce qu'ils opérèrent avec leur souplesse habituelle. Ces animaux intelligents revenaient vers leurs maîtres, comme pour apporter des nouvelles; par mille bonds dans la même direction, ils cherchaient à entraîner les gardes vers la grotte et semblaient leur dire qu'ils y feraient des découvertes importantes. L'un d'eux reparut le museau teint en bleu-perruquier, et ses aboiements prouvaient la colère qu'il éprouvait de cette peinture. Pendant qu'il s'essuyait le museau aux bruyères, un autre sortit de la grotte tenant à la gueule le pot de couleurs que M. Gorenflot ne manquait jamais d'emporter dans ses explorations.

— Voilà avec quoi ce brigand dégrade les roches! s'écria un des gardes.

Le mercier, recueillant tant d'injures de la part des hommes et tant d'aboiements des animaux, commença seulement alors à soupçonner l'étendue de son crime. Après de nombreux appels, des menaces et de plus nombreux coups de fouet, les chiens sortirent de la grotte, et un garde en tira tour à tour des pelles, des pioches, des râteaux, des serpettes, des scies, de grandes fâux et divers instruments tranchants qu'il approcha dérisoirement de la figure de M. Gorenflot pour les lui faire reconnaître. Ce fut

bien pis quand on découvrit des paquets de poudre qui devaient servir certainement à ces mines désastreuses que l'administration forestière ne savait comment empêcher. Les mots de vaurien, de brigand étaient jetés à la tête de M. Gorenflot qui n'osait y répondre en présence de ces nombreux ennemis. Le Christ portant sa croix ne recueillit guère plus d'amères insultes, et le mercier se croyait réellement en danger à chaque objet qu'on tirait de la grotte. Quelques gardes s'avançaient près de lui, et lui mettant le poing sous le nez :

— Nous en as-tu donné, de l'ouvrage, scélérat ! s'écriaient-ils.

Enfin, arriva un agent supérieur à cheval, attiré par les coups de sifflet et les aboiements, qui s'opposa aux insultes des gardes et commença immédiatement une instruction en prenant les noms et la demeure de l'*Amant de la forêt*. Le mercier ne crut devoir rien cacher et fut entraîné vers sa maison, où des perquisitions furent faites tout d'abord, en attendant le juge de paix ; celui-ci ne tarda pas à apparaître escorté de deux gendarmes, car, n'ayant habituellement que de vulgaires délits forestiers dans son canton, il n'était pas fâché de donner une tournure importante à cette affaire qui sortait des bornes ordinaires. L'interrogatoire durait déjà depuis deux heures quand Mme Gorenflot arriva de Paris, épouvantée du détournement des cinq mille

francs commis par son mari, et ne se doutant guère qu'elle n'avait entendu que le prologue d'un drame affreux auquel elle allait être mêlée.

Gardée à vue par un gendarme dans la salle à manger, la mercière se livrait à toute son intempérance de langage contre la justice, lorsque le juge de paix vint l'interroger à son tour.

— Veuillez nous donner l'emploi de vos journées depuis que vous habitez le pays, lui demanda-t-il.

— Depuis un an! est-ce que je puis m'en souvenir?

— Il le faut cependant.

Quoi que fît Mme Gorenflot en se gendarmant contre cet interrogatoire, il lui fallut rendre compte de ses occupations habituelles.

— Répondez sincèrement, lui dit le juge de paix, car au premier mot qui me semblera louche, je me verrai dans la nécessité de délivrer un mandat d'arrêt contre vous.

— M'arrêter! et pourquoi?

— Comme complice de votre mari.

— Mon mari, je vous l'abandonne... vous pouvez l'arrêter... Quand on détourne des fonds!...

— Vous accusez votre mari d'avoir détourné des fonds?

— Certainement; cinq mille francs, chez le notaire.

— Quel notaire?

— M. Chevreau, rue Neuve-des-Petits-Champs.

— Greffier, écrivez que madame accuse son mari d'avoir détourné cinq mille francs chez le notaire Chevreau. Mais ce notaire n'a-t-il pas porté plainte au parquet de la Seine?

— Non, monsieur ; c'est moi qui me plains.

Ce fut le dernier coup porté à M. Gorenflot. Le juge de paix, heureux d'arrêter un criminel important, écouta trop légèrement les plaintes de la bourgeoise, et le mercier, accusé d'avoir saccagé la forêt de Grateloup, fut également prévenu de détournement de fonds. Mme Gorenflot prouva facilement son innocence : elle ne sortait jamais de son jardin et ignorait ce que faisait son mari au dehors ; mais elle raconta l'épisode du chevreuil jeté par-dessus les murs, et ce fut un nouveau délit ajouté aux deux autres.

Quand le greffier eut barbouillé un nombre suffisant de feuilles de papier, quoi que pût dire M. Gorenflot pour sa justification, il fut emmené par les gendarmes pour être conduit à la prison de Grateloup. Les adieux du mari et de la femme ne furent pas touchants : Mme Gorenflot vit partir son mari d'un œil sec et lui jeta à la tête d'amères récriminations. Grâce à des personnes influentes du pays, le mercier fut relâché deux jours après, mais le procès ne s'en instruisit pas moins, et l'acte d'accusation fit grand bruit à Paris et amena de vives discussions à la brasserie des *Amis de la Nature*.

VII

LA FORÊT AU TRIBUNAL. — LAVERTUJON COMPLOTE UN NOUVEAU TABLEAU SYMBOLIQUE.

Le procès, qui eut lieu peu de temps après, est malheureusement un de ceux dont la *Gazette des Tribunaux* n'a pas rendu un compte étendu. Avec la précision qu'apportent les sténographes dans leurs analyses, on aurait aujourd'hui des documents intéressants pour et contre la Nature, car l'avocat de M. Gorenflot appuya sa défense sur un amour immodéré de la Nature qui avait poussé son client dans la voie des délits.

La salle du tribunal avait changé d'aspect par la grande quantité de pièces de conviction amoncelées dans divers endroits. Sur les degrés qui conduisent à l'estrade des juges on avait disposé de nombreux fragments de roches provenant de l'explosion, et l'huissier s'était ingénié à faire des trophées des divers instruments de jardinage saisis dans la grotte

lors de l'arrestation du mercier. De son côté l'avocat s'était fait remettre par l'administration des eaux et forêts diverses essences de jeunes plants qui formaient une voûte de verdure au banc de la défense. Grâce à cette décoration, la salle, habituellement grise et froide, avait un aspect printanier qui se voit rarement dans les tribunaux.

Les gardes forestiers remplissaient le prétoire à titre de témoins, et au milieu d'eux se remarquaient le ban et l'arrière-ban des *Amis de la Nature*, peintres et poëtes. Au banc de l'avocat, Mme Gorenflot prêtait assistance à son mari, et le fond de la salle était occupé par les paysans de Grateloup, les braconniers et les bûcherons, que cette affaire intéressait au plus haut point.

Après l'acte d'accusation, qui ne dura pas moins d'une heure, M. Pickersgill fut interrogé, car il se présenta lui-même au parquet lorsqu'il apprit par les journaux le dénoûment de cette affaire où il avait joué un certain rôle. Sur la demande qui lui fut faite par le président d'expliquer pourquoi il ajoutait un fer aux flèches peintes par M. Gorenflot, le peintre anglais exprima l'indignation qui s'était emparée de lui en voyant les rochers salis d'un bleu choquant. Il témoigna de son plus vif respect pour la coloration naturelle des rochers, et prétendit qu'en déroutant les indications de M. Gorenflot il avait été poussé par le

désir de châtier l'audacieux *snob* qui, de son propre chef, détruisait par ce tire-l'œil les lignes tranquilles et ondulantes des grès de Grateloup. Un murmure sourd, parti du banc des *Amis de la Nature*, prouva à l'Anglais que ses opinions n'étaient pas partagées par tout l'auditoire. Si le président n'eût déclaré formellement que les interrupteurs seraient expulsés de l'auditoire, le peintre Lavertujeon eût accueilli son confrère par des grognements agressifs, car, jaloux de la réception de l'Anglais au Salon, Lavertujeon prenait ouvertement parti pour M. Gorenflot.

Les agents forestiers vinrent ensuite tour à tour déposer des soucis que leur avait causés l'entreprise du mercier. Réprimandés par leurs supérieurs, menacés de destitution, ils avaient veillé des nuits sans nombre, persuadés que tous ces délits se commettaient après la tombée du jour. De leur opinion à tous, il résultait qu'il avait fallu un grand nombre de bras pour accômplir ces désordres, mais que, jusqu'alors, M. Gorenflot seul avait pu être saisi en flagrant délit.

La déposition de Bigle était délicate. L'avocat de M. Gorenflot avait longtemps fait partie du club des *Amis de la Nature*, à l'époque où il était simple étudiant en droit. Cette affaire fut son début, et il pria son ami Bigle de ne pas trop vivement charger l'accusé. Bigle mit sa conscience en paix en déclarant

au tribunal les faits antérieurs à l'arrestation. Tacitement il partageait les opinions du peintre Pickersgill; mais la quantité de charges qui accablaient le mercier le décida à ne pas donner cours à ses sentiments intimes.

— Tu ne peux pas contribuer à faire condamner l'*Amant de la forêt*, lui avait dit avant l'audience le philosophe Bougon.

Et ce fut à partir de ce moment que M. Gorenflot fut décoré de ce titre dont l'avocat s'empara pour atténuer les torts de son client.

Chacun attendait avec curiosité la déposition de Mme Gorenflot, qui n'avait pas peu contribué, dans l'instruction, à compromettre son mari; mais, au grand étonnement du tribunal, la mercière lutta de tout son pouvoir contre sa propre déposition devant le juge d'instruction, et fit entendre que des motifs particuliers, que devait plus tard expliquer l'avocat, l'avaient poussée dans une voie de récriminations dont elle se repentait aujourd'hui. Pressée par le président de faire connaître ces motifs particuliers, Mme Gorenflot se troubla, rougit et ne put trouver de paroles.

— Messieurs de la cour, s'écria l'avocat Corbin en venant au secours de la mercière, vous avez entendu Mme Gorenflot en vertu de votre pouvoir discrétionnaire, et rien dans sa déposition devant M. le juge d'instruction ne doit être pris en mauvaise part contre

mon client. Des liens trop étroits unissent ces époux fidèles pour que vous prêtiez attention aux nuages domestiques qui s'élèvent dans les ménages les mieux unis. Écoutez à de certains moments la meilleure des femmes, elle parlera de son mari comme du plus grand criminel que les enfers aient vomi : ce jour-là le mari aura refusé une toilette à sa femme. Ce n'est pas sur une telle accusation que vous amènerez un innocent sur les bancs de la police correctionnelle. On a appelé M. Gorenflot l'*Amant de la forêt,* et on a eu raison. Voilà ce qui troublait le ménage de mon client. Sa femme était jalouse!

En ce moment Mme Gorenflot se couvrit la figure de son mouchoir.

— Oui, messieurs, elle était jalouse! Ne le voyez-vous pas à ce sentiment de pudeur qui la pousse à cacher les cruelles sensations qui ont si longtemps déchiré son cœur! Mme Gorenflot était jalouse de la forêt! Toute la journée son mari la délaissait pour adresser de secrets hommages à cette forêt qui absorbait toutes ses tendresses. Quelle que soit la nature des infidélités d'un mari, les femmes n'en sont pas moins froissées. Cette forêt de Grateloup, cette rivale de Mme Gorenflot était bien séduisante. J'ai voulu la parcourir moi-même, messieurs, pour me rendre compte de ses séductions, et peu à peu j'ai compris tous les charmes dont elle pouvait disposer pour séparer des

époux unis jusque-là. Me permettrez-vous, messieurs, de m'appuyer sur l'infidélité? Quelle est la femme, la plus tendre, la plus aimante. la plus belle, qui n'ait été sacrifiée à quelque objet nouveau? Pourquoi? Parce que cette femme a été trop uniformément tendre, trop uniformément aimante, trop uniformément belle. Mme Gorenflot, en honnête épouse, ne connaît pas ces coquetteries que savent employer certaines femmes dont le rôle consiste à aiguillonner l'homme, à se faire désirer, à ne se rendre qu'après mille combats charmants. Ces maîtresses sont dangereuses, car le cœur est remplacé par l'art, elles ne sont occupées qu'à changer de sentiment, à se montrer toujours aimables sous un aspect différent. La forêt, messieurs, est la plus dangereuse des courtisanes : quatre fois par an elle se transforme et se métamorphose, de telle sorte qu'elle offre aux yeux épris de ses beautés des aspects toujours nouveaux. Si, pendant l'hiver, elle est triste et sombre, son réveil, au printemps, n'en est-il pas bien plus séduisant? M. Gorenflot l'aimait comme à cet âge où l'homme, revenu des illusions, s'attache à une jeune enfant timide. Les nouvelles pousses d'où sortent des feuilles si tendres et si vertes ne nous rappellent-elles pas ces jeunes filles élancées dont le corps se forme et dont l'haleine est plus pure qu'un vent frais? Dans l'été, la forêt est au comble de sa splendeur; elle éclate de richesses, elle est couverte

de diamants, resplendissante; c'est une reine en toilette de cour un soir de grande réception. Tout est en fête : le soleil se met de la partie et illumine cette triomphante beauté... Qui n'aimerait alors la forêt? M. Gorenflot n'est pas coupable. Tous, si nous ne vivions pas enfermés dans les villes, nous partagerions la même passion. Vous comprenez maintenant ces folies, n'est-ce pas, messieurs? et vous les pardonnez. Que sera-ce quand je vous aurai montré la forêt se métamorphosant à l'automne et prenant les attitudes calmes d'une belle femme de trente-cinq ans, c'est-à-dire de la créature arrivée à l'état le plus séduisant peut-être? Les grandes passions sont envolées, mais il reste encore une affection soutenue : ce sont les femmes de trente-cinq ans qui laissent le plus de traces dans le cœur des hommes. M. Gorenflot connut la forêt en automne, messieurs, et ce simple fait vous expliquera l'attachement sérieux qui en résulta. La forêt, à cette époque, se présentait comme une personne réservée, un peu fatiguée des orages de la vie et à qui une douce amitié devait suffire. Trompeuses apparences! Mon client s'y laissa prendre; il était arrivé à cet âge où l'on se souvient à peine des folies de la jeunesse. Il fréquenta la forêt, trop souvent pour son repos, et en reçut à chaque visite mille preuves d'affection auxquelles les cœurs les plus insensibles peuvent à peine résister.

— Maître Corbin, dit le président en interrompant l'avocat, ne vous laissez-vous pas entraîner un peu par votre sujet ?

Les *Amis de la Nature* poussèrent une exclamation douloureuse en voyant couper si brutalement les belles comparaisons de leur ancien camarade.

— La défense n'est pas libre, dit le philosophe Bougon à Lavertujeon, occupé à dessiner la toque écrasée de l'avocat Corbin, qui, en pérorant, la pétrissait et lui infligeait des transformations aussi variées que celles de la forêt.

— Il y a un beau tableau à faire avec cette toque, dit Lavertujeon ; elle est d'un ton...

— J'en étais à la fin de l'automne, messieurs de la cour, continua l'avocat Corbin, et je voulais vous montrer comment, peu à peu, M. Gorenflot se laissa séduire et comment il devint l'*Amant de la forêt.*

En parlant ainsi, l'avocat Corbin renversa sa toque sur son bureau, l'aplatit et la tint dans la situation d'une femme qu'après de nombreux coups un scélérat essaye de détrousser sur un grand chemin.

— Messieurs, s'écria le procureur du roi, le ministère public ne saurait admettre le titre d'*Amant de la forêt* qui blesse les mœurs et semble faire de l'accusé un personnage poussé par des motifs d'un ordre tout particulier.

— Monsieur le procureur du roi, continua l'avocat

en donnant du jeu à sa toque et en la replaçant sur sa tête, discutera ce titre dans sa réplique ; mais je crois avoir le droit de m'en servir.

— Est-il convenable, reprit le procureur du roi, d'équivoquer sur une sorte d'adultère en présence d'une femme légitime, Mme Gorenflot, qui ne peut entendre ces comparaisons sans rougir?

Me Corbin fit descendre la toque des hauteurs de son crâne.

— Il ne laissera donc pas sa toque tranquille ! dit Lavertujeon, qui ne pouvait réussir à suivre avec le crayon les formes variées que la main de l'avocat modifiait à tout instant.

— J'engage maître Corbin à abréger son plaidoyer, dit le président.

— Je remercie messieurs de la cour, dit l'avocat, d'accepter ce titre d'*Amant de la forêt.*

— La cour ne l'accepte pas, maître Corbin, reprit le procureur du roi.

— Du moins elle le tolère.

— Maître Corbin, dit le président, dans l'intérêt de votre client, vous devriez chercher une autre qualification : nous sommes certains que votre imagination ne vous ferait pas défaut. Votre client lui-même vous en saurait gré.

L'avocat se pencha vers M. Gorenflot et lui parla à l'oreille.

— Messieurs de la cour, reprit-il, M. Gorenflot se trouve honoré de cette appellation ; n'est-il pas juste qu'une voix dans cette enceinte lui fasse oublier la souillure qu'il éprouve de se trouver sur le banc des criminels, en essayant d'atténuer le délit, si délit il y a, par le récit d'une passion qui montre un cœur encore chaud? J'abrégerai donc et je vous montrerai M. Gorenflot allant tous les matins à ses rendez-vous dans la forêt...

L'avocat fit faire sur le bureau une petite promenade à sa toque.

— Il trompait sa femme, continua-t-il, mais ce n'est pas là un de ces adultères qui entraînent des désordres dans les ménages, qui amènent des enfants étrangers au milieu des familles... Non, messieurs. Ce sont des joies permises, et il faut bien que je vous dise la tristesse de mon client quand les feuilles jaunies tombèrent une à une, quand la forêt prit ses habits de deuil, quand des larmes sans fin coulèrent le long des troncs noircis, quand la neige étala ses tentures blanches comme pour l'enterrement d'une jeune fille... Alors, messieurs de la cour, le cœur de M. Gorenflot saigna, il crut à la mort de celle qu'il avait tant aimée. Tout le portait à cette idée... De longues files de corbeaux s'abattaient à de certains endroits, comme s'ils cherchaient à violer une sépulture...

L'avocat Corbin avait plié sa toque de telle manière qu'elle ressemblait véritablement à ces funèbres oiseaux. Aussi trouva-t-il bon de faire planer un moment sa terrible toque au bec crochu devant le tribunal.

— Seuls, les cyprès, les ifs et les pins gardaient leur sombre toilette verte, comme pour montrer que le deuil est éternel... Ce sont là, continua l'avocat, de ces douleurs poignantes auxquelles il est impossible de ne pas s'abandonner... L'*Amant de la forêt* a résisté à ces tristesses, à ces mélancolies qu'une âme faible n'eût pu supporter... Mais aussi quelles joies, quels ravissements, quelles extases, quand aux premiers souffles du printemps la nature reprit ses droits!... Voilà, messieurs, l'image de ce renouveau dont j'ai voulu faire passer des preuves sous vos yeux.

L'avocat Corbin se retourna vers les arbres qui ombrageaient son banc.

— Les voilà ces jeunes pousses, ces tendres et suaves verdures, la fête des yeux... Et on accuse M. Gorenflot d'avoir fait arracher ces plantations naissantes! Ah! messieurs, vous ne connaissez pas mon client... Il respectait un brin d'herbe, car ce brin d'herbe faisait partie du tapis de sa bien-aimée. (Roulée dans les mains de l'avocat, la toque prit la forme d'un brin d'herbe.) Un amant qui est reçu par une femme de qualité a-t-il jamais songé à enlever une rosace du tapis du boudoir? Ce serait de la démence.

Comment! messieurs, l'*Amant de la forêt* aurait employé la scie et la hache pour couper des arbres, quand il sait que ces arbres sont les enfants de la forêt!... On va jusqu'à dire qu'il a fait jouer la mine et fait sauter des rochers. Allons donc! ces explosions, cette artillerie ne sont pas les concerts dont un amant régale les oreilles de sa maîtresse... Oui, M. Gorenflot a touché à la forêt, mais dans quel but? Il a nettoyé un sentier. (Avec sa toque, Me Corbin balaya son bureau.) Le fameux sentier de la mare, encombré de grosses pierres, il l'a sablé, il l'avoue. Si c'est un crime, condamnez-le; mais ne le condamnez pas pour des explosions de mines, pour des souterrains creusés, pour des détournements de cours d'eau, pour des massifs enlevés, pour des futaies éclaircies. Rien que cet amas d'instruments de destruction l'innocente... Vous avouez qu'il y a d'autres coupables; trouvez-les, et nous serons heureux de les voir face à face de l'*Amant de la forêt*... Ce sont des maraudeurs, j'en suis certain, des vagabonds; mais M. Gorenflot n'est ni un vagabond, ni un maraudeur. Messieurs, si nous pouvions transporter le tribunal sous les chênes de Grateloup, je ne doute pas que les animaux, les biches au pied léger, les oiseaux, la brise, ne vinssent témoigner à décharge en faveur de l'*Amant de la forêt.*

Ainsi parla l'avocat Corbin, dont le discours fut suivi des murmures flatteurs des *Amis de la Nature*. Il se

fit un moment de silence pendant lequel l'avocat considéra avec attendrissement sa toque, la redressa, et, pour la reposer de ses diverses incarnations, lui rendit sa forme naturelle, au grand désespoir du peintre Lavertujeon, qui depuis quelque temps s'était appliqué à en rendre les contours aplatis.

Cette toque lui inspira un mot cruel.

— Ce Corbin est toqué, dit-il.

— Messieurs, dit le procureur du roi, si l'accusé Gorenflot croit échapper à la vindicte des lois par cette profusion, trop longtemps soutenue, de comparaisons, d'images et de métaphores, il se trompe. Gorenflot est accusé d'avoir violé les lois de l'administration forestière en coupant des arbres, en faisant sauter des groupes de rochers, en salissant de ses peintures des grès centenaires, et cette sorte de passion pour la forêt qu'on invoque pour détourner la rigueur de votre jugement n'est qu'un moyen oratoire trop souvent employé pour qu'il puisse réussir en cette circonstance. Puisque le défenseur se retranche derrière l'amour, il devrait savoir que l'amour n'excuse rien. Un homme assassine une femme, une femme assassine un homme, il serait vraiment trop facile de dire : C'est la faute à l'amour ; je n'ai pas assassiné ; l'amour seul a armé mon bras. Si Mme Gorenflot abandonnait demain le domicile conjugal et qu'elle invoquât l'amour pour expliquer cette fuite, que dirait son mari ? M. Goren-

flot viendrait déposer sa plainte entre nos mains et la justice l'aiderait dans ses recherches. Tout amour qui ne prend pas sa source dans un but noble et élevé conduit au crime, et nous le jugeons sous cette nouvelle transformation. Que le défenseur ait tracé un séduisant tableau du printemps, je ne m'y oppose pas ; qu'il ait mis en regard l'antithèse d'un noir hiver, ceci fait l'éloge de son éloquence ; mais M. Gorenflot n'en est pas moins coupable des délits prévus par le code. Les avocats les plus brillants ne le sauveraient pas des peines qui l'attendent. Je veux vous montrer un Gorenflot plus réel, celui qui est assis en ce moment sur les bancs de la police correctionnelle, une sorte de maniaque, dont M. Pickersgill vous a fait remarquer l'idée fixe. C'est ce peintre anglais que nous remercions d'avoir déposé spontanément de ce qu'il a vu. Voilà le véritable *Amant de la forêt* que M. Pickersgill ! Il s'inquiète, il s'étonne, il s'irrite de voir dégrader les roches de Grateloup, et il s'en venge spirituellement. Pourquoi s'en venge-t-il ? Parce que, en artiste épris des charmes de la nature, il ne peut souffrir que des roches soient marquées d'une lance bleue comme un passeport l'est du timbre de la préfecture de police. De cette manière, le peintre se moquait finement du maniaque ; mais il y a eu d'autres délits. L'administration forestière jouit d'un code dont il ne lui est pas permis de s'écarter. Nous condamnons

tous les jours des malheureux qui enlèvent du bois mort, des feuilles sèches ; nous dressons procès-verbal contre les propriétaires d'animaux qui s'introduisent dans la forêt, et vous osez demander l'acquittement d'un homme poussé par on ne sait quelles étranges idées, qui fait sauter des blocs de rochers, détourne des rivières, creuse des cavernes et détruit des plantations! Qui a donné à l'accusé Gorenflot le droit de se poser en Créateur? A quelles idées obéit-il? S'il a un système, qu'il le déroule! Sa malheureuse épouse en a trop dit le premier jour pour se rétracter à l'audience. Sans doute, en sa qualité de femme de l'accusé, nous ne pouvons la regarder comme un témoin ordinaire, car si elle avait prêté serment, ce serait un faux témoin. Mais nous avons recueilli précieusement ses propres aveux lors du premier interrogatoire, au moment où, arrivant de Paris, déjà saisie du détournement des 5,000 francs, son indignation la poussait à découvrir toute la vérité. Ces 5,000 francs ont été dépensés en achats d'outils, en poudre, en main-d'œuvre, en payement du silence de certains complices que l'instruction n'a pu découvrir, mais qui n'en sont pas moins sous l'œil de la justice. Non, messieurs, Mme Gorenflot n'est pas jalouse de la forêt, elle a trop de bon sens pour s'inquiéter des tendresses de cette personne, ainsi que le disait le défenseur. Elle est inquiète de voir son bien passer en folies, en ter-

rassements, en mines, en serpettes, en scies et en pioches... Qu'elle se rassure! la loi la vengera. Qu'un châtiment sévère ramène M. Gorenflot à son devoir; je mets Mme Gorenflot sous la protection de messieurs de la cour.

L'avocat Corbin demanda au président l'autorisation de répliquer. Comme il était novice au barreau, il dépensait follement son patrimoine de paroles, et il ne parla pas moins d'une heure, en donnant à sa toque les formes les plus fantastiques, ce qui indisposa tout à fait le tribunal. M. Gorenflot fut condamné à 1,000 francs de dommages-intérêts et à deux jours de prison; mais une ovation préparée par son avocat, dans le but de l'amener à un appel, lui fit oublier les émotions de l'audience. Le philosophe Bougon, le peintre Lavertujeon, le poëte Godard et leurs camarades s'avancèrent vers le banc des accusés et prodiguèrent au mercier des poignées de main et de chaudes accolades, qui le surprirent profondément.

— Monsieur Gorenflot, lui dit l'avocat, j'ai l'honneur de vous présenter les *Amis de la Nature,* qui ont suivi ces débats avec le plus vif intérêt, et qui vous comprennent.

Le mercier, plein d'émotion, avait les larmes aux yeux.

— Allons, messieurs, cria l'huissier, il faut sortir de la salle!

— Mon mari va donc aller en prison ! s'écria Mme Gorenflot.

— Non, madame, dit l'avocat, il est libre de vous suivre... Nous en rappellerons, et je vous assure que nous gagnerons.

— Viendras-tu, Gorenflot? dit la mercière à son mari que le philosophe et ses amis entouraient.

— Sortons de cette enceinte au plus vite, dit Bougon ; l'atmosphère est lourde et épaisse...

— Oh ! si vous connaissiez la forêt ! soupira M. Gorenflot.

— Tu penses encore à cette forêt ! s'écria la mercière.

M. Gorenflot se tourna vers l'avocat Corbin, l'emmena à quelques pas et l'engagea à dîner, ainsi que les *Amis de la Nature,* ce dont Bougon fut particulièrement touché.

— Après le repas, dit le mercier, nous irons faire une dernière promenade dans cette forêt que j'ai tant aimée !

— J'accepte, répondit l'avocat, et je me charge de faire accepter également votre invitation à ces messieurs.

Mme Gorenflot fut d'abord effrayée des singuliers convives que son mari entraînait à la maison, mais l'avocat Corbin lui offrit son bras et lui tint des propos si recherchés et si galants, qu'elle oublia les

fâcheuses impressions de l'audience. Il était quatre heures de l'après-midi ; le mercier pria ses invités de revenir par la forêt, dont il connaissait assez les détours pour abréger le chemin et ne pas faire plus d'une lieue. Ce furent de gros soupirs que recueillirent les *Amis de la Nature*, quand M. Gorenflot passait près d'un endroit où il s'était permis quelques embellissements.

— Voilà ce que j'ai fait, disait-il au philosophe Bougon en les lui montrant, et personne ne m'en sait gré !

Mais il parlait à voix basse de peur que sa femme ne l'entendît. Arrivé à l'endroit où la mine avait disjoint les rochers, M. Gorenflot se baissa, ramassa quelques débris de grès et en offrit à chacun de ses nouveaux amis.

— Peut-être, dit-il, l'administration ne nous empêchera-t-elle pas de recueillir ces faibles traces de mes travaux.

Plus tard, dans la soirée, il signa de son nom chacune de ces pierres et pria les *Amis de la Nature* de les conserver précieusement.

A mi-chemin, l'avocat Corbin quitta le bras de la mercière, prit celui de son mari et lui dit :

— Il faudrait faire quelques concessions à Mme Gorenflot. Elle craint que vous ne retombiez sous le

coup de la justice correctionnelle. Dans votre intérêt, je vous engage à la prudence.

— Mon parti est pris, s'écria le mercier... Voyez-vous cette grotte que j'ai creusée au péril de mes jours? Nous allons nous y arrêter; ma femme sera satisfaite.

L'avocat courut à Mme Gorenflot et la pria de venir se reposer dans la grotte. Quand tous furent entrés :

— Que cette grotte porte à jamais le titre de *Grotte du Serment!* s'écria le mercier. Ici je jure, en présence de ma femme et de nombreux témoins, que je renonce à embellir les charmes de la forêt. Que la voûte croule sur ma tête si la vérité ne guide pas mes paroles... Une administration jalouse a arrêté mes travaux; elle est toute-puissante, je fais le serment de ne plus lutter contre ses ordonnances... Je respecterai son code, je le jure! Madame Gorenflot, es-tu contente de moi?

La mercière se laissa tomber dans les bras de son mari.

— Je te demande seulement la permission de venir quelquefois me réfugier dans cette *Grotte du Serment,* afin que les souvenirs que j'y puiserai me rappellent sans cesse ma détermination présente...

Ce nouvel incident mit tout à fait en belle humeur

Mme Gorenflot, qui fit les honneurs de sa table avec la plus grande courtoisie.

— Que crayonniez-vous à l'audience? demanda l'avocat Corbin à Lavertujeon.

— Je voulais prendre un dessin exact de votre toque.

— Ma toque! s'écria l'avocat.

— Certainement, votre toque!

L'avocat troublé, craignant le peintre, alla vers Bougon et lui dit :

— J'aurais préféré que M. Lavertujeon fît une bonne caricature du procureur du roi.

— Lavertujeon ne dessine pas de caricatures, dit le philosophe ; c'est un peintre d'histoire.

— Notre ami Lavertujeon, reprit Bougon, méprise complétement la figure des hommes... En croquant ta toque, il couvait certainement une idée; n'est-ce pas, Lavertujeon ?

— Cette toque, qui ne pouvait rester un moment dans une attitude naturelle, m'a beaucoup contrarié... Tenez, voilà mon album ; j'ai pu à peine saisir quelques profils.

Le peintre tira un album de sa poche, et montra les divers aspects de la toque de l'avocat, tantôt penchée, tantôt droite, rejetée en arrière, penchée en avant, ressemblant à un gâteau de Savoie, à un brin

d'herbe, à un balai, à un oiseau de proie, puis les côtés aplatis.

— C'est très-bien! très-bien! s'écria le philosophe.

— Je ne pourrai pas me servir de ces croquis, dit le peintre.

— Oui, tu as sans doute peur de ton audace.

Le peintre ferma les yeux pour essayer de comprendre le philosophe.

— Voilà un bon tableau que Corbin devrait te commander.

— Je ne vois pas de tableau possible avec ma toque, dit l'avocat froissé.

— Quand Lavertujeon t'aura expliqué son idée, dit le philosophe en donnant un violent coup de genou au peintre.

— Je peux peindre une toque pour Corbin, s'il le désire.

— Et que ferai-je d'une toque peinte? Ce n'est guère intéressant.

— Attends, dit le philosophe, Lavertujeon aurait ajouté quelque chose à la toque.

— Dame! dit le peintre en réfléchissant, un encrier en plomb, avec une grande plume blanche, n'aurait pas mal fait à côté.

— Bravo! dit le philosophe, et je connais assez Lavertujeon, — il n'oublie rien, — pour savoir qu'il aurait posé, non loin de la toque, un gros dossier...

— Avec une couverture en papier gris, attachée par du fil rouge! s'écria le peintre dans la fureur de la composition.

— Quand je te disais, Corbin, reprit le philosophe, que Lavertujeon machinait quelque tableau pendant l'audience. Rien ne serait plus piquant dans un cabinet d'avocat!

— Il faut que je sois fatigué par les débats, dit l'avocat, je ne trouve pas ce sujet très-intéressant... Une toque, un encrier, du papier, des plumes...

— Et un dossier; fais attention à ce gros dossier.

— Avec couverture en papier gris; je peindrai cela à merveille, dit Lavertujeon.

— Je suis certain que M[me] Gorenflot comprend très-bien le sujet, reprit le philosophe.

La mercière et son mari, qui ouvraient de grands yeux, se crurent obligés, par politesse, de s'incliner en signe d'assentiment.

— Tu aimes peut-être les sujets compliqués, dit le philosophe à Corbin. Si tu veux que Lavertujeon couvre son œuvre de symboles, il le peut, quoiqu'il préfère s'en tenir à la lucidité de l'action.

— Je ne te comprends pas, dit l'avocat; laisse parler Lavertujeon, il sera peut-être plus clair que toi.

— Je ne demande pas mieux, dit le philosophe,

que de laisser la parole à Lavertujeon... Explique ton idée à Corbin.

Le peintre parla de sa façon de grouper le dossier et la toque; il prétendait poser l'encrier à gauche du spectateur, avec la grande plume penchée sur le côté; cependant il hésitait entre un encrier de faïence et un encrier de plomb. Son dossier devait-il être masqué à moitié par la toque ou apparaître dans sa volumineuse épaisseur, voilà ce qui le troublait : ses explications ne durèrent pas moins d'un quart d'heure, pendant lequel l'avocat s'appliqua à démêler de quels symboles il pouvait être question en pareille matière.

— Réellement, Corbin, reprit le philosophe, tu n'es pas fort; tu plaides bien, tu as parfaitement défendu l'*Amant de la forêt*, mais tu ne te connais pas en peinture.

— Si tu peux me démontrer qu'il y a un symbole dans les explications de Lavertujeon, je lui commande immédiatement le tableau.

— Est-ce convenu ? dit le philosophe.

— Parfaitement.

— Tope là dans la main de Lavertujeon : tu lui dois 500 francs. C'est un tableau de 500 francs que tu viens de lui commander. A un autre j'en demanderais 1,000; mais, comme tu débutes au barreau, il ne faut pas t'écorcher. Lavertujeon, passe-moi ton album.

— Bien. Maintenant, écris-moi au-dessous de ces toques : *Souvenir de la séance du tribunal correctionnel du* 10 *juillet* 1840. Voilà le symbole ; passe le symbole à Corbin qu'il l'admire.

L'avocat regarda avec stupéfaction ces croquis qui ne lui apprenaient rien.

— Ce n'est plus une toque que Lavertujeon peindra! s'écria le philosophe; ce sont vingt toques dans l'état où tu les vois : vingt toques d'un brillant orateur qui s'est abandonné aux sensations les plus vives pour défendre M. Gorenflot. Vois-tu cette toque fière et droite? c'est un de tes arguments triomphants. On pourrait appeler ce tableau *la Palme de l'Éloquence*. La toque est écrasée, signe certain que ton rival a perdu la victoire. On te peindrait en pied, plein d'enthousiasme, l'œil brillant, la bouche frémissante, qu'un pareil portrait ne vaudrait pas le symbole de l'ami Lavertujeon. Connais-tu l'archange Michel terrassant le démon? Eh bien, si tu ne le connais pas, va au Louvre voir le tableau de Raphaël, et pense que tu as dans ton cabinet une œuvre supérieure.

Les *Amis de la Nature* soutinrent que le philosophe avait raison.

— Quel effet imprévu, s'écria Bigle, quand la toque de Corbin a pris la forme d'un gros corbeau!

— En brin d'herbe, ma toque ne m'a pas déplu, dit

l'avocat avec un sourire complaisant. J'ai trouvé tout à coup le brin d'herbe.

— Vraiment, demanda Bougon, ce brin d'herbe n'avait pas été préparé dans le silence du cabinet?

— J'ai bien vu que ce jeu de toque était spontané, dit Lavertujeon.

— Voilà pourquoi il faut que Lavertujeon te soigne son tableau de *la Palme de l'Éloquence*, continua le philosophe qui avait à cœur d'enlever une dernière trace de grimace sur les lèvres de l'avocat; tu tiens dans ton cabinet tous tes effets à l'avenir. Tu as à plaider le matin; avant d'aller à l'audience, tu regardes les toques de ton tableau, et tu te dis qu'à tel moment, en présence de tel argument, il faut renouveler le jeu de la toque. C'est à considérer.

Corbin, vaincu, accepta le tableau de Lavertujeon, et le philosophe ne se leva pas de table sans prévenir Mme Gorenflot que prochainement le peintre creuserait un symbole pour son mari.

— 500 francs, dit-elle, c'est bien cher!

— Aimez-vous mieux que M. Gorenflot continue ses relations avec la forêt?

— Vous avez raison, dit-elle.

Le soir, comme M. Gorenflot reconduisait ses hôtes, charmé tout particulièrement de l'imagination du philosophe, il le prit par le bras.

— Venez donc me demander un jour à dîner sans façon, lui dit-il. Cette *Grotte du Serment* ne répond pas assez à son titre... Je voudrais trouver quelques accessoires pour la rendre plus significative.

VIII

L'ALLEMAGNE S'INQUIÈTE DES TENDANCES PANTHÉISTES DE LA FRANCE EN 1846.

Ce procès changea complétement les habitudes de M. Gorenflot, qui renonça dès lors à l'embellissement de la forêt; s'il y retourna comme d'habitude, ce ne fut plus secrètement; et le hasard l'ayant fait se rencontrer sur le chemin avec l'inspecteur, celui-ci chercha à lui faire oublier ses tribulations au tribunal correctionnel.

M. de Cornulier, inspecteur de la forêt de Grateloup, était un galant homme, disposé à rendre service à ceux qui l'approchaient. Il promit au mercier de le soustraire à ses deux jours de prison, et il fut assez puissant pour y réussir. Les gardes à pied, les cantonniers, les gardes à cheval, qui rencontrèrent M. Gorenflot en compagnie de l'inspecteur, s'empressèrent dès lors de témoigner leurs respects à l'ancien mercier, et il en profita pour suivre leurs travaux de près et s'instruire dans l'aménagement d'une forêt. Ne pou-

vant plus travailler par lui-même, M. Gorenflot s'intéressa au travail des autres, et tous les jours il ne manquait pas, après déjeuner, d'aller tantôt voir pratiquer une coupe d'amélioration, tantôt assister aux essais qui se faisaient pour remédier aux maladies des arbres, tantôt voir des plantations nouvelles, tantôt suivre l'enlèvement des *chablis*, qui sont des arbres rompus par les vents.

Devenu questionneur perpétuel, M. Gorenflot faisait parler les ouvriers en leur offrant de quoi boire bouteille, et il obtint ainsi des renseignements plus précis que s'il avait étudié à l'école forestière de Nancy. Les ouvriers aiment à critiquer leurs maîtres : en même temps qu'ils parlaient au cabaret de leurs travaux, ils ne manquaient pas de décocher quelques coups de langue aux gardes généraux et au conservateur lui-même.

Il se passe des luttes curieuses entre les jeunes plants d'une forêt, qui tous cherchent à s'emparer de la lumière et de l'atmosphère. Les plus faibles sont étouffés et tombent en pourriture; ceux qui doivent rester se débarrassent de plus en plus de leurs branches basses. Il n'y a pas d'inconvénients à cette lutte pendant la première jeunesse de la forêt, car les jeunes brins se prêtent un mutuel abri contre les intempéries; seulement le forestier doit imiter la marche de la nature dans la coupe de régénération.

Il arriva, pendant que M. Gorenflot faisait son éducation, qu'une partie de la forêt fut négligée; les jeunes arbres trop serrés, privés d'air et de lumière, devinrent fluets et maigrelets, car il est dans leur nature de s'allonger le plus possible, ainsi qu'un homme qui marcherait sur la pointe des pieds pour se grandir. Les malheureux font des efforts désespérés pour dépasser les autres, et ils s'allongent aux dépens du tronc qui est une sorte d'estomac, jusqu'à ce que leur taille, développée avec exagération, ne leur permette plus de se tenir droits. Alors le feuillage s'incline, jaunit, et l'arbre arrive à un rapide dépérissement. Un coin de la forêt fut victime du retard des agents chargés de la coupe de régénération; quand elle se fit, il n'était plus temps.

Pendant l'automne, il survint une sorte de trombe qui coupa toute une sapinière par le milieu des troncs. Ce fut un désordre comme il s'en voit rarement; d'énormes sapins furent brisés par le vent avec moins de résistance qu'une latte. Il ne resta de cette partie de la forêt que des quilles qu'on appelle par là des *chandeliers;* mais la chandelle, c'est-à-dire le feuillage des arbres, était morte et jonchait la terre de mélancoliques balais verts. L'inspecteur, dans un rapport qui rejetait l'accident sur cette trombe extraordinaire, constata le dommage, qui était immense, car on déracina pour plus de 20,000 francs de ces quilles;

mais les ouvriers, tout en arrachant les sapins, ne manquèrent pas de rejeter le tort sur l'administrateur en chef qui, en ordonnant des coupes autour de ces bois de sapins, avait laissé trop beau jeu aux vents. En effet, dans les endroits où les plantations se protégeaient par groupes serrés, la trombe n'avait produit que peu de désastres. Elle avait ravagé la sapinière par la prise que lui donnaient les coupes environnantes.

La plupart des journaux parisiens enregistrèrent ce fait aux nouvelles diverses, en le présentant à leurs abonnés comme un événement curieux; mais les feuilles de l'opposition en firent le sujet d'un *entrefilet* accusateur contre le ministre, dont l'inspecteur était la créature, disaient-ils. L'incapacité de cet employé supérieur, qui avait contribué au succès de la trombe, devait naturellement, ajoutaient ces journaux, retomber sur la tête du ministre qui l'avait appelé à ce poste important. M. de Cornulier méprisa cet article et le laissa sans réponse, croyant avoir affaire à quelque jaloux qui en voulait à sa place. La vérité est que M. Gorenflot, en faisant connaissance des *Amis de la Nature*, s'était trouvé en relations avec le poëte Godard, qui gagnait sa vie en rédigeant quelques articles pour les journaux de l'opposition. Après avoir fait causer les ouvriers sur l'événement, le mercier prit le chemin de fer et tomba dans la brasserie des *Amis de*

la Nature, où il raconta le fait. La réception fut chaleureuse, car M. Gorenflot invitait tout le cénacle à dîner la semaine suivante à Grateloup. Godard, heureux d'apporter à son journal quelques récriminations contre le ministère, s'empressa de prendre note de ces détails, et ce fut ainsi qu'une première mine fut introduite sous la forêt. Godard allait toutes les semaines à Grateloup rendre visite au mercier et le faisait causer.

Dès lors, il ne se passa pas huit jours qu'il n'envoyât quelques lignes perfides contre l'administration forestière : c'étaient des futaies coupées trop irrégulièrement, des massifs trop serrés, des arbres à moitié déracinés qui menaçaient l'existence des voyageurs, des *morts-bois* dont l'entassement annonçait le mauvais état de la forêt, tous les propos des ouvriers recueillis, tous ceux des braconniers considérablement augmentés. Le journal parlait autant de la forêt de Grateloup que des suicides ou des morts par accident. Godard s'en frottait les mains, car ces notes augmentèrent considérablement son budget. Deux mois après le premier article, le *fait divers* Grateloup lui fit gagner 150 francs.

— J'espère bien, disait-il, que la forêt va me rapporter 1,200 francs par an.

Le jour de cette bonne aubaine, il acheta un joli chapeau à sa maîtresse en lui disant : Voilà une bran-

che d'arbre. Le mois suivant, il lui offrit un tronc, c'est-à-dire une robe, et des racines qui n'étaient autres que des bottines. La conversation des *Amis de la Nature* avait pris une teinte de la forêt.

— Je ne m'engage pas dans ce fourré, disait le peintre Lavertujeon en faisant, dans certains quartiers, un grand détour à cause de divers créanciers qu'il comparait à des épines.

La munificence de M. Gorenflot portait ses fruits : quand il venait à Paris, la table de la brasserie était couverte de jambons entiers et de petites tonnes de bière qu'il offrait à ses partisans dévoués. Peu d'hommes furent autant récompensés que le mercier de ses tribulations de police correctionnelle, car l'imagination s'étant jetée sur sa personne ne s'arrêta plus. Tantôt M. Gorenflot ressemblait à un vieux saule dont la tête rabougrie donnait encore de vertes pousses. Le saule fut rejeté à cause de sa vétusté et remplacé par un chêne. M. Gorenflot, avec ses grandes lunettes, fut traité un moment de chêne, eu égard à la solidité de ses opinions. Sans s'inquiéter de la justesse de la figure, le philosophe aperçut de la mousse sur le crâne de M. Gorenflot. On en fit aussi un frêne pliant sous le vent de la persécution et ne rompant pas; mais le frêne, à cause de son apparence svelte, alla rejoindre le saule. M. Gorenflot fut changé en taillis impénétrable, dans lequel ses ennemis se déchire-

raient le corps aux épines s'ils tentaient de s'y frayer un chemin. Comme le mercier, dans ses longues courses, avait contracté l'habitude de s'appuyer sur un long bâton de houx qu'il avait taillé à son usage, M. Gorenflot passa dans le tronc d'un houx toujours vert. Ces transmigrations dans le corps de divers arbres flattaient singulièrement l'amour-propre du mercier, qui comprenait par là combien il occupait l'esprit des *Amis de la Nature*. A chacun de ses voyages il était gratifié d'un nouveau nom, et il s'en retournait plein de joie de ce baptême.

Quand les arbres furent épuisés, le poëte Godard, dont l'imagination était tournée vers la Grèce, ouvrit l'avis que M. Gorenflot pouvait bien être le faune des temps modernes. Là-dessus, une discussion s'engagea dans laquelle furent mis en avant les noms de Satyre et de Priape; mais ces deux dieux étaient trop connus par l'ardeur de leurs sens pour se prêter à la personnification du chaste mercier. Lavertujeon proposa humblement de peindre une flûte de Pan accompagnée d'un bâton de houx et d'un morceau de fromage de chèvre.

— Encore un fromage! s'écria le philosophe. Non, ce sont là des symboles d'un berger de l'Attique. Si M. Gorenflot jouait de la flûte, à la bonne heure. C'est un sylvain.

— Gorenflot, sylvain de Grateloup! dit le poëte Godard.

— Mieux encore, reprit le philosophe : Sylvain Gorenflot. Je propose de ne l'appeler plus que Sylvain Gorenflot.

— Sylvain tout court.

— Supprimons Gorenflot, qui fait penser à des gâteaux de province.

— Gorenflot est bourgeois.

— Sylvain embaume.

— On respire en prononçant Sylvain.

— Pourquoi pas Sylvestre? Il y a de la verdure dans le mot.

— Non, Sylvain est d'un champêtre plus contenu.

— Que ceux qui veulent du nom de Sylvain Gorenflot lèvent la main.

— Personne n'accepte plus ce nom odieux de Gorenflot.

— Enterrons le nom de Gorenflot.

On commanda quatre moss de bière, et c'est ainsi que fut noyé le nom de M. Gorenflot, qui ne fut pas peu surpris, à son nouveau voyage, d'entendre retentir le cabaret des cris : *Vive Sylvain !*

Les *Amis de la Nature* s'approchèrent du mercier en s'écriant :

— Tu ne t'appelles plus Gorenflot!

— Mort à Gorenflot! Vive Sylvain!

Le mercier était confus de ces exclamations.

— Tu seras désormais chanté en vers sous le nom de Sylvain.

— Ta biographie est commandée, et paraîtra sous le nom de Sylvain.

— Mes amis, que d'honneur! s'écriait l'honnête mercier.

Justement, ce soir-là, les *Amis de la Nature* avaient amené au cabaret les dryades et les hamadryades qui raccommodaient les boutons de leurs culottes, et M. Gorenflot se crut transporté en pleine antiquité. On ne but pas moins de trois petits tonneaux de nectar de Strasbourg pour arroser un certain fromage du mont Hymette, d'une odeur très-prononcée.

Godard saisit au bond le nom de Sylvain, et il fit dans son journal trois feuilletons où il racontait les travaux de M. Gorenflot dans la forêt, ses essais, ses aspirations, ses vues profondes et les persécutions dont il avait été l'objet de la part de l'administration. Un petit journal attaqua le style enflammé de Godard, qui répondit; ce fut une lutte qui posa tout à fait Sylvain dans l'opinion publique. De même que les Anglais ont toujours besoin d'un *lion* pour les désennuyer, ce lion fût-il une puce savante, Paris éprouve aussi le besoin de varier sa curiosité. M. Gorenflot, sous le pseudonyme de Sylvain, succéda dans l'admiration parisienne à un nain que toutes les femmes

voulaient embrasser, de même que ce nain avait remplacé une tragédie, de même que cette tragédie avait remplacé un géant écossais, de même que ce géant avait remplacé la chanson : *Mire dans tes yeux mes yeux*, de même que la chanson : *Mire dans tes yeux mes yeux* avait remplacé un célèbre assassin, de même que le célèbre assassin avait remplacé le fameux roman du *Petit Sabotier ou le Défrichement des Landes,* de même que *le Petit Sabotier* avait remplacé une danseuse maigre, et ainsi de suite.

Sylvain fit oublier les dernières brutalités d'un journaliste catholique, élève de Vadé ; on laissa de côté le nouveau mot graveleux de Mlle Déjazet. On ne parlait alors que des mésaventures conjugales d'une rosière de Nanterre qui avait battu son mari le premier jour des noces. La rosière retomba dans l'oubli avec un certain crapaud centenaire qui avait été trouvé, disait *le Constitutionnel,* dans une boule de billard. La foule ne s'inquiéta même plus d'un pâtissier du faubourg Saint-Antoine qui mettait une pièce d'or dans ses brioches. Sylvain avait accaparé l'opinion publique à lui seul ; on parlait de lui dans les salons du faubourg Saint-Germain et chez les peintres de Montmartre. Les vaudevillistes se rassemblaient au nombre de dix-sept pour en faire le principal type de la revue de fin d'année. Sylvain fut peint en enseigne sur le boulevard et vendu dans les magasins de la rue des Lom-

bards sous forme de chocolat, ce qui est le dernier degré de la gloire; car on voit beaucoup de grands hommes en bronze que les confiseurs repousseraient comme tout à fait inconnus. Les Allemands furent surpris de ce retour à la nature, et un naïf et blond touriste en fit le sujet d'un livre impertinent pour les idées religieuses. Les *reviewers* français, qui vivent de ces gros livres, en prirent la substance et publièrent dans *la Revue* divers articles courts, mais lourds, où il était question des *tendances panthéistes de la nation française en* 1846.

La réputation de Sylvain rejaillit sur la forêt : Grateloup fut *inventé*. Les Parisiens ne connaissent même pas Paris, à plus forte raison les environs. Cette forêt, dont on s'occupait brusquement, leur fit l'effet d'un changement à vue dans une féerie. Chacun se promit d'aller faire un tour à Grateloup. Les filles entretenues disaient aux coulissiers de la Bourse qui leur apportaient leur rente habituelle : « Mon gros chat, quand est-ce me mèneras-tu à Grateloup? » Il fut question d'établir des trains de plaisir pour Grateloup. Cependant M. Gorenflot, que ce concert remplissait de jouissances, ne se montra pas ingrat envers les *Amis de la nature*, à qui il devait tant. Un repas somptueux fut annoncé par lettres lithographiées qui invitaient tout le cénacle à se réunir chez lui dans la huitaine suivante. Une petite note, pleine

de mystère, semblait annoncer quelque surprise ingénieuse de la part du mercier.

En se voyant l'objet de la curiosité publique, M. Gorenflot sentit de nouveau poindre ses ambitieuses idées : la forêt revenait à lui comme une ingrate qui, après avoir trompé un amant, se repent et tâche de faire oublier le passé; mais, ainsi qu'il arrive chez certains hommes, M. Gorenflot, maître de la position, tint la bride haute à la forêt. Il consentit à la reprendre, à condition de la traiter en esclave et de lui faire sentir le joug. Intérieurement, il se dit qu'il était le maître absolu de la forêt, et, pour prouver aux *Amis de la Nature* combien il était reconnaissant, il résolut d'attacher leurs noms à cette forêt. C'est ce qui fut discuté à table, au dessert. Les convives étaient nombreux, car aussitôt qu'il se forme quelque école à Paris, de nombreux néophytes se présentent comme desservants. Les dieux nouveaux, les *Amis de la Nature*, reçurent de toutes parts nombre de compliments sur la part qu'ils avaient prise à l'invention de Grateloup, et tous les curieux se précipitèrent en foule à leur brasserie, pour admirer le temple nouveau et la manière dont on y officiait. Cette brasserie ressemblait à s'y tromper à un temple protestant : pas d'images aux murs, qui étaient blanchis à la chaux; des bancs et des tables de bois peints en jaune; pour sacristains, des Allemands qui préparaient la cuisine, et pour en-

14.

cens d'épaisses fumées de tabac. Dans un coin, une sorte de garde-manger à treillage laissait voir empilées d'énormes meules de fromages; l'harmonie du plafond n'était troublée que par des jambons et des guirlandes de saucisses qu'on ne pouvait accuser de ne pas être fumés, car ils recueillaient le plus pur de l'encens des *Amis de la Nature*. On y discutait du matin au soir avec une ardeur particulière, mais la bière mousseuse de Strasbourg, servie dans d'épaisses burettes de grès, permettait aux discuteurs de ne pas s'arrêter.

Cette simplicité dans la décoration parut si nouvelle aux habitués des cafés dorés du boulevard, que la mode s'y attacha par le contraste. Les plus élégants voulurent aller au moins une fois s'enfumer en compagnie des *Amis de la Nature*, et même des sceptiques, jaloux de faire la connaissance de Sylvain, jurèrent que le luxe et la délicatesse étaient de tristes inventions de la civilisation, qu'il fallait se retremper au sein de la forêt de Grateloup, et que les nouvelles générations quitteraient certainement Paris pour s'y retirer. Quand les invitations de M. Gorenflot furent connues, elles devinrent le point de mire de ces curieux dont l'existence se passe à se faire remarquer aux premières représentations de l'Opéra, aux enterrements des célébrités, aux dîners des gens de lettres et aux exécutions de grands criminels. Leur besogne

consiste à s'introduire partout, à se faire voir avec de certains nœuds de cravate, une raie partant du milieu du front pour se continuer en courbe désespérante jusque sur la nuque, à distribuer deux cents poignées de main par soirée, à écouter le dernier mot spirituel, à l'aller répéter le lendemain dans vingt endroits différents, à appeler les gens célèbres par leur petit nom, enfin à amasser pour leur vieillesse toutes les maladies de corps et d'esprit dont l'épidémie ne quitte jamais Paris. Les *Amis de la Nature,* pressés par ces nouveaux néophytes, ne purent faire autrement que d'augmenter la liste des invités de Sylvain d'une cinquantaine de convives, parmi lesquels se remarquaient des poëtes, des journalistes, des peintres, des comédiens, des chroniqueurs et une demi-douzaine de sots à raie circulaire et à cravate bleu de ciel. M. Gorenflot, prévenu à temps, put commander son repas en conséquence, quoique sa femme fût effrayée de ce nombre prodigieux de convives; mais le mercier lui fit entendre qu'il ne s'agissait plus cette fois d'un poste vulgaire de conseiller municipal. Avec le concours des journaux dont il lui avait lu de nombreux fragments, une décoration prochaine ne brillait-elle pas à l'horizon?

Les *Amis de la Nature* attendaient avec impatience la surprise que la lettre d'invitation annonçait. Au dessert, M. Gorenflot se leva et remercia ses invités

d'avoir bien voulu accepter son trop modeste repas; mais il espérait leur offrir un cadeau plus sérieux.

Il ne s'agissait de rien moins que de donner à chacun un carrefour, une grotte, une futaie, un monticule, une oasis, un taillis, un fourré, une roche, un massif, une clairière. L'étonnement fut grand à cette annonce; il redoubla encore quand M. Gorenflot ajouta que chaque invité pouvait choisir un chêne ou un tilleul, un charme ou un alisier, un peuplier ou un saule, un mélèze ou un sapin. Comme l'assemblée regardait avec stupéfaction Sylvain, il montra un grand plan de la forêt pendu dans la salle à manger et promena son doigt à divers endroits en faisant remarquer les accidents du terrain, des vallons, des montagnes et les sinuosités des cours d'eau.

— Tous ces accidents portent un nom, s'écria Sylvain, mais un nom administratif. Les agents des eaux et forêts ont baptisé sans intelligence les différentes parties de la forêt. Pourquoi, messieurs, consacrer à jamais ces appellations vulgaires? Après avoir étudié longuement la forêt, je l'ai jugée propre à entretenir le souvenir du génie et du talent. Qui peut m'empêcher de donner le nom du philosophe Bougon à un monticule? Le cerveau de notre ami Bougon n'est-il il pas gros d'idées qu'il couve?

— Cher Sylvain!... s'écria Bougon ému.

— La grotte, le carrefour, la futaie, le massif ne

périront pas, continua M. Gorenflot; en y associant le nom de personnes recommandables par leurs talents, j'éternise leur souvenir plus noblement que par un monument funèbre. Illustre Lavertujeon, que choisissez-vous? car il y en a pour tout le monde.

— Je prendrais bien un taillis, dit le peintre.

— Vive Sylvain! cria-t-on de toutes parts quand l'idée fut comprise.

— A la santé de Sylvain!

— Bigle, disait l'un, prends donc un tilleul.

— Non, je n'ai pas besoin d'infusion.

— Messieurs, dit le peintre Lavertujeon quand il vit que le bois était au pillage, que les chênes, les roches, les charmes, les carrefours, les peupliers, les taillis étaient déjà distribués, ne serait-il pas bon de conserver quelque chose pour les dames?

Cette motion galante fut acceptée.

— Si vous le permettez, reprit Lavertujeon, j'ai une maîtresse qui n'aime pas que je revienne à la maison sans quelque cadeau, je vous demanderai une oasis pour elle.

— Très-bien! dit Sylvain; l'oasis est accordée à Mme Lavertujeon.

Un homme pâle, à grande barbe noire, à cheveux gras et plats, se leva.

— Je réclame l'oasis, dit-il d'une voix sombre. J'ai choisi l'oasis avant Lavertujeon.

— Tu n'y penses pas, dit Bougon, avec tes idées avancées! Un démocrate n'a pas besoin d'oasis.

Ce fut une grande discussion, à la suite de laquelle l'oasis fut accordée définitivement au farouche homme noir.

— Ces démagogues n'ont pas de principes, dit au peintre Lavertujeon le philosophe, à qui on fit cadeau d'une clairière pour une vieille tante de province, dont il cherchait à gagner les bonnes grâces.

— Et moi? s'écria Mme Gorenflot, qui voulut avoir sa part du butin.

— C'est trop juste, dit le mercier; je te donne une roche.

— Image de son caractère, souffla Bigle à son voisin de table.

Godard s'était décidé pour un chêne.

— Prends plutôt un genévrier, lui dit le philosophe : les chênes se couronnent et meurent vite; le genévrier dure plus longtemps.

Comme Godard s'inquiétait beaucoup de la mort, il profita de cet avis et s'empara d'un genévrier. On but à la santé de Mme Gorenflot, on embrassa Sylvain, et tous les invités reprirent le chemin de

Paris, emportant un touchant souvenir de cette affectueuse réception. Il n'y eut que le seul Bigle qui demanda du temps pour choisir dans la forêt un endroit à sa convenance.

IX

LA COUPE SOMBRE ET LE DÉSIR DU TRAITRE BIGLE.

L'inspecteur de la forêt de Grateloup n'avait pas été sans remarquer les nombreuses attaques dont il était l'objet : mandé plus d'une fois au ministère, il reçut des reproches du chef du cabinet. Ce n'étaient pas les réprimandes qui le blessaient le plus, mais cette sorte d'observation envenimée qui s'attachait à tous les aménagements de la forêt. Il soupçonna ses inférieurs d'envoyer des rapports contre lui et les traita avec une extrême sévérité. L'administration tout entière fut encore sur les dents, sans se douter que M. Gorenflot était l'auteur de ce redoublement de travail. Plus tard seulement, en voyant la biographie de l'*Amant de la forêt*, les ovations dont il était l'objet, les banquets donnés et rendus, l'inspecteur commença à comprendre quel ennemi dangereux il avait dans la personne de M. Gorenflot.

En effet, le mercier était devenu plus qu'un adver-

saire redoutable, une sorte de rival qui puisait ses moyens d'attaque aux sources mêmes de la science forestière. Avec l'idée que Grateloup lui serait acquis par la suite avec toutes ses dépendances, M. Gorenflot, d'après les conseils de Godard, s'était monté une bibliothèque qui traitait exclusivement de matières relatives aux forêts. Abonné aux journaux spéciaux, le nez toujours fourré dans les livres quand il ne visitait pas les travaux de Grateloup, M. Gorenflot avait embarbouillé son esprit de faits, d'observations, de mille opinions diverses que le bon sens ne cimentait pas merveilleusement, mais qui, aux yeux des ignorants, pouvaient le faire passer pour un homme des plus compétents.

Il attendait l'inspecteur à la prochaine coupe qui ne tarda pas à arriver. On se rendra compte difficilement aujourd'hui de l'effet désastreux que produisit cette coupe dans Paris; les victimes de la première révolution n'inspirèrent pas plus de regrets que les arbres de Grateloup. De jour en jour cette coupe fut exploitée graduellement par Godard, jusqu'à ce qu'elle arrivât à tout son développement de *coupe sombre*. ENCORE UNE COUPE SOMBRE! tel était le titre du dernier article de Godard, qui fit explosion dans Paris. Les faiseurs de mélodrames ne trouvent pas de titre plus heureux. Cette *coupe sombre* avait tout l'attrait d'un roman de miss Anne Radcliffe. La *coupe sombre* fit oublier un

instant la question des jésuites. Les politiques d'estaminet discutaient gravement sur la *coupe sombre*, sans savoir au fond ce dont il était question. Chacun parlait avec une sorte de terreur de cette *coupe sombre*, comme si la tranquillité de l'État était menacée. On en fit même une question de cabinet, et on disait à la Bourse :

— Après cette *coupe sombre*, les ministres seront obligés de donner leur démission.

A la suite des articles de journaux et des bruits publics, un membre de l'opposition de la chambre des députés fit des interpellations directes au ministre et le somma de donner des explications sur la fameuse *coupe sombre* qui troublait les esprits. Le ministre annonça qu'il répondrait le lendemain, et trois orateurs s'inscrivirent pour parler contre la *coupe sombre*. Leurs discours produisirent une véritable sensation dans le public : à les entendre, l'administration des eaux et forêts avait juré la destruction complète de Grateloup, car elle pouvait se contenter de coupes par éclaircie, mais la liste civile voulait se faire des revenus immenses en détruisant la forêt de Grateloup, et l'orateur appelait l'attention la plus sévère de la chambre sur cette usurpation de pouvoirs. Un avocat bilieux envisagea la question à un autre point de vue. Cette coupe sombre devait, dit-il, amener quelque épidémie sur Paris. Les forêts étant faites pour aspirer

l'humidité de l'atmosphère, l'humidité malsaine qui ne trouverait plus à se loger retomberait nécessairement sur la capitale. Il parla fort éloquemment de la chevelure des arbres qui pompe avec avidité des vapeurs dangereuses, et il obtint un succès d'autant plus grand que les Parisiens furent heureux d'apprendre quelques détails relatifs à la nature. Il n'y a pas d'étonnement plus vif que celui d'un homme occupé d'affaires de bourse, de théâtre, de femmes, de tableaux et de brimborions, quand on lui soumet les faits naturels les plus simples. C'est ce qui faisait le succès de Sylvain, qui se serait brisé tout de suite contre la première curiosité venue, si la fameuse *coupe sombre* n'eût réveillé des esprits blasés.

Ce fut alors que Sylvain fut plaint pour ses tribulations de police correctionnelle et ses débats avec l'administration des eaux et forêts. Le raisonnement suivant, lancé par Godard dans les colonnes de son journal, trouvait de nombreux approbateurs. Un simple particulier ne pouvait tracer dans une forêt royale le plus étroit des sentiers sans être condamné à la prison, et un inspecteur avait le droit, pour satisfaire des intérêts privés, d'ordonner une *coupe sombre*. L'opposition eut beau jeu en cette matière, et le ministre fut battu complétement. Sa colère retomba nécessairement sur l'inspecteur général de Grateloup,

qui ne sut quel parti prendre désormais vis-à-vis de la forêt. Il n'osait plus ordonner de déplanter un baliveau, car il croyait M. Gorenflot aux aguets pour saisir toutes les occasions de récriminer contre l'administration. C'était un ennemi redoutable que le mercier, à la tête des *Amis de la Nature* et de trois journaux. L'inspecteur général se dit qu'il valait mieux donner sa démission que d'être houspillé tous les matins dans les gazettes et réprimandé dans les bureaux du ministère.

Lutter avec M. Gorenflot, il n'y fallait pas songer : l'opinion publique s'était prononcée trop ouvertement en faveur de Sylvain. D'ailleurs, depuis sa condamnation, le mercier ne cherchait plus à embellir son amante. On l'empêchait de la posséder, et à son tour il empêchait les autres de l'approcher. Cette lutte entre un simple particulier et une administration toute-puissante est peut-être le seul fait significatif de la présente narration. Rien de plus simple en apparence, rien de plus compliqué au fond. M. Gorenflot ne se mettait plus en contravention avec la loi : il usait de son droit de citoyen en critiquant les actes de l'administration des eaux et forêts ; sans doute, il les exagérait, et à sa suite les membres de l'opposition, mais il n'y avait pas là matière à poursuite, quoique les articles de journaux fussent violents et mensongers.

L'inspecteur résolut d'aller trouver M. Gorenflot et de s'expliquer nettement avec lui. Il trouva le mercier étonné lui-même du bruit qui se faisait dans les journaux. Au fond c'était un honnête homme, qui ne voulait troubler le repos de personne, et qui s'était laissé entraîner à sa manie sans se douter qu'elle mettrait à l'envers l'esprit des journalistes et des orateurs.

— Je suis innocent, monsieur Cornulier, dit-il à l'inspecteur; c'est ce Godard qui a tout fait.

— Qu'est-ce que Godard! demanda l'inspecteur.

— Eh! monsieur, c'est un petit journaliste qui se disait *Ami de la Nature*, et qui, à ce titre, s'est installé chez moi plus souvent que je ne l'aurais voulu, m'a emprunté de l'argent et m'a fait causer tant et plus sur Grateloup. Je croyais qu'il aimait la forêt pour elle-même; c'était pour la traîner dans ses journaux et s'en faire un revenu. Il s'est vanté dernièrement devant moi d'avoir gagné plus de 3,000 francs avec la *coupe sombre* dans sa gazette, et il ne m'a pas rendu mon argent. Dites-moi ce qu'il faut faire, monsieur Cornulier, pour remédier à ce dommage, et je suis tout à votre disposition.

— La seule chose est de ne plus fréquenter ce Godard.

— C'est fait ; ma femme l'a déjà congédié !

L'inspecteur, trouvant le mercier plus sage qu'il ne le croyait, lui permit de continuer certains embellissements dans la forêt, à la condition de ne pas employer plus de deux hommes par journée. M. Gorenflot se réservait de poursuivre l'exécution de quelques sentiers aboutissant à divers points de vue dont il réclamait d'être le parrain. Les flèches bleu de ciel seraient conservées pour indiquer aux curieux ces nouveaux sentiers, car M. Gorenflot obtint le droit de publier un plan de la forêt où la création de ces sentiers et leur dénomination était inscrite. L'inspecteur s'engageait à fermer les yeux sur ces travaux et promettait même plus tard de leur donner un caractère officiel. Ce fut ainsi que M. Gorenflot, poussé par les *Amis de la Nature*, dont le démagogisme était flagrant, donna à un carrefour le titre de *carrefour des Principes de* 89 ; il y eut également la *clairière des Droits de l'Homme*. Madame de Staël fut dotée d'une gorge, car on appela à jouir de la forêt les philosophes anciens et modernes, les Conventionnels, les peintres, les poëtes et les romanciers.

Un grand plan existe qui constate ces baptêmes et ces donations. L'inspecteur alla même jusqu'à donner le nom de *Gorenflot* à une des principales routes de la forêt. Le sceptique Bigle parvint seul à esquiver ces

honneurs. Pressé par le mercier d'accepter un arbre, un buisson ou un rocher :

— Monsieur Gorenflot, dit Bigle, donnez-moi le nuage qui passe !

Paris, hiver de 1858.

FIN DES AMIS DE LA NATURE

LES ENFANTS

DU

PROFESSEUR TURCK

LES ENFANTS

DU

PROFESSEUR TURCK

Ceux qui n'ont pas connu M. le professeur Turck, qui occupa longtemps la chaire d'anthropologie à la faculté de Strasbourg, s'en repentiront certainement après avoir lu ces pages où je vais essayer d'en donner un rapide croquis. D'habitude le cours se tenant en hiver, M. Turck, personnage chétif et frileux, arrivait le nez emmitoufflé dans un énorme cache-nez, un bonnet de soie noire sous un grand chapeau plat, un manteau vert-bouteille à huit collets, des mouffles fourrées aux mains, d'énormes chaussons par-dessus les bottes, et sous les habits de la flanelle à l'avenant. Pendant que le professeur détortillait l'immense cache-nez qui pouvait avoir trois aunes de long, les élèves le saluaient par des applaudissements prolongés; et cette salve avait un motif particulier qui démontrera aux savants qu'il est plus important de faire des cours l'hiver que l'été. Ainsi vêtu, M. Turck représentait à s'y

méprendre le dieu du Nord, et les élèves, frappés par cette personnification, voulant montrer l'enthousiasme qu'ils avaient pour la chaude température de la salle, applaudissaient à outrance, ce qui en même temps fouettait la circulation du sang. M. le professeur Turck eût été bien désenchanté s'il eût continué son cours l'été : des gens étendus sur les chaises, sommeillant les nerfs abattus, les bras ballants, les mains moites au bout des bras, aucune force sinon pour éponger les fronts en sueur.

Après le cache-nez, M. Turck ôtait son chapeau, puis les gants, puis le manteau.

— Messieurs! s'écriait-il. Et il toussait et desserrait sa cravate; mais l'éloquence n'arrivait pas encore. C'étaient des phrases d'une lieue, tous les mots les plus allongés du dictionnaire, jusqu'à ce que le professeur se débarrassât de son paletot. Un rayon de lumière venait à percer sa phrase seulement quand il avait dénoué la boucle de son gilet et celle de son pantalon. M. Turck s'échauffait peu à peu, enlevait son bonnet de soie noire : à l'entendre on eût cru que ses idées ne pouvaient s'échapper tant qu'elles seraient emprisonnées dans des étoffes; et quand l'habit ouvert, le gilet déboutonné, la cravate pendante, M. Turck ouvrait la bouche, il parlait de source.

Les matières traitées dans ce cours étaient si délicates que, par une petite affiche placardée à la porte,

les dames étaient invitées à ne pas y paraître, ou, pour parler plus officiellement, il était dit que les dames ne seraient pas reçues aux leçons du professeur Turck. Aussi, généralement, voyait-on à l'entrée ou à la sortie quelques dames avides de science, les yeux collés sur cette affiche, pleine de mystères. Pourquoi la science se montre-t-elle si peu galante, et pourquoi l'administration ferme-t-elle brutalement la porte au nez des dames qui veulent s'instruire? Ce sont de ces singularités qu'on n'admettra plus dans un avenir rapproché.

Le professeur Turck traitait de la génération; mais il en parlait avec une gravité et une réserve qui n'auraient pu choquer les fines oreilles du beau sexe. Les dames qu'on laisse étudier les amours des plantes ne pouvaient puiser au cours de M. Turck que de sages enseignements. Il parlait autant en moraliste qu'en médecin, et il ne manquait jamais de donner aux étudiants des conseils sur les mœurs, cherchant à leur montrer, par le récit d'anecdotes à l'appui, les funestes conséquences d'une jeunesse orageuse; mais il insistait surtout sur l'alliance des tempéraments et en faisait les bases certaines d'heureuses unions. Il se plaisait même à raconter qu'il avait refusé la main de la plus jolie *bilieuse* qui se pût voir, quoiqu'il se sentît entraîné vers elle; mais étant lui-même profondément bilieux, la certitude qu'il avait du danger d'une telle

alliance, eu égard à ses conséquences, le porta jadis à refouler les agitations de son cœur.

Ces anecdotes faisaient sourire les étudiants qui, dans le feu de leurs vingt ans, ne portent pas d'attention vers le côté sanguin ou bilieux des grisettes alsaciennes.

On peut dire à la louange du professeur Turck qu'il avait l'enthousiasme de son art développé au plus haut degré. Rien dans l'État n'était supérieur au physiologiste ; il en faisait un être appelé à jouer un rôle dans toutes les questions sociales, non-seulement au début et à la fin de la vie, mais surtout dans la circonstance la plus grave, qui est l'union des deux sexes. C'est alors que le professeur était bon à entendre. — « On appelle, s'écriait-il, un notaire pour discuter la fortune des deux époux, on va devant le maire pour jurer fidélité absolue, on consacre cette union par-devant l'Église ; seule la médecine est exclue du contrat de mariage, quand, avant tout, avant le notaire, avant le maire, avant le prêtre, le médecin aurait dû déclarer si le mariage était possible. Il y a égalité de fortune, mais un jour il y a incompatibilité d'humeur, adultère, séparation ; quelquefois un assassinat s'ensuit. Si on avait consulté un physiologiste, il n'y aurait ni incompatibilité d'humeur, ni adultère, ni séparation, ni empoisonnement. »

Alors, pour montrer qu'il ne se tenait pas seulement

dans les généralités, le professeur Turck faisait circuler dans son auditoire des portraits d'après les gens que le mariage avait entraînés au crime, et, en même temps que des portraits, des moulages sur nature, des crânes divisés phrénologiquement, et il démontrait qu'il eût été facile à la société d'apparier ces criminels et de les empêcher de se livrer au meurtre.

D'habitude, M. Turck terminait ainsi son cours : « Messieurs, quand vous apprendrez par les journaux que votre professeur se marie, venez tous à l'église; ma fortune ne me permet pas de vous engager à la noce, mais je veux que vous constatiez que le professeur a été fidèle à ses principes, et qu'ayant trouvé la femme qu'il cherche depuis longtemps, il s'est empressé de faire son bonheur. Messieurs, celui qui parle ici a toujours été chaste et a le droit d'engager au baptême, neuf mois après, les mêmes personnes qui l'auront escorté à l'église. On parlera plus tard des enfants du professeur Turck, je vous le garantis. Donc, à huitaine, messieurs, à moins que vous ne veniez à apprendre mon mariage dans l'intervalle. »

Depuis deux ans que M. Turck faisait son cours d'anthropologie, il n'avait pas tenu d'autre langage pour conclure : toujours il annonçait son mariage et les enfants qui devaient en résulter. Il mettait une telle conviction dans ses paroles, que ses confrères de la Faculté, ses amis, ses nombreux auditeurs, ouvraient

tous les jours la gazette en se disant : « Peut-être y lirons-nous l'annonce du mariage de M. Turck. » S'il existait quelques incrédules qui prétendaient que M. Turck était inmariable, ils furent profondément surpris par l'annonce soudaine du mariage du professeur avec une fille de qualité, qui habitait le département du Calvados. M. Turck, ayant passé les vacances en Normandie pendant le mois de septembre, fut vivement touché du beau sang des femmes du pays. Comme il ne regardait pas à la fortune, l'affaire fut promptement décidée. La demoiselle touchait à sa vingt-cinquième année, le médecin en avait quarante-huit ; il jugea dans sa sagesse que la poire était suffisamment mûre de côté et d'autre.

La déclaration qu'il fit à la future est digne d'être conservée pour sa simplicité. — « Mademoiselle, lui dit le docteur, je ne veux pas que le nom des Turck s'efface de la science et j'espère que vous ferez tous vos efforts pour que nos enfants soient élevés jusqu'à leur vingt-cinquième année avec la chasteté qui aujourd'hui nous permet d'être heureux en ménage. » La future promit à M. Turck tout ce qu'il demandait.

Malheureusement les élèves et les amis du professeur ne purent jouir du spectacle de cette union, car la noce se fit en Normandie, une de ces noces normandes qui, par leur catalogue, donneraient de l'envie aux héros d'Homère et de Cervantès. Lui-même,

M. Turck, malgré ses habitudes de modération prudente, fut entraîné, sans s'en douter, à une telle combinaison de boissons, que, vers les onze heures du soir, il se sentit la tête lourde, les jambes pesantes, et qu'il demanda à la mariée de faire lit à part. Mme Turck était une excellente personne : pour qu'on ne s'aperçût pas dans la maison de l'état de son mari et que les gausseurs de petite ville ne pussent en faire un thème à plaisanteries, les deux époux se partagèrent les matelas et s'endormirent tranquillement chacun de son côté en faisant les rêves les plus purs.

— « Affreux ! affreux ! » s'écria le lendemain le professeur en se réveillant. Et il fit un discours à sa femme sur l'abus des boissons et sur les conséquences fatales qui pouvaient en résulter la première nuit des noces. Tout en passant sa robe de chambre, M. Turck s'éleva contre la funeste habitude qui règne dans les banquets et qui fait que les nouveaux mariés, indépendamment des émotions naturelles qui les assiégent, ne se sentent le cerveau ni l'estomac sains. Mme Turck approuva son mari sur sa prudente conduite, et reçut sans sourciller les compliments d'usage des invités et leurs plaisanteries égrillardes ; mais le professeur n'était pas au bout du rouleau. Les Normands ne lâchent pas ainsi les nouveaux mariés. Pendant huit jours, ce furent des bombances sans fin, des déjeuners qui menaient jusqu'au dîner, des dîners qui condui-

saient au souper; enfin, sur les quinze heures de la journée, il y en avait douze consacrées au plaisir de la table. Les théories hygiéniques du professeur Turck se révoltaient contre une pareille manière de mener la vie; mais il était tenu de ne pas trop se gendarmer contre les parents de sa femme.

— Ma chère amie, lui dit-il en voyant que les repas continuaient, nous allons continuer à faire ménage à part pendant notre séjour dans ce pays; mais arrivés à Strasbourg...

La nouvelle mariée baissa les yeux en rougissant.

Huit jours étant passés en festins, M. Turck annonça son départ pour l'Alsace. Les vacances touchaient à leur fin et il était nécessaire d'arriver quelque temps avant la rentrée des étudiants pour présenter Mme Turck à toutes les notabilités de la ville. A cette époque, les chemins de fer ne couvraient pas la France de leurs réseaux; M. Turck mit quinze jours à gagner Strasbourg. Il avait voulu montrer Paris à sa femme, et les courses pour visiter les monuments, les fatigues de voyage, firent qu'arrivé à Strasbourg le professeur songea à l'immense échauffement résultant des marches à pied dans Paris et des stations forcées en diligence.

— Le moment n'est pas encore venu, pensa-t-il.

Quoique l'Alsace soit peuplée de femmes bien étoffées, chacun dans la ville admira Mme Turck, qui était

une belle créature, grande, solide sur ses pieds, blonde comme un champ de blé, les joues roses, les yeux bleu-foncés et la poitrine suffisamment meublée. On félicita de toutes parts M. Turck sur son heureuse trouvaille.

— N'avais-je pas raison d'attendre pour me marier? s'écriait-il d'un air triomphant.

— Vous aurez de fameux héritiers, disait-on.

— Heureux Turck, s'écriaient les professeurs de la Faculté; il est capable d'accaparer plus tard toutes les chaires de l'Académie de médecine pour ses enfants.

A la nouvelle mariée, on faisait des compliments sur le même ton avec plus de ménagements.

Vint l'ouverture de la Faculté à laquelle se prépara M. Turck pendant quinze jours : enfermé dans son cabinet, il composait un discours de rentrée qui l'absorba entièrement et lui occasionna de grandes recherches. Pendant la journée, il ne prenait que du café et se montait l'esprit à un haut diapason.

— Mon enfant, dit-il à sa femme, ne sois pas étonnée si tu ne me vois qu'à de rares intervalles le jour; tu comprends ce qu'on attend de moi après mon mariage : les jeunes gens voudront savoir si je n'ai pas perdu une partie de ma verdeur, et je veux faire passer toute ma force dans ce discours. Ensuite, nous verrons...

Grâce à ce discours, M. Turck passa la nuit dans son

cabinet, y couchant, y buvant, y mangeant, y fumant, y méditant sans que sa femme s'en inquiétât. La gloire travaillait le professeur, qui rêvait un de ces discours interrompus à chaque instant par des applaudissements enthousiastes : il voulait faire jouir de son triomphe celle qu'il avait prise pour femme, et, pour la première fois, l'affiche porta que les dames seraient admises à la séance. Cette mesure était une galanterie du professeur pour Mme Turck, afin qu'elle pût assister aux succès de son mari. Les étudiants étaient en nombre imposant à l'ouverture du cours, se rappelant les pronostics de leur professeur sur son mariage, et ceux de première année avaient été mis par les anciens au courant des faits et gestes du professeur. Ainsi que d'habitude, le physiologiste traita de la génération, mais il le fit en termes généraux : c'était plutôt un vaste coup d'œil sur la reproduction des êtres depuis le commencement du monde, de telle sorte qu'aucune oreille chaste ne pouvait être choquée par des termes qui, quoique scientifiques, portent l'esprit vers des idées trop matérielles.

La belle Mme Turck était assise près de la chaire de son mari, et tous les regards se tournaient vers elle. A la transparence de son teint, à la placidité de ses traits, chacun se disait combien elle devait être heureuse en ménage, et quand M. Turck parla des enfants, ses paroles, quoique scientifiques, étaient empreintes

d'une telle effusion de sentiments, que les dames mariées de l'auditoire jalousaient l'heureuse union du professeur.

M. Turck était un grand travailleur, qui avait pour manie de croire qu'après une certaine besogne terminée il lui serait donné de se reposer; mais à peine sorti des recherches patientes et microscopiques qui l'absorbaient, il en entamait d'autres immédiatement. Jamais le physiologiste ne songea à se reposer, quoiqu'il parlât sans cesse de la nécessité du loisir : aussi, très-occupé des leçons de son premier semestre et des expériences qu'il faisait à l'Académie sur la fécondation artificielle des animaux, fut-il un jour brusquement renversé par la question d'un de ses confrères.

— Eh bien, mon cher Turck, à quand le baptême?

Plongé dans ses travaux, M. Turck avait tout à fait oublié son mariage et dans quel but il était marié.

— Ma bonne chérie, dit-il à sa femme, croirais-tu qu'on parle déjà du baptême dans Strasbourg?

La mariée sourit un peu tristement.

— Que diable! tu ne me dis rien; je n'y pensais plus, nous sommes de six mois en retard; mais il n'y a pas de mal, et nous rattraperons le temps perdu.

A la Faculté, on continuait à s'entretenir des enfants de M. Turck, et le professeur d'ichthyologie admirait par avance le gros poupon que devait introduire à la

lumière le chirurgien Stox : car, par amour-propre autant que par sympathie pour son confrère, le professeur Stox avait demandé à M. Turck d'être chargé de l'accouchement. Comme M. Stox était d'une rare habileté, M. Turck ne crut pas devoir refuser les bons soins de son collègue, et il le remercia chaudement.

— Ne me remerciez pas, dit M. Stox, Mme Turck est si bien constituée que mon ministère se réduira à peu de chose. Je ne serai là que pour la forme.

Le célèbre Désonnaz, dont le beau livre sur l'*Hygiène des femmes enceintes* a fait la réputation, donna quelques conseils à M. Turck sur les précautions à prendre pendant la grossesse.

— Que votre femme marche beaucoup, le plus qu'elle pourra, jusqu'à ce qu'elle se sente prise de douleurs.

—Je suis tout à fait de votre avis, dit M. Turck, qui commençait à croire réellement à l'accomplissement de son mariage.

— Ce sont les femmes pauvres qui accouchent le plus facilement, et qui font les plus beaux enfants, dit M. Désonnaz, par la raison qu'on ne les dorlote pas.

Si M. Turck eût eu en partage les goûts *tatillons* de ces maris qui pensent à tout, ces offres de service l'auraient conduit à commander immédiatement une

layette; mais, sauf la mémoire des faits scientifiques, le reste entrait par une oreille pour sortir par l'autre. L'illusion était à son comble de part et d'autre, chez M. Turck et parmi les gens qui l'entouraient. Quand on parlait d'un bel enfant, on citait les enfants du professeur, quoiqu'ils habitassent encore le monde inconnu d'où nous venons et où nous allons.

Il se passa même un fait qui prouve combien M. Turck avait enraciné profondément chez les autres ses propres croyances. Une dame étrangère, qui était venue avec ses enfants visiter un des membres de la Faculté, ne put entendre sans une certaine jalousie de mère qu'on préférât à son fils et à sa fille les enfants de M. Turck. Un jour ayant rencontré dans une maison la femme du professeur :

— Vous n'avez pas amené vos enfants? lui dit-elle.

— Mes enfants! s'écria Mme Turck, étonnée au suprême degré.

— On dit qu'ils sont si jolis, si doux, si bien élevés!

— Vous vous méprenez sans doute, madame.

— Vous êtes bien madame Turck?

— Oui, madame.

— Alors, me permettrez-vous d'aller vous rendre visite et de faire jouer mes enfants avec les vôtres?

— Je n'ai pas d'enfants, dit Mme Turck avec un soupir.

Ces sortes de scènes se renouvelaient fréquemment.

Aux petits garçons effrontés on citait *Léopold* Turck comme un modèle à suivre. Léopold était le nom de baptême du petit Turck futur, et aucune des petites demoiselles de la ville ne pouvait lutter pour la grâce, la réserve et l'enjouement avec la petite *Cydonie* Turck, que la voix publique avait inscrite, bien qu'elle ne fût pas encore née, sur les registres d'un état civil fictif.

Cependant, il se passa à la Faculté un fait d'une très-haute portée scientifique. M. Turck avait annoncé publiquement qu'il était certain d'amener une grenouille à bonne gestation, sans que le mâle y prît part. On le traita d'audacieux, de visionnaire; des brochures satiriques furent lancées contre le professeur qui, sans se décourager, provoqua une enquête publique à la suite de laquelle une grenouille, qui avait été séquestrée complétement, fut amenée devant la docte Faculté. Là, en présence d'un auditoire savant, M. Turck démontra son système.

L'opération réussit parfaitement : la grenouille fut entourée bientôt d'un cortége de petits têtards à longue queue. Les détracteurs baissèrent la tête, et la gloire de M. Turck s'en accrut d'autant; mais ce n'avait pas été sans longues recherches que le professeur était arrivé à ce curieux résultat, et M[me] Turck restait dans un veuvage perpétuel. Un soir que les époux dînaient tête-à-tête, le physiologiste s'aperçut d'une certaine

tristesse peinte sur les traits de sa femme. Il lui en demanda la raison sans qu'elle lui répondît d'abord; à la fin elle sanglota et avoua à M. Turck que la façon réservée dont il comprenait le mariage n'était pas propre à faire le bonheur de sa vie.

— Elle eût préféré, disait-elle, rester fille en Normandie, car alors elle eût accepté son état avec résignation; et encore, si M. Turck ne lui avait pas fait part de ses intentions lorsqu'il demanda sa main, elle eût pu se résoudre à servir d'amie au médecin, mais n'avait-il pas témoigné du désir de faire fructifier son union? Ne s'était-il pas vanté d'avoir les plus beaux enfants de Strasbourg? Et les questions que chacun faisait à Mme Turck sur son bonheur à l'intérieur n'étaient-elles pas autant de coups de poignard pour un cœur aimant?

— Ah! pauvre chère femme, que j'aime tant! dit M. Turck, je l'avais complétement oublié. Je te négligeais sans m'en apercevoir. Ce que tu me dis là me cause bien des remords.

Et il tomba aux genoux de Mme Turck, lui prit les mains, les baisa, et témoigna du repentir le plus vif, pendant que sa femme, penchée vers lui, laissait échapper quelques larmes, lui affirmant qu'il était tout pardonné. Sa main pressait les mains brûlantes de sa femme; la tête sur ses genoux, une vapeur chaude mettait le professeur hors de lui : les beaux cheveux

blonds de Mme Turck, déroulés, lui brûlaient la figure.

— C'est trop d'émotion, s'écria le savant, qui n'avait jamais vu l'amour de si près. Eh bien! ma chère femme, demain, n'est-ce pas... Ah! le beau jour que demain!

Là-dessus, M. Turck disparut prudemment, craignant sans doute de se laisser entraîner à l'émotion, et peut-être n'y étant pas suffisamment préparé. Quant à sa femme, le dépit eût pris le dessus, si cet engageant *demain*, plein de promesses, n'eût ramené la félicité dans tout son être. Enfin le jour tant attendu depuis dix-huit mois allait luire; quoiqu'elle ne fût pas savante en coquetterie, Mme Turck, avant de se coucher, essaya différentes toilettes de nuit tout à fait galantes. Quel mortel insensible eût pu résister aux tentations d'un ample négligé blanc qui, par une coupe habile, laissait entrevoir des trésors plus blancs que du lait? Un reste d'émotion agitait cette belle poitrine fière et solide qui forçait l'étoffe à se tendre et à en prendre l'empreinte. Si M. Turck eût pu voir sa femme dans ce galant déshabillé, il n'eût pas attendu ce *demain* si fatal aux humains.

Pour lui, il marchait à grands pas dans son cabinet, se répétant : — C'est mal, très-mal, je suis dans mon tort, mais je veux le réparer; désormais, Mme Turck n'aura plus rien à me reprocher. Tout en parlant ainsi,

il tendait les bras et se livrait à une sorte de gymnastique de tous les membres, pour s'assurer que le séjour perpétuel du cabinet n'avait pas engourdi ses muscles. Peut-être, pour la première fois de sa vie, M. Turck se coucha sans lire, quoique sa table de nuit fût chargée de gros livres, de cahiers de notes et de crayons. Il avait résolu de se consacrer tout à fait au souvenir de sa femme, afin de ne pas oublier pour le lendemain l'accomplissement de ses devoirs : et il faisait tous ses efforts pour chasser la science et invoquer le dieu d'amour. Aussi ce nouveau locataire lui causa-t-il un tel trouble que le professeur ne put fermer l'œil de la nuit.

Obsédé, M. Turck se demanda pourquoi il n'irait pas réveiller sa femme, et il réfléchit longtemps à cette idée : mais de quelle surprise ne serait pas saisie Mme Turck en voyant tout à coup entrer chez elle son mari ! Quel langage lui tenir ! La frayeur ne s'emparerait-elle pas d'elle? Était-ce en un pareil moment qu'il était loisible de consommer une union par de tels débuts audacieux? D'un autre côté, le premier moment de surprise passé, Mme Turck ne serait-elle pas reconnaissante de l'entraînement qui amenait son mari à cette heure indue?

Après avoir pesé longtemps les raisons pour et contre, le professeur se leva, passa une robe de chambre, chercha à s'affermir dans sa courageuse résolu-

tion, et ouvrit la porte de son cabinet sans bruit. A pas de loup, il se dirigea vers la chambre de Mme Turck, prêta l'oreille et entendit des signes trop distincts d'un sommeil paisible. — Je serais coupable de la réveiller, se dit M. Turck, heureux d'avoir été arrêté par un obstacle, si faible qu'il fût, et il revint se coucher tranquillement; mais, le lendemain à déjeuner, le professeur se montra d'une galanterie inaccoutumée pour la pauvre femme, qui n'avait pas été habituée à ces chatteries depuis son mariage. Par de douces paroles, par de petits soins, par mille caresses, M. Turck semblait un gros chat ronronnant qui fait le gros dos et vient se frotter contre la chaise de sa maîtresse. Sur les midi, le professeur proposa à sa femme un petit tour de promenade dans le jardin botanique, et pendant cette sortie, M. Turck se montra si affectueusement expansif que tous les griefs de Mme Turck tombèrent tout à coup. Aux yeux d'un étranger, l'anthropologiste eût paru affecter de donner à sa conversation un tour particulier, car M. Turck, botaniste distingué, ramenant tout aux amours des plantes, prenait à tâche d'expliquer à sa femme les tendres mystères des fleurs, leurs unions charmantes et jusqu'à leurs coquetteries. Il la conduisit ainsi jusqu'aux serres dont les honneurs lui furent faits par le célèbre jardinier Puppenstil, qui, sur la demande de M. Turck, produisit une plante rare dont les pé-

tales recherchent plusieurs générateurs. Mme Turck écoutait ces détails les yeux baissés, la poitrine un peu agitée : elle en devinait le sens plutôt qu'elle ne le comprenait exactement, et peut-être regrettait-elle en secret que son *mari* fût si savant sur l'union des carnassiers, des poissons, et négligeât complétement la sienne propre; mais ses réflexions ne l'empêchèrent pas de s'extasier sur la beauté de la coupable fleur qui, malgré ses débordements, était une plante de l'aspect le plus tendre. Qui eût pu croire aux perpétuelles infidélités de cette fleur rose, d'un aspect languissant, et qui cependant renfermait tant d'ardeurs? La femme du professeur s'enthousiasma si vivement sur la couleur de cette fleur, que le jardinier Puppenstil se crut obligé de lui en offrir une et de lui en promettre chaque semaine pendant l'époque de la floraison. Après quoi, M. et Mme Turck quittèrent la serre, étonnés de leur propre bonheur, se disant combien de belles journées perdues sans douces confidences, combien de mois, combien d'années, traversés par la science, qui avaient écarté jusqu'alors les mille tendresses du présent! M. Turck en arrivait presque à médire de l'anthropologie; mais il promettait à l'avenir, en ressentant l'influence de cette tendre journée, de consacrer moins de veilles à la science, plus de temps à l'amitié, et le professeur parlait sincèrement. Quelques minutes d'épanchement avaient

suffi pour enlever la poussière scientifique qui recouvrait ses sentiments; pour la première fois de sa vie, M. Turck ressentait les influences caressantes de sa femme. Le savant avait disparu, l'homme reparaissait.

En rentrant pour dîner, M. Turck jeta les yeux, en attendant que le couvert fût mis, sur les revues et gazettes scientifiques qui lui arrivaient de Paris. Tout à coup le professeur poussa un cri :

— Ah! ces poissons!

Il se lève, court à son cabinet, décroche un sac de nuit, y fourre quelques chemises, un paquet de tabac, et revient embrasser sa femme.

— Madame Turck, je pars pour Paris.

— A Paris, y pensez-vous? Qu'allez-vous faire?

— Ah! ces poissons, ma chère femme, ces poissons!

— Quels poissons?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer... On m'a volé ma découverte; je voudrais déjà être arrivé.

Le savant était visiblement ému : les veines de son front se gonflaient.

— L'*aquarium*, s'écriait-il, ils m'ont devancé avec leur *aquarium !*

— Mais, mon ami, ne m'aviez-vous pas promis de passer la soirée avec moi seule?

— Il faut que je prenne la poste.

— Ainsi, vous me quittez, monsieur! dit sa femme d'un ton de reproche.

Mais le professeur n'y prenait garde.

— Ma femme, tu liras cette brochure, elle t'expliquera tout. Cet aquarium, j'aurais dû y penser plus tôt! Certainement, des poissons convenablement nourris et soignés doivent féconder dans une proportion effrayante... Il y a de quoi nourrir toute la France; on peut renouveler le miracle de l'Évangile avec un aquarium.

Ces raisons ne pouvaient contenter Mme Turck, qui laissa échapper pour la première fois quelques paroles amères contre la science.

— C'est de ta faute, s'écria le professeur. Les femmes sont toutes de même; tu me tracasses, tu ne me laisses pas un moment de repos, tu es toujours pendue après moi, et la science en souffre. Sans mon mariage, j'aurais pensé à un aquarium.

Mme Turck leva les mains au ciel, comme pour le prendre à témoin combien peu les devoirs conjugaux avaient nui au développement des idées de son mari.

— Embrassons-nous, dit le professeur, je veux être ici avant huit jours; j'aurai tiré l'aquarium au clair, et nous penserons à notre affaire.

Sans s'inquiéter des yeux mouillés de sa femme, M. Turck partit et ne fuma pour ainsi dire qu'une

seule pipe pendant ses trois jours de voyage en poste. Il était préoccupé au plus haut degré de la question des poissons, et tout en bourrant sa longue pipe de porcelaine, il cherchait à s'étourdir par des flots de fumée des chagrins que lui causait la découverte des savants parisiens. A peine arrivé, le professeur se fit conduire au Collége de France, et là, il put se convaincre de la véracité des faits relatés par le mémoire scientifique qui avait déterminé son voyage. Il était trop vrai qu'un autre avait trouvé le moyen d'empoissonner les rivières, et la constatation de cette découverte fit réellement plaisir à M. Turck, car, en réel savant, il n'était pas jaloux de ses confrères ; au contraire, il les admirait hautement, et s'il se gendarmait quelquefois quand une découverte était proclamée, c'était contre lui-même, contre la faiblesse de son intelligence et contre la pauvreté de ses efforts inventifs.

Au lieu de revenir immédiatement à Strasbourg, M. Turck profita de son séjour à Paris pour renouer des relations, fréquenter les séances de l'Académie des sciences, courir les salons académiques où se réunissent les savants, étudier le Jardin des Plantes, suivre les cours comme un simple étudiant, et il fallut une lettre de sa femme pour lui rappeler qu'il était marié. Mme Turck s'inquiétait de l'absence de son mari ; elle lui rappelait ses promesses, et à chaque

ligne sa tendresse s'épanchait en affectueux reproches. M. Turck répondit qu'il prendrait la poste le lendemain ; mais comme il faisait sa malle, un étranger se présenta, qui lui demanda quelques minutes d'entretien. C'était un homme grand et sec, à cravate blanche roulée en ficelle, porteur d'un habit noir râpé, les yeux ardents et des caves osseuses sur sa physionomie où logeaient en société la misère et la science. L'inconnu tira de la poche de son habit une longue fiole de forme pharmaceutique, la présenta à la lumière et s'écria :

— M. Turck, vous êtes le premier à qui j'ose montrer des résultats de génération spontanée.

Le professeur devint sérieux, desserra sa cravate, et, plein d'émotion, regarda avec une loupe les animalcules presque imperceptibles qui nageaient dans l'eau de la bouteille.

— Je n'y crois pas, s'écria l'anthropologiste.

— Alors, dit l'inconnu d'un ton amer, on est aussi obstiné à la Faculté de Strasbourg qu'à l'Académie des sciences.

C'était attaquer le savant par son côté faible. La province, qui se connaît certains défauts, n'aime pas qu'on ajoute à ceux-ci les fautes parisiennes.

— Eh bien! monsieur, dit M. Turck, puisque vous m'accusez d'entêtement académique, j'emporterai votre fiole. Vous m'expliquerez comment vous procé-

dez; j'étudierai la question à Strasbourg, et, si vous pouvez prouver la génération spontanée, je m'engage, foi de professeur, à mettre en lumière votre découverte.

L'inconnu poussa un petit rire sardonique et demanda au professeur si ses dernières paroles étaient sérieuses.

— Est-ce que, si vous aviez fait une découverte importante, monsieur Turck, vous iriez la confier à un de vos confrères?

— Alors, monsieur, que prétendez-vous de moi?

— J'ai jeté les yeux sur vous, monsieur Turck, parce que vous n'appartenez pas à l'Académie, et que j'ai plus de confiance en un savant modeste de province, qui ne sacrifie ni à l'ambition ni à l'amour-propre.

M. Turck, flatté de ce compliment, offrit une chaise à son visiteur.

A cette époque, la question de la *génération spontanée* était à l'ordre du jour. D'illustres professeurs, tels que Lamarck et Geoffroy-Saint-Hilaire, ne la repoussaient pas entièrement. En effet, c'est une question qui remuera toujours les grands esprits philosophiques, à savoir qu'un animal naît de *rien*, sans père ni mère; mais il fallait le prouver. Lamarck et Geoffroy-Saint-Hilaire n'avaient jamais pu dépasser les derniers degrés de l'échelle animale: ainsi, les

vers des cadavres représentaient pour eux la formation d'un corps vivant sans le secours de rien. Si quelques esprits hardis et matérialistes avaient profité de cette concession pour remonter immédiatement à Adam, l'école les avait mis au ban de la science comme de purs excentriques. Aussi, M. Turck, craignant de se laisser entraîner dans un précipice antiscientifique, se prit à réfléchir sur le danger de cette confidence et sur la gloire qu'il pouvait en retirer.

— Voici, monsieur, ce que je vous demande, dit l'inconnu : d'assister à mes expériences, de constater la virginité des matières premières que j'emploie, et de vous assurer de la génération spontanée qui en résulte. Mais il me faut huit jours de votre temps.

— J'accepte, s'écria M. Turck, qui prit pour le lendemain matin un rendez-vous avec l'homme.

En effet, les opérations commencèrent avec assiduité le jour suivant, si intéressantes que le professeur en oublia sa femme encore une fois. Il fallut une lettre inquiète de la pauvre délaissée, qui écrivait à tout hasard à Paris, se demandant si un accident n'était pas arrivé à son mari, puisqu'une précédente lettre lui annonçait le départ positif de M. Turck. Cette fois, le professeur répondit, et sa lettre vaut peut-être la peine d'être reproduite :

« Ma chère femme, tu vas comprendre pourquoi je ne suis pas encore à Strasbourg. Un fait immense, qui

va révolutionner la science, se prépare. Et avec quoi cette révolution se prépare-t-elle? Avec un peu de corail, de l'eau distillée et quelques rayons de soleil. J'ai rencontré une sorte d'alchimiste qui m'a initié à ses tentatives, et tous les matins nous fabriquons des êtres vivants. Ils sont petits, il est vrai, presque invisibles, mais qu'importe! Ils remuent, ils frétillent, ils vivent. Je n'en dors plus. Mon homme n'a voulu lâcher qu'une partie de son secret, car il prétend donner naissance à des animaux de taille considérable. Seulement, il lui faut des années pour faire sortir ces gros animaux du néant, tandis que les espèces d'*alves* que nous avons *créées* jusqu'ici n'ont demandé que trois jours, trois jours d'exposition au soleil d'une fiole renfermant de l'eau distillée et un petit morceau de corail. Aucune supercherie n'est possible : les flacons sont hermétiquement fermés, je ne quitte pas mon homme d'une seconde, et j'habite prudemment son galetas, dans lequel je mange sans fermer l'œil, car il faut que je puisse répondre, sur ma réputation d'honnête homme, de la bonne foi des opérations. Tu seras fière avant peu d'être ma femme, car les mémoires que je lancerai sur la génération spontanée rempliront l'Europe de mon nom. Soigne-toi bien, que ton corps soit en repos comme ton esprit. Je relis en ce moment tout ce qui a été écrit sur la génération par les anciens et les modernes. Les anciens avaient

presque tout dit, témoin Aristote qui prétend que la fréquence des difformités de l'espèce humaine tient à l'insouciance avec laquelle notre espèce accomplit l'acte générateur. Cette belle observation m'a fait frémir. Pense un peu, ma chère femme, si nous avions une fille bossue ou un fils boiteux. Ce sont des choses sur lesquelles on ne saurait trop réfléchir. Il faut de la prudence et beaucoup de sang-froid. Nous en reparlerons à mon arrivée à Strasbourg. Adieu, ma chère femme, accorde-moi encore quelques jours; notre réunion n'en sera que plus affectueuse. »

Mme Turck répondit à son mari qu'elle lui accordait quelques semaines; il avait seulement demandé quelques jours. Quoique la lettre ne contînt ni récrimination ni reproches, un autre qu'un savant se fût inquiété du parti subit que semblait prendre une femme si aimante jusque-là; mais M. Turck, tout occupé de ses recherches de génération spontanée, n'y prit pas garde.

Il en était de même chez tous les savants que le professeur fréquentait; peu d'entre eux purent s'initier au mariage. Ceux qui avaient pris femme les avaient quittées peu après le mariage. Il y a entre les femmes et la science des séparations aussi marquées qu'entre le feu et l'eau. M. Turck passa quelques mois à Paris sans découvrir des faits de génération spontanée plus satisfaisants que ceux du début. Un jour,

cependant, il revint à Strasbourg et fut tout étonné de trouver sa maison remplie de fleurs de bas en haut. L'escalier était garni de caisses d'oranger, et chaque pièce ornée de jardinières d'une rare beauté.

— Que de fleurs! s'écria-t-il en embrassant sa femme.

— J'y ai pris goût pendant votre absence, dit-elle, et pour me distraire, M. Puppenstil a bien voulu me donner des leçons de botanique.

— A la bonne heure, madame la savante, dit M. Turck qui pinça les joues de sa femme d'un air joyeux, car il voyait dans ce goût une occupation à la faveur de laquelle il lui serait permis de rester désormais dans son cabinet sans en sortir.

Pendant les quelques mois d'absence du professeur, la beauté de Mme Turck s'était complétement épanouie : l'inquiétude mêlée de résignation qui avait paru sur sa physionomie pendant les premiers mois de son mariage, s'était changée en une sorte d'humeur de satisfaction dont un teint brillant portait la trace. La vivacité du regard, l'éclat du coloris, la fraîcheur ne laissaient rien à désirer. La poitrine s'était développée d'une façon imposante, et les épaules blanches et majestueuses eussent tenté tout autre qu'un savant; car chacun en parla au bal du doyen de la Faculté qui eut lieu quelque temps après le retour de M. Turck. Certainement, le professeur eût pu se

mettre d'accord avec les doctrines d'Aristote et goûter à ce friand morceau; mais la vue d'une beauté si triomphante lui fit penser à l'énorme disproportion d'âge qui le séparait de sa femme.

— N'est-il pas trop tard? se demanda l'anthropologiste, qui, affaissé sur lui-même, chétif et frileux, craignait de faire cadeau de trop d'hérédité paternelle au rejeton futur. Ce furent encore de nouvelles recherches dans les livres pour trouver quel résultat pouvait amener une telle union. — Si Mme Turck savait se contenter de son amour pour les fleurs! pensa l'anthropologiste, qui ne négligeait rien pour entretenir ce goût et engageait fréquemment M. Puppenstil à dîner.

Ce jardinier n'engendrait pas la mélancolie. Vivant à l'air tout le jour, étudiant les plantes plutôt que les livres, il n'avait pas contracté ces habitudes de corps qui font d'un savant une sorte de momie anticipée. Vif, alerte, joyeux, M. Puppenstil plaisait généralement par son air ouvert, la pureté de son sang et le brillant de ses yeux. Il avait de bonnes manières, quoique vivant en pleine nature, et sa place était marquée dans les fêtes et festins des membres de la Faculté. M. Turck en fit l'intime de sa maison; et dès lors le jardinier eut une grande influence dans le ménage du savant.

Enfin, le mariage de M. Turck fut consacré par

la venue de deux jumeaux qui donnèrent pleinement raison aux paroles sacramentelles que prononçait régulièrement à chaque cours le professeur d'anthropologie. La nature et la science se trouvèrent une fois d'accord, quoiqu'on trouvât plus tard dans la ville que les deux enfants de M. Turck, quand ils eurent pris quelque développement, avaient un faux air de M. Puppenstil.

M. Turck, en sa qualité de savant, ne s'aperçut pas de ce détail; mais plus d'une fois, penché sur ses livres, il cherchait à se rappeler quel mois, quel jour, quelle occasion l'avaient poussé à cette entreprise dont les deux jumeaux ne permettaient pas de douter.

FIN DES ENFANTS DU PROFESSEUR TURCK.

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

